// AU SERVICE DU ROCK'N'ROLL DEPUIS 1966 //

rock&folk

JON SPENCER & THE HITMAKERS
APRÈS L'EXPLOSION

THE LAST POETS
ABIODUN OYEWOLE RACONTE

ORVILLE PECK
COW-BOY MASQUÉ

FATHER JOHN MISTY
FINI LA COMÉDIE

ENNIO MORRICONE
IL ÉTAIT UNE FOIS EN ITALIE

MES DISQUES À MOI
MARTIN MEISSONNIER

ALAIN MANEVAL
SPOON
YARD ACT
JESPER LINDELL
MELODY'S ECHO CHAMBER

•••

JACK WHITE

PÉRIODE BLEUE

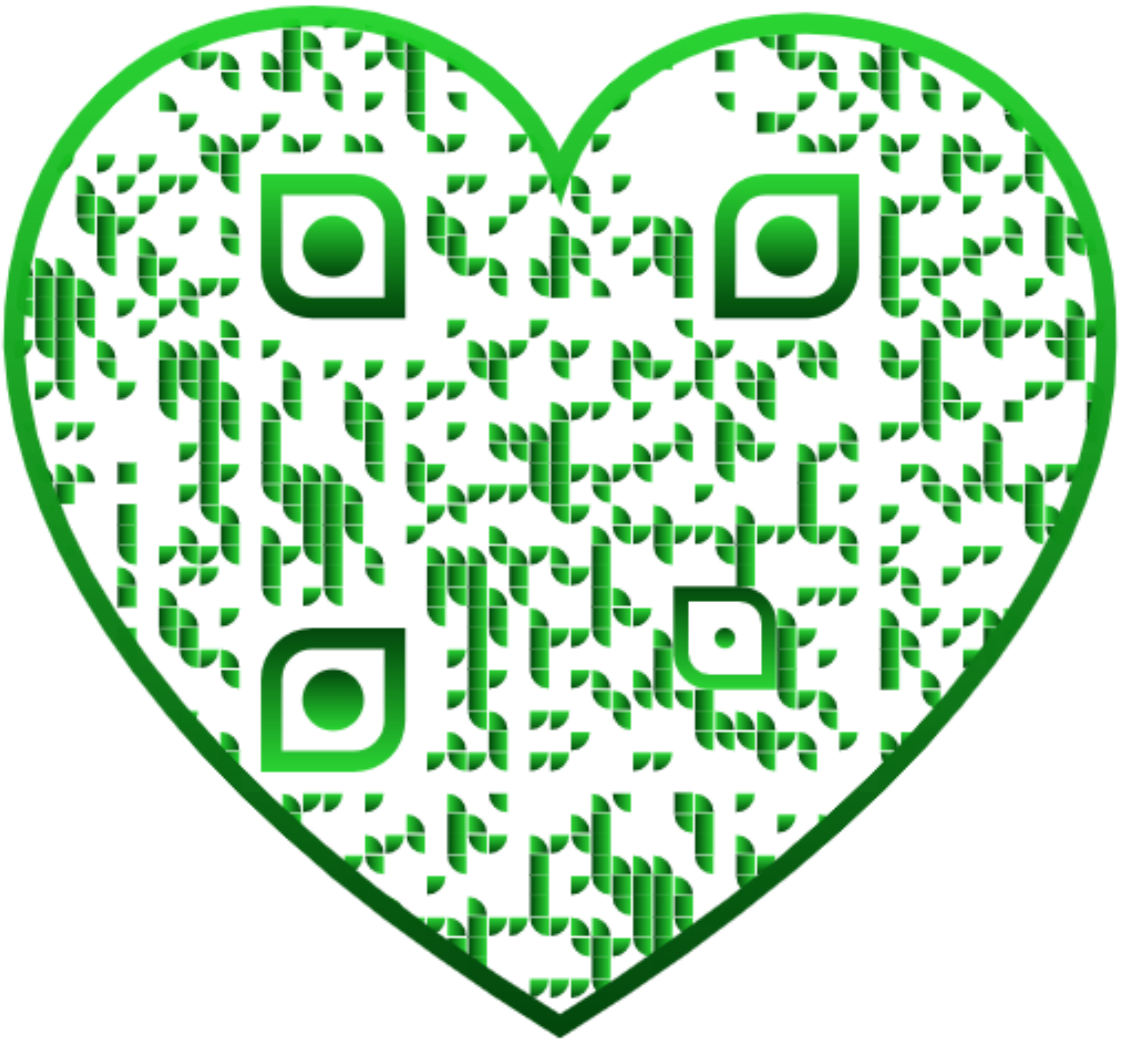
INTERVIEW

MAI 2022
N°657 / 6,70 €
MENSUEL
BEL 7,40 €
LUX 7,40 €
SUISSE 11,40 CHF
PORTUGAL CONT 7,60 €
ITALIE 7,60 €
ESPAGNE 7,60 €
CAN 11,60 $ CAN
DOM 7,60 €
NCAL(S) 1000 XPF
POL(S) 1120 XPF
ILE MAURICE 7,60 €

L 19766 - 657 H - F: 6,70 € - RD

Editions Larivière

ROCK&FOLK N°657 ★ MAI 2022 ★ JACK WHITE



14-17 JUILLET 2022

MORZINE-AVORIAZ HARLEY DAYS

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

LIVE MUSIC

BIKE SHOW

DEMO RIDE

EXPOSANTS

PARRAINÉ PAR PHILIPPE MANOEUVRE

StatusQuo

LAURA COX - MANU LANVIN FRIENDS AND FAMILY
BREAK FREE - QUEEN TRIBUTE SHOW - KNUCKLE HEAD

MICHELIN

VERYSHOW BY VERYGROUP

HARLEY-DAVIDSON FINANCIAL SERVICES

SPIRIT OF EAGLE

FLIBUSTIER

West Forever

Road Trip Factory

AMERICAN CREW

FREEWAY

rock&folk

Véhicules Utilitaires

Klipsch

haute savoie le Département

ECLOR

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

MORZINE AVORIAZ

RTL2

FRANCE BOISSONS servir, animer, réussir

BROWN-FORMAN

Sommaire 657

Parution le 20 de chaque mois

Mes Disques A Moi

Christophe Ernault **MARTIN MEISSONNIER** 10

Prospect

Eric Delsart **BLANKETMAN** 14

Tête d'affiche

Léonard Haddad **SPOON** 16

Bertrand Bouard **JESPER LINDELL** 18

Eric Delsart **YARD ACT** 20

Basile Farkas **MELODY'S ECHO CHAMBER** 22

En vedette

Isabelle Chelley **JON SPENCER & THE HITMAKERS** 24

Stan Cuesta **THE LAST POETS** 28

Léonard Haddad **FATHER JOHN MISTY** 32

Thomas E. Florin **ORVILLE PECK** 38

Nicolas Ungemuth **ENNIO MORRICONE** 44

En couverture

Jonathan Witt **JACK WHITE** 50

La vie en rock

Patrick Eudeline **ALAIN MANEVAL** 56

www.rocknfolk.com

COUVERTURE PHOTO : SARA PAIGE (DR) - GRAPHISME : FRANK LORIOU

Photo Bob Coscarelli - DR

24 Jon Spencer & The Hitmakers

50 Jack White

RUBRIQUES **COURRIER** 004 **TELEGRAMMES** 006 **DISQUE DU MOIS** 061 **DISQUES** 062 **REEDITIONS** 070 **REHAB'** 074 **VINYLES** 076 **DISCOGRAPHISME** 078 **HIGHWAY 666 REVISITED** 080 **QUALITE FRANCE** 081 **ERUDIT ROCK** 082 **ET JUSTICE POUR TOUS** 084 **FILM DU MOIS** 086 **CINEMA** 087 **SERIE DU MOIS** 089 **IMAGES** 090 **BANDE DESSINEE** 092 **LIVRES** 093 **LIVE** 094 **PEU DE GENS LE SAVENT** 098

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.com

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas

Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Vincent Tannières (32 99) **Rédacteur en Chef adjoint** Basile Farkas (32 93)

Chef des Infos Yasmine Aoudi (32 94) **Chef de la rubrique Live** Matthieu Vatin (32 99)

Conseiller de la Rédaction Jérôme Soligny **Maquette** Christophe Favière (32 03) **A collaboré à ce numéro** Manuella Fall

PUBLICITÉ : Directeur de Publicité Olivier Thomas (34 82)

Assistante de Publicité Marine Donné (32 05)

PHOTOGRAVURE Responsables : Béatrice Ladurelle (31 57), Agnès Delaveau-Bidart (34 89), Flavien Bonanni (35 29),

VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) : Emmanuelle Gay (56 95)

ABONNEMENTS : Promotion Abonnements : Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an - 12 numéros papier et numérique : 129,44 €, prélèvement mensuel : 5,75 €

Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 03 44 62 43 79 ou sur : abo.lariviere@ediis.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 03 44 62 43 79

Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITÉ** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas

IMPRESSION : Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.

Papier issu de forêts gérées durablement, origine du papier : Allemagne, taux de fibres recyclées : 63%, certification : PEFC/ EU ECO LABEL, Eutrophisation : 0,003 kg/ tonne.

DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 2ème trimestre 2022. Printed in France/ Imprimé en France.

Commission paritaire n° 0525 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884

Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSÉRÉS NE SONT PAS RENDUS.**

Courrier des lecteurs

Dee Dee Ramone enfermé dans le juke-box

Illustration Jampur Fraize

Variation Sur Variations

Dans mon papier sur les Variations, paru dans le hors-série consacré au rock français, j'ai fait une erreur, que m'a signalée Marc Tobaly, guitariste du groupe, par ailleurs enchanté par l'article : j'ai dit que Jo Leb était arabe, alors qu'il est, comme Marc et Jacky Bitton, juif marocain. Cette gaffe m'avait été soufflée par Marc Zermati, dont j'ai pourtant appris à vérifier les dires souvent flamboyants, et à qui je dédie néanmoins cet article, ainsi qu'à Jacky Bitton, Marc Tobaly, Jo Leb, et à la mémoire de Jacques Grande, dit Petit Pois, qui nous a quittés en 2011. Avec toutes mes excuses : j'aurais dû vérifier.

STAN CUESTA

Manque d'huile

Bonjour, je vois que vous avez omis le treizième et certainement le dernier album studio ("Resist") du groupe australien Midnight Oil, comme le douzième et précédent disque ("The Makarrata Project"). Etant donné que les Oils sont sur la maison de disques Sony, je ne pense pas que cela soit une question de distribution... alors, pourquoi cette absence prolongée dans votre magazine ? En souvenir du fier et chauvin : Australian performance, australian compositions, australement rock.

JACKY SALAMO

Dénominateur commun

Les Beatles m'ont regagné à leur cause l'autre soir, au Zénith de Caen, par un médium pittoresque et attachant, le cover band The Rabeats. Ces gars-là, loin d'être des copistes ultra appliqués, enfermés dans une posture mimétique, ne sont pas à une entorse près, dans la chronologie du répertoire notamment (allers-retours dans le temps assez vertigineux avec "While My Guitar Gently Weeps" au sitar, à la suite de "Norvegian Wood (This Bird Has Flown)" ; une tactique repousse-snob en soi très bien vue... Puis l'ultra présence ubiquiste d'un vocaliste unique, mais néanmoins convaincant, pour assurer toutes les parties lead, perceptiblement nuancées, de John, Paul, George... et même Ringo, qui désarçonne malgré tout quelque peu au départ (non mais qui est Macca ? Qui est John ? Celui avec la basse violon, nan ? On s'y perd), et puis on finit par comprendre, par intégrer le concept. Le tribute band en question est une évocation... Personnification d'un amour beatlesien dilué et diffus... Que chacun dans la salle est en mesure de justifier et, bien sûr, en autant de justifications possibles qu'il y a de fans... Et ça, c'est très beau. Suffit juste de passer outre. Alors, d'accord. Inutile de se demander alors si c'est anti-Ringo par excellence ou pas... Va pour le solo de batterie bonhamien ! Face à une marée de portables admiratifs ! Ce soir nous ne deviserons pas non plus de longueur du col ou ne spéculerons sur l'authenticité de la boot (les vestes de la période "Help!" au milieu des chars, accompagneront les Rabeats depuis "A Hard Day's Night" jusqu'à la fin du set). Mais je m'égare. Car à dessein enfin, si on fait fi de toutes ces diversions, ce qui reste, inaltérable et fédératrice, c'est bel et bien la magie indiscutable de la musique des Fabs... Et là, on peut dire que le parti pris rock sur des morceaux jamais joués en live par les Beatles , comme "I Am The Walrus", "Lucy In The Sky With Diamonds", fonctionne... Si les œuvres les plus ambitieuses comme "Happiness Is A Warm Gun" sont délaissées, on constate cependant que, concept original préservé à l'adresse des connaisseurs, l'ensemble de la gamme est parcouru sur "A Day In The Life" (fut-ce slide à la six-cordes électrique), au cours d'un crescendo atomique, conforme aux vœux philharmoniques du McCartney épris de John Cage de l'époque. Plus que tout, ce qui compte à la fin, c'est que le frisson ressenti jusqu'au niveau de la fosse assise/ debout de ces contemporains des sixties naturellement équipés de sonotones qui m'entourent sur "Ticket To Ride" ou "Come Together" (avec un détour par "I Want You (She's So Heavy)" pour les initiés), soit tout sauf authentique... Les Rabeats sont juste un moyen plus ouvertement solidaire, nivelant le fossé entre le fan moyen et le fan obsessionnel, de nous acquitter de notre dette éternelle envers John, Paul, George et Ringo... Car à des degrés divers, voilà notre dénominateur commun : les Beatles.

EDDY DUROSIER

Actualité

"Rocket To Russia" ou "Back In The USSR"? J'hésite.

E. T. DECONING PEOPLE

Actualité bis

En 2006, les Sparks, d'actualité ces temps-ci avec leur participation à "Annette", le dernier film de Leos Carax, sortaient sur leur album "Hello Young Lovers" le titre "(Baby, Baby) Can I Invade Your Country". Si c'est pas prémonitoire, ça !

ALAIN DOUNONT

Audacieux

Pour tout vous dire, je m'attendais à une couverture avec Fontaines DC, mais Wet Leg, c'est franchement inattendu. Bien qu'elles nous proposent une pop racée, nerveuse avec des refrains malins, elles partaient quand même de loin, les deux jeunes Anglaises. Objectivement, habiter l'île de Wight, baptiser son groupe *Jambe Mouillée*, avoir pour titre-phare, une chanson nommée "Chaise Longue" et s'habiller avec les fripes de maman, voire de grand-maman, ce n'était pas gagné d'avance. Alors les retrouver en couverture de Rock&Folk, c'est bien plus audacieux qu'une énième de David ou Iggy. A dire vrai, ça a bien plus de gueule que de se taper certaines têtes à claques, type Axl Rose ou Marilyn Manson... Ah si, je vous assure...

MÉFISTO

Mon père

Cher Rock&Folk, je t'écris pour te faire part du décès de Pierre-Yves Milliez, mon père, né en 1952 ; à la bonne époque comme dirait Jack White.
En lisant l'hommage fait à son oncle par Edouard Jacquesson il y a trois numéros, et alors que mon père était encore à combattre sa saloperie, je m'étais promis que je t'écrirais le jour où il serait parti. Je ne compte plus le nombre de groupes que mon père m'a fait découvrir à l'adolescence. Que ce soient des nouveautés de l'époque tels Oasis, Blur, ou Eels qui me viennent immédiatement à l'esprit. Mais surtout les anciens, ceux qui ont écrit l'histoire. Bob Dylan, David Bowie, Lou Reed, Roxy Music, Sparks, The Doors, Donovan, The Who, The Troggs, Stevie Wonder, Chuck Berry, The Kinks, Led Zeppelin, The Beach Boys, The Cure, Prefab Sprout ou encore Paul Simon dont il connaissait toutes les chansons sur le bout des doigts. Il adorait les Beatles mais s'il avait fallu choisir entre les deux, il était Stones. Définitivement.
Il en jouait souvent à la guitare. Bien que plus jeune, mon père sera mort avant la plupart de ses idoles ; malgré une vie dénuée de réels excès. Il n'était pas pour autant hygiéniste comme c'est devenu la mode ces derniers temps. C'est à lui que je dois de te lire depuis mes dix-sept ans en septembre 2000 (Hendrix en couverture). Et après avoir lu chaque numéro, je lui passais mon R&F qu'il lisait systématiquement avec l'enthousiasme d'un gamin.
Il me disait souvent : *"Ils sont quand même bloqués dans le passé à R&F"*. mais il adorait vos plumes et apprenait à chaque fois une anecdote sur ses groupes favoris, même s'il les connaissait souvent depuis plus longtemps que l'auteur de l'article. A vingt ans, j'ai découvert Paris et l'incroyable richesse de sa programmation musicale. J'ai écumé à peu près tous les lieux de concerts pour y voir et écouter mes artistes favoris. J'y ai souvent traîné mon père qui, bien qu'habitant à une heure et demie de là, m'accompagnait avec joie. J'ai ainsi pu à mon tour lui faire partager mon expérience. Mon père était d'une curiosité musicale insatiable. Du haut de mes presque quarante ans, j'ai honte d'être déjà blasé. Je crois que l'on est tous ainsi faits, on a notre âge d'or, tous ces groupes que l'on découvre entre quinze et trente ans et qui finissent par devenir notre panthéon personnel.
On écoute bien évidemment les nouveautés, mais on revient systématiquement à ces artistes qu'on a découverts plus jeune.
Voilà, cher Rock&Folk, tu perds un lecteur mais je continuerai à te lire chaque mois avec la même ferveur et passerai le flambeau à mes filles quand elles auront l'âge d'apprécier. Portez-vous bien, c'est le plus important.
CORENTIN

Histoire d'O

Salut à vous, je lis dans mon magazine préféré "*au service du rock'n'roll depuis 1966"* avec circonspection les volutes de Patrick Eudeline (sorry mais le contresens sur Marc'O est du même acabit). Voilà que celui qui inspira une grande partie de la culture underground (dont Guy Debort) devient sous la plume du Sieur Eudeline un suiveur situationniste, un bourgeois de gauche noyé dans une vitupération de la culture populaire, un has been déjà là forever ! Oups, je ne sais quel médiator a griffé les neurones du susnommé, mais il a dû être sacrément trempé dans l'aigreur pour produire autant de confusion. Bulle Ogier me disait aujourd'hui ne pas avoir lu un tel contresens sur la personne. Marc'O est l'antithèse de cela, a fortiori en 1968. Il est de ceux qui débusquent de suite les apories d'une lecture rapide de "La Société Du Spectacle", en prenant bien soin de distinguer le spectacle (qu'il défend) du show-business (qu'il vomit). Il est du côté de l'essence du rock, pas des produits de sous-consommation de la pop culture 1966-67. Il le sera tout au long de sa vie (à revoir "Flash Rouge", opéra-rock avec la première Catherine Ringer pour s'en convaincre) ou les spectacles de Génération Chaos... Marc'O, le bobo gaucho du Quartier Latin, prit les devants dès 1942 au Maquis d'Auvergne, ou dans Le Soulèvement De La Jeunesse. A voir (ou revoir) "L'Archipel Du Cas O'" sur Youtube, le cinéma de notre temps, que je lui ai consacré, et bientôt "Que Je Naisse Se Fasse", un film coécrit avec Marc O' sur la jeunesse montrée au FID de Marseille 2019, dans lequel il fait don de son corps sur "Nightclubbing" pour expliquer la dynamique de son travail de direction d'acteur. Peu de musiciens, ou d'acteurs convaincus (Kalfon, Clémenti), n'auraient suivi le chemin d'un faker. Bien à vous.
SÉBASTIEN JUY

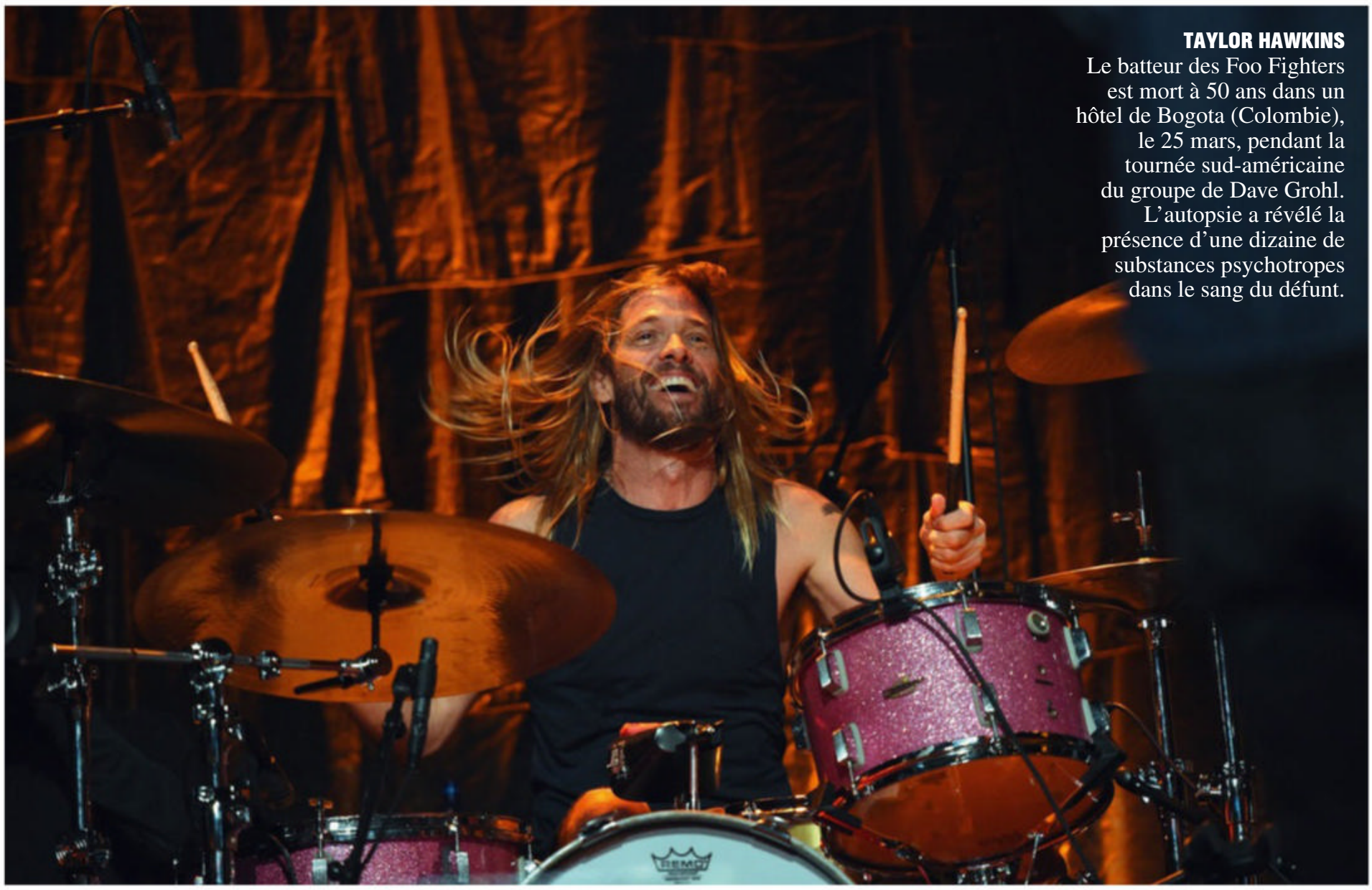
Canicule

"I'm a rock star." Un soir de canicule de juillet 2018, New York, East Village, à quelques pas de Tompkins Park dont les émeutes d'août 1988, lors de l'évacuation des sans-abri, marginaux, drag-queens, etc., un exemple de tolérance urbaine et d'*ouverture à des altérités non assimilées,* ont durement été réprimées, le quartier dans son ensemble s'est profondément modifié depuis lors. Le Manitoba's Bar 99 avenue A, était un des derniers lieux rock sous la houlette de Dick Manitoba, le leader de feu The Dictators. Un vieux juke-box avec une playlist mêlant les Modern Lovers, Ramones, Elvis, Dean Martin, les Ronettes, The Dead Boys... un écran TV passant en sourdine entre deux matchs de base-ball la filmographie de Russ Meyer "Supervixens"... Bref, l'occasion de boire quelques bières avec une clientèle pour le moins éclectique dans un lieu inspirant, le bar a été malheureusement fermé il y a trois ans sous l'injonction d'un nouveau riche voisin que l'agitation nocturne dérangeait, et de problèmes financiers, le quartier finit de rentrer dans la norme, certainement une boutique de bagels l'a remplacé depuis. Chaleur poisseuse, quelques bières fraîches, Dee Dee Ramone enfermé dans le juke-box tape comme un sourd sur ses fûts, une étrange discussion s'engage dans mon mauvais anglais avec Adam, largement la cinquantaine comme moi, qui m'explique avoir fait une audition pour Kiss et joué ensuite avec Johnny Thunders, et publié une dizaine de disques sous son nom Adam Bomb... J'ouvre de grands yeux, je ne connais pas, malgré ma lecture assidue de R&F depuis quarante ans, on échange sur nos vies, problèmes de santé de sa fille, Trump au pouvoir, canicule du jour, difficultés financières, assis sur le trottoir noirâtre de l'avenue A pour finir sa clope et nos bières tièdes avec en fond sonore le son de New York la nuit. Au bout du bout, je lui demande : *"Mais quel est ton métier maintenant ?"*, il me répond : *"JP, I'm a rock star !"* Point final, retour chariot (pour ceux qui ont connu les machines à écrire mécanique IBM, Remington).
JPB
PS : Monsieur Erudit Rock de R&F, une petite récap sur The Dictators et l'ami Adam ?

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart,
92587 Clichy cedex
ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.com
Chaque publié reçoit un CD

Télégrammes

PAR YASMINE AOUDI



TAYLOR HAWKINS
Le batteur des Foo Fighters est mort à 50 ans dans un hôtel de Bogota (Colombie), le 25 mars, pendant la tournée sud-américaine du groupe de Dave Grohl. L'autopsie a révélé la présence d'une dizaine de substances psychotropes dans le sang du défunt.

Photo Kevork Djansezian/ Wire Image/ Getty Images

ROY AYERS
Le Californien aux multiples facettes (chanteur, arrangeur, compositeur et multi-instrumentiste) et considéré comme le prophète de l'acid jazz se produira pour deux dates parisiennes au New Morning les 18 et 19 mai.

BABY DAVE
Isaac Holman, moitié de Slaves dissimulée sous ce nouveau pseudonyme, se lance en solo. Devancé par le single "29", "Monkey Brain", produit par Damon Albarn (présent sur certains morceaux), sera à entendre le 22 avril.

JOAN BAEZ
"Une Icône Rebelle" (Castor Music) relate en images et entretiens inédits la vie de la chanteuse folk. Cette biographie signée par la journaliste Elizabeth Thomson sera en librairie le 12 mai.

BAUHAUS
Les pionniers du rock gothique ont dévoilé un nouveau titre, le sépulcral "Drink The New Wine", concocté en plein confinement.

CHRIS BAILEY
Le chanteur des Saints est mort le 9 mars à l'âge de 65 ans. Pierre angulaire du groupe punk australien, avec lequel il a sorti quatorze albums, l'Australo-Irlandais né au Kenya a également sorti sept albums en solo. Hommage lui sera dignement rendu le mois prochain.

BELLE AND SEBASTIAN
Sept ans après "Girls In Peacetime Want To Dance", Stuart Murdoch et sa bande reviennent avec "A Bit Of Previous". Dixième opus à découvrir le 6 mai.

BLACK CROWES
Steve Gorman, ancien batteur du groupe (entre 1989 et 2015), intente un procès à la fratrie Robinson et au Black Crowes Partnership formé en 1991, pour faute du versement de ses redevances convenues dans l'accord de partenariat.

BLACK KEYS
Le duo d'Akron reprend du service avec son onzième essai studio, "Dropout Boogie", précédé par le simple "Wild Child". Retour au blues rock dépouillé attendu pour le 13 mai.

!!!
Les rockers californiens annoncent leur neuvième opus "Let It Be Blue". Il sera dans les bacs le 6 mai.

DROUOT
Le 14 mai aura lieu une vente aux enchères rock (vinyles et memorabilia) à Paris (75009). Seront à acquérir, parmi 80 lots, un 45 tours de Johnny Hallyday dédicacé par Jimi Hendrix le 14 octobre 1966 (son premier autographe) ou la Gibson ES-355 de Noel Gallagher, fracassée au cours de la légendaire dispute d'Oasis à Rock En Seine en 2009, et restaurée depuis.

FOLLY GROUP
Encensé par Joe Talbot d'Idles, le quartette punk rock britannique vient de dévoiler un nouveau titre, l'entêtant "Faint Of Heart".

LIAM GALLAGHER
l'homme à la parka sort en single la chanson-titre de son troisième album, "C'Mon You Know". Produit par Andrew Wyatt, il émergera le 27 mai, en parallèle du live "Down By The River" capté sur la Tamise en décembre 2020.

MICK JAGGER
"Strange Games" est la contribution du leader des *Pierres Qui Roulent* à la BO du générique de la série d'Apple TV+ "Slow Horses", un thriller d'espionnage.

JOSTONE TRAFFIC FESTIVAL
Flamin' Groovies, The Morlocks et Nine Pound Hammer sont au programme de la trentième édition du festival parisien qui se déroulera sur la scène du Cabaret Sauvage le 29 avril.

Ko Ko Mo

Photo Alice Grégoire - DR

KO KO MO
Le duo nantais a aiguisé son rock blues psychédélique énervé qui envoûtera la Maroquinerie (Paris) le 30 avril dans le cadre d'une tournée qui doit se poursuivre jusqu'à début novembre.

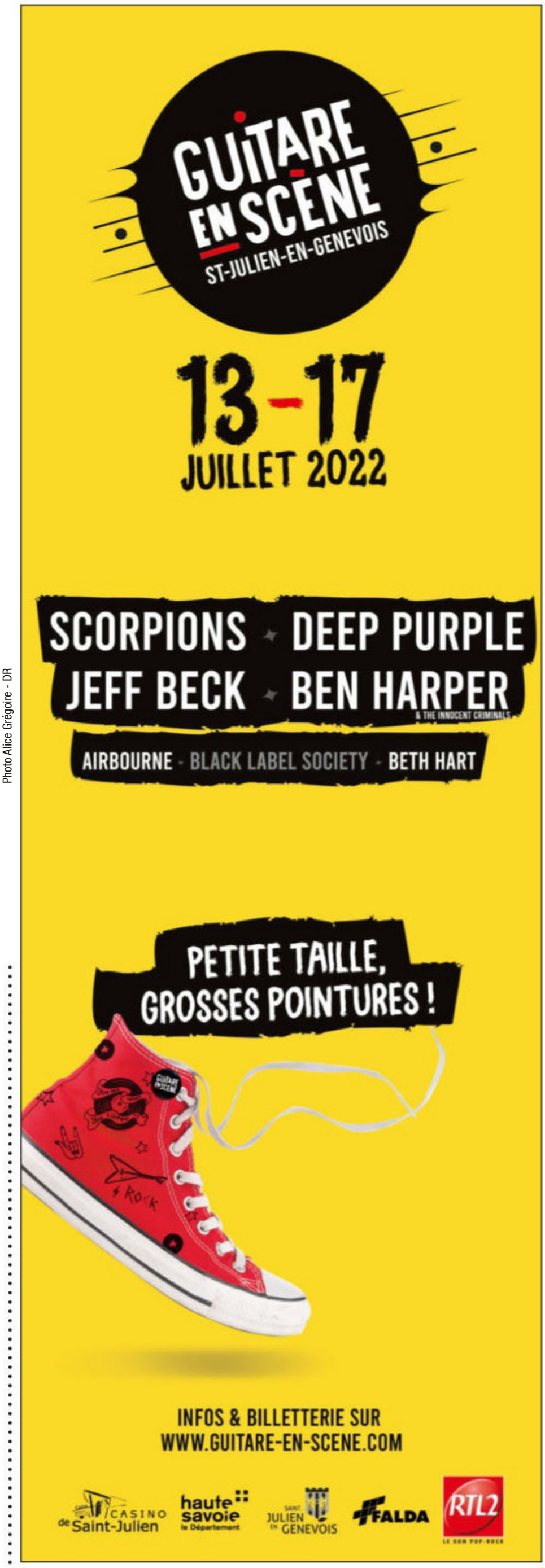
JULIAN LENNON
"Jude" (clin d'œil au tube des Fab Four que Paul McCartney lui avait dédié lors de la séparation de ses parents) est le prochain et septième disque du demi-frère de Sean. Précédé de "Every Little Moment" et "Freedom", il devrait voir le jour courant 2022.

LOUISE ATTAQUE
Le premier album aux plus de trois millions d'exemplaires vendus a été remixé en Dolby Atmos pour les 25 ans de sa sortie et est disponible dans divers formats collector. Pour fêter l'événement, le groupe se réunira pour six concerts gratuits d'affilée le 26 avril à l'Elysée Montmartre (Paris), entre 11 et 21 heures.

M
"Rêve. Réalité. Etre l'un et l'autre sans rivalité. Rêve. Réalité. Je vis dans ce rêve en réalité..." sont les paroles de "Rêvalité", premier extrait du futur album homonyme du guitariste, prévu pour le 3 juin.

MATTIEL
Le duo d'Atlanta vient jouer en France au printemps pour défendre "Georgia Gothic". Il sera le 16 mai à l'Aéronef (Lille), le 18 à la Maroquinerie (Paris) ; et le 3 juin au Tétris (Le Havre) et le 4 au festival Art Rock à Saint-Brieuc.

MASSIVE ATTACK
Le combo de Bristol se voit contraint d'annuler ses dates en France pour cause de *"maladie grave"* touchant un des membres et nécessitant une longue convalescence.



Télégrammes

MOGWAI
Les Ecossais soutiendront leur dixième disque studio "As The Love Continues" sorti en février 2021 à travers nos contrées. Ils seront en mai le 7 salle Pleyel (Paris), le 14 au Krakatoa (Bordeaux), le 15 au Transbordeur (Lyon) et le 22 à l'Aéronef (Lille) et le 13 juin au Bikini (Toulouse).

KEVIN MORBY
"This Is A Photograph" est le septième opus du baladin de Kansas City, inspiré par son immersion dans une boîte contenant de vieilles photos de famille, après le malaise de son père lors d'un dîner familial en janvier 2020. Il est produit par Sam Cohen ("Singing Saw" et "Oh My God"), et est attendu pour le 13 mai. L'Américain jouera en France en mai : les 21 à Biarritz, 22 à Montpellier, 23 à Bordeaux, le 24 à Paris, avant d'autres dates prévues en juin.

NOIR DESIR
Capté lors de la tournée de "Tostaky", le fameux live "Dies Irae" *(Jour de colère)* est réédité en triple vinyle le 29 avril.

PINK FLOYD
"Hey Hey Rise Up!", premier morceau du groupe depuis vingt-huit ans, vient de sortir. Chanson enregistrée en réaction à la guerre en Ukraine.

POND
Le quintette australien vient de publier un inédit, "Lights Of Leeming", pour le lancement de la réédition Deluxe de son album "9" le 20 mai. Le groupe de Perth jouera à Angers (Festival Lévitation) le 4 juin et à Bordeaux (Rock School Barbey) le 5.

ROCKIN' 1000
Trois ans après, Rockin' 1000 réitère le pari de faire jouer 1 000 musiciens et chanteurs sur la scène du Stade de France le 14 mai. Avec la participation de M, et toujours aux bons soins du maître de cérémonie Philippe Manœuvre.

SEX PISTOLS
Alors que "Pistol", mini-série controversée dédiée au groupe, apparaîtra sur Disney+ le 30 mai, "The Original Recordings", compilation renfermant vingt morceaux enregistrés en 1976 et 1978, sera dans les bacs trois jours avant.

SMILE
Le supergroupe formé par Thom Yorke, Jonny Greenwood et Tom Skinner le batteur de Sons Of Kemet continue de distiller ses nouvelles chansons. C'est au tour du quatrième single "Pana-Vision" d'être révélé, avant une venue en France pour plusieurs dates à partir de juin.

SPARKS
"21st Century Sparks Collection" est un florilège de rééditions Deluxe des frères Mael, à paraître en CD et vinyle. Sept albums studio dont "Ball" (2000), "Lil' Beethoven" (2002) et "Hello Young Lovers" (2006) sortiront le 29 avril, "Exotic Creatures Of The Deep" (2008) et "The Seduction Of Ingmar Bergman" (2009) suivront le 27 mai, quant à "Hippopotamus" (2017) et "A Steady Drip, Drip, Drip" (2020), ils sont déjà en vente.

T.REX
"Electric Warrior", deuxième album des rockers britanniques, a été remasterisé par Miles Showell (Rolling Stones, Queen) au studio Abbey Road avec la technologie *half speed master*. Il sortira au format LP le 29 avril.

VANDISC XX
La vingtième convention du disque d'Auvers-sur-Oise (95) se tiendra les samedi 7 et dimanche 8 mai.

HANK WILLIAMS JR
Dan Auerbach des Black Keys offre ses services au rejeton du pionnier de la country. "Rich White Honky Blues" verra le jour le 17 juin.

WARPAINT
Après cinq ans d'absence, les Californiennes livreront un nouvel album, "Radiate Like This", le 6 mai. Elles le défendront le 9 du même mois à la Cigale (Paris).

The Smile

Photo Alex Lake - DR

Warpaint

Photo DR

Condoléances

Chris Bailey, **Tracy Braxton** (autrice-interprète américaine, The Braxton), **Patrick Demarchelier** (portraitiste, photographe de mode français), **Taylor Hawkins**, **Philip Jeck** (compositeur britannique d'électro-acoustique), **Jordan** (égérie britannique du punk), **Alain Maneval**, **Tina May** (chanteuse britannique de jazz), **Joe Messina** (guitariste américain, groupe de studio de Motown Records, The Funk Brothers), **Philippe Nassif** (journaliste et écrivain français, Technikart), **Pierre Papadiamandis** (pianiste, compositeur français), **Tom Parker** (chanteur britannique, The Wanted), **Bobby Rydell** (chanteur américain), **François Schotte** (animateur radio, créateur du Musée du Rock à la Rochelle), **Timmy Thomas** (musicien, auteur-compositeur-interprète et producteur américain de rhythm'n'blues), **Jessica Williams** (pianiste et organiste américaine de jazz, Dexter Gordon).

RETROUVEZ TOUS LES PODCASTS SUR

rocknfolk.com

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

Téléchargez l'application rock&folk radio sur Télécharger dans l'App Store DISPONIBLE SUR Google play

ou écoutez sur rocknfolk.com deezer TUNE IN radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

Mes disques à moi

“Plus punk que les punks”

MARTIN MEISSONNIER

Si l’éclectisme avait un visage, il aurait celui de l’invité du mois : journaliste, musicien et producteur tout-terrain pour Fela Kuti, Khaled, Manu Dibango ou Arthur H.

RECUEILLI PAR CHRISTOPHE ERNAULT - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

DÉBUTANT AU MILIEU DES ANNÉES SOIXANTE-DIX DANS LA PRESSE UNDERGROUND (Libération première mouture, notamment) pour éclairer le lecteur sur l’émergence d’une scène musicale africaine à Paris, Martin Meissonnier se dirige rapidement vers le management local de pointures réputées “difficiles” (Don Cherry, John Lee Hooker, Fela, Albert Collins…), avant de plonger dans la production de disques *world* (comme on disait absurdement à l’époque) au début des années quatre-vingt (King Sunny Ade, Manu Dibango, Ray Lema, Khaled…). Son parcours serait déjà atypique s’il ne décidait alors de se tourner vers le documentaire, profitant du succès de son émission culte “Mégamix” programmée sur Arte au début des années quatre-vingt-dix pour progressivement quitter les rivages musicaux afin d’embrasser le monde dans un ensemble plus vaste. Ainsi, sa dernière série de films intitulée “Le Bonheur A L’Ecole” tentant, en trois épisodes passionnants (disponibles sur MyCanal), d’imaginer le futur de l’éducation de nos bambins à l’heure du numérique et du village mondial. Installés auprès de lui dans un grand salon, un magnifique portrait de Fela Kuti nous jauge. Il sera dès lors question de rock, de folk et de beaucoup d’autres choses…

Ecouter Hendrix dans le noir

ROCK&FOLK : Premier disque ?

Martin Meissonnier : Je vais vous raconter une histoire marrante. J’étais en troisième, à Charenton, c’était le premier cours de musique de l’année, et le professeur arrive, consterné, avec un électrophone sous le bras. C’était le 19 septembre 1970. Il nous dit : *“Jimi Hendrix est mort”*. Et il ajoute : *“On va écouter sa musique, on ferme les rideaux, vous mettez la tête dans vos mains et vous écoutez.”* Il pose sur la platine “Band Of Gypsies”. L’intégrale (*rires*). Puis, il nous dit : *“Maintenant, vous allez me dire ce que vous avez entendu.”* Alors on a fait une analyse collective de “Band Of Gypsies”, en expliquant qu’il y avait des coups de mitraillette dans “Machine Gun”, de la musique africaine sous-jacente, etc. On avait tous la tête explosée : écouter Hendrix dans le noir quand tu as douze ans…

R&F : C’était une découverte, Hendrix, à ce moment-là ?

Martin Meissonnier : On ne savait même pas ce que c’était… On connaissait les Beatles. Mais tout d’un coup, on était dans le psychédélisme pur et on se le prenait dans la gueule. Mais en fait, c’était très intéressant parce qu’on comprenait aussi que la musique d’Hendrix était plus importante que son ego. Que le message était plus important. Qu’il le portait dans “Machine Gun” ou “Who Knows”. Quand tu écoutes attentivement, tu te dis : *“Ce type, c’est un shaman”*, il fait passer des idées beaucoup plus fortes que de simples chansons d’amour.

R&F : En plus, c’est un album assez singulier dans sa courte discographie…

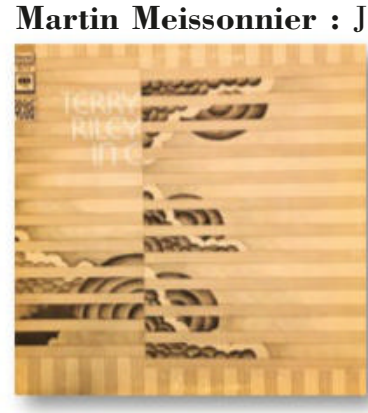
Martin Meissonnier : Oui, c’est plus politique, c’est plus jazz… Il y a Buddy Miles à la batterie, Billy Cox à la basse.

R&F : Merci à ce prof, du coup…

Martin Meissonnier : Oui, et je suis resté copain avec lui jusqu’à sa mort, figurez-vous. Renaud Gagneux. C’était un élève de Stockhausen, un compositeur réputé de musique contemporaine, il écrivait même pour Rostropovitch… Et puis à un moment, il a arrêté, il m’a dit : *“La musique contemporaine, c’est pour les bourgeois, ça ne va pas changer le monde.”* Il est devenu historien… Un type assez radical (*rires*).

R&F : Et avant ça alors ?

Martin Meissonnier : J’écoutais de la musique, je jouais un peu de guitare, mais là, après Hendrix, c’est devenu obsessif… C’était ça qui m’intéressait dans la vie. Et puis Gagneux était incroyable parce qu’une autre semaine, on analysait Led Zeppelin, puis Terry Riley, puis Bach… Il nous disait : *“Moi je ne vais pas vous faire jouer dans des pipeaux.”* On apprenait à jouer “In C” de Terry Riley, ensemble !



DAEWOO

“Wilson Pickett en concert à Levallois-Perret”

R&F : Sans transition, Beatles ou Stones ?
Martin Meissonnier : (*embêté*) Hendrix. Les Stones, c’était plus facile à jouer (*rires*). Les Beatles, c’était trop gentil... En réalité, à l’époque, je suis déjà plus branché par John Lee Hooker.

Dégoûté de la guitare

R&F : Faut y aller, pour écouter John Lee Hooker à cette époque, à cet âge…
Martin Meissonnier : J’avais des frères et des sœurs qui m’avaient laissé plein de disques... Là, j’ai huit ans. J’écoute Hooker, Lightnin’ Hopkins, Wilson Pickett, Miles Davis période bebop...

R&F : Un disque de Miles Davis en particulier ?
Martin Meissonnier : J’ai toujours été fidèle à Miles, sauf à la fin où ça devenait un peu *variétoche*... Ma période préférée, c’est celle qui commence en 1976, c’est-à-dire “Dark Magus”, “Agartha”, “Pangaea”... Tous les albums qui sont plus punk que les punks. C’est d’une violence incroyable et ça ne vieillit pas d’un poil. Toute la décennie soixante-dix de Miles est... pfffff... Il n’y a rien à jeter.

R&F : “Bitches Brew” semble toujours mis en avant pourtant…
Martin Meissonnier : C’est très bien aussi, mais c’est la création du truc. Quand il est avec Sonny Fortune, Pete Cosey, Reggie Lucas, le truc est complètement défini, c’est extraordinaire.

R&F : Le jazz en général ?
Martin Meissonnier : Le jazz, ça m’a pratiquement dégoûté de la guitare d’abord (*rires*). Et puis un jour, j’ai eu la chance de jouer avec John Lee Hooker, je m’occupais d’organiser ses tournées françaises en 1978-79. J’avais une nouvelle guitare que je lui montre en disant : “*Qu’est-ce que tu en penses ?*” Et je me rends compte qu’il ne sait jouer qu’en accords ouverts. Il n’avait jamais appris le truc normal, quoi... Il accompagnait juste sa voix. Du coup, je me suis dit : “*Je ne travaillerai plus jamais la guitare.*”

Sun Ra au Gibus

R&F : Et Wilson Pickett alors, revenons à ces premiers disques…

Martin Meissonnier : Il y a “In The Midnight Hour”, “Land Of 1000 Dances”... J’ai eu de la chance de le voir vers la fin de sa carrière, en concert dans une salle des fêtes à Levallois-Perret (*rires*). C’était extraordinaire. Le mec chante le bottin, et c’est bien ! J’ai toujours été baigné dans les musiques noires. Stax, il n’y a rien à jeter. Motown, c’est un peu trop sucré pour moi. Bon, mais il y a un moment où les trucs en 4/4 ont commencé à me gonfler...

R&F : C’est-à-dire ?
Martin Meissonnier : C’est ça que le jazz amenait. A l’époque, il n’y avait pas vraiment grand-chose dans les polyrythmies, à part dans les musiques traditionnelles, mais pas en musique moderne. C’est pour ça que ce qui se passe dans l’électro africaine en ce moment est phénoménal...

R&F : Pardon ?
Martin Meissonnier : Des trucs de fou. Il y a tout un mouvement en Ouganda qui s’appelle le Nyege Nyege. Ça part des musiques tribales tout en faisant de l’électro en même temps. Et puis, en Afrique du Sud,

il y a des mecs comme Black Coffee. Au Ghana, il existe un label qui s'appelle Akwaaba avec des trucs vraiment barjots... Au Congo, à Lubumbashi, on trouve tout un mouvement de musiques en 6/8, c'est entre le rap et la house, c'est souvent des chansons grivoises, d'ailleurs... Mais en 6/8 ! (*rires*) Il y a le DJ P2N par exemple dans cette mouvance.

R&F : Dans votre parcours, qu'est-ce qui vous fait basculer du jazz à la musique africaine ?
Martin Meissonnier : C'est Sun Ra. Dans les années soixante-dix, il venait jouer au Gibus pendant des nuits entières. Du délire ! J'avais quinze ans ! A l'époque, il y avait Manu Dibango aussi, qui dans les années 1975-76 avait un groupe redoutable. C'était sa période funk. Il n'y avait pas beaucoup de fans non-africains de sa musique. En 1976, il lance un magazine qui s'appelle Afro Musique et je suis l'un des premiers pigistes.

R&F : C'est l'époque "Soul Makossa" ?

Martin Meissonnier : Oui, mais à ce moment-là, en France, personne ne sait que ça existe, ce n'est même pas distribué. On ne le découvrira que trois ans plus tard, une fois que ça a marché aux Etats-Unis, via un label qui avait piraté le truc en plus. Manu s'est fait complètement avoir. Dix ans plus tard, j'ai produit son single "Abele Dance", carrément électro, avec les premières Linn Drums et tout, qui a fini numéro un dans les charts électro anglais.

R&F : Dans la lignée de votre travail sur "Juju Music" de King Sunny Ade ?

Martin Meissonnier : Oui. L'histoire est longue. Je faisais tourner Fela à l'époque. Chris Blackwell, le boss d'Island Records, vient me voir et me dit qu'il veut le signer, mais je l'avais déjà fait signer chez Arista ! Donc je lui dis : *"Tu devrais écouter King Sunny Ade"*, qui habitait à l'époque dans la même rue que Fela. Il me dit *"ok"*, et me file de l'argent pour produire l'album "Juju". Au final, on en a fait trois ! Le groupe sur scène était insensé.

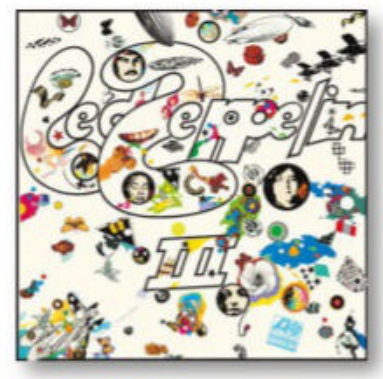
R&F : C'est aussi une leçon de production, cet album.
Martin Meissonnier : C'est le génie de Blackwell, ça. Au début, je ne me voyais pas du tout comme un producteur. Je voulais que Wally Badarou le fasse. Mais Blackwell me dit : *"Non, tu le produis, je te mets juste avec le mixeur Godwin Logie"*, qui avait fait Black Uhuru, Grace Jones, Bob Marley, Clash...

R&F : Le reggae, ça vous intéresse ?
Martin Meissonnier : C'est-à-dire que le côté rastafari m'a toujours gonflé en fait. Bob Marley, c'est pas mon truc. Mais j'aime bien Gregory Isaacs, Johnny Osbourne...

Page & Plant

R&F : En 1994, vous collaborez à l'album de Robert Plant et Jimmy Page, "No Quarter"...
Martin Meissonnier : C'était tout à fait inattendu. C'est Philippe Manœuvre qui nous a dit, à Amina (*chanteuse et compagne de Meissonnier à l'époque — ndr*) et à moi, de venir voir Plant en concert, qu'il aimait bien la musique arabe. En coulisse, Plant vient me voir, il connaissait tous les disques que j'avais produits et me dit qu'il faut qu'on se voie. Une semaine après, il arrive en m'expliquant qu'il refait un disque avec Page mais qu'ils ne veulent pas faire la même chose et qu'ils cherchent des idées. Je lui dis que je suis branché polyrythmies et, s'ils veulent, j'ai enregistré des 9/8 et des 12/8 sur lesquels je bosse en ce moment. Je leur propose : *"Je vous fais une cassette. S'il y a des trucs qui vous intéressent, vous prenez ce que vous voulez."* Voilà. Un mois plus tard, il m'appelle : *"On s'éclate sur tes trucs, là, on est au Roundhouse à Londres."* Sympa. Et puis un mois après, il me rappelle : *"Bon, ben, ça y est l'album est fini."* Je dis : *"Comment ça l'album est fini ?"*. Lui : *"Ben, on a utilisé tes trucs, on a copié la cassette !"* Je réponds : *"Vous rigolez ou quoi ?"* J'ai halluciné c'était une cassette pourrie, même pas dolby, que je leur avais filée. Mais après, tout a été réglo, ils ont été cool.

R&F : Vous étiez client de Led Zeppelin ?

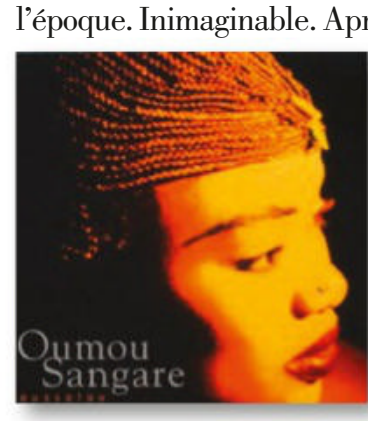


Martin Meissonnier : Quand j'étais adolescent, pour jouer de la guitare, c'était génial. "Black Dog", "Immigrant Song", ça m'a toujours fasciné. Et quand je les ai fréquentés, on parlait de musique, de trucs passionnants, ils sont super branchés sur tous les genres. Ils sont au-dessus du niveau habituel. Ils sont toujours dans la recherche. Robert Plant a un côté anthropologue de la musique. Il ne faut pas oublier qu'ils avaient des morceaux comme "Four Sticks" qui était en 5/4, c'est pointu. "Gallows Pole", quand ils mélangent le folk et le blues..., ce n'est pas anodin. Cela dit, je les ai vus en 2008 à l'O2 à Londres, et quand il y a John Paul Jones dans la boucle, tu as 30% de plus. C'est marrant.

R&F : En 1990, rayon français, vous produisez le premier album d'Arthur H...

Martin Meissonnier : Pas du tout mon cœur de métier. C'est Arthur et sa mère (*Nicole Courtois, ndr*), que je connaissais depuis longtemps, qui m'ont demandé d'aider à produire le disque. Ce n'était pas simple, Arthur avait des idées très précises, il ne voulait rien d'électrique, c'était acoustique-acoustique. Je les ai juste aidés à ce que tout soit verrouillé. Et puis ça vieillit bien. Les belles cordes de Joseph Racaille. Une bonne équipe.

R&F : Plus généralement, la chanson française ?
Martin Meissonnier : Ça ne me touche pas. A part un mec qui s'appelle Odieu et pour qui j'avais produit l'album "T'Es Qui Toi ?" en 1996. Ce que fait Stromae en ce moment aussi, je trouve ça génial. Moi, c'est les voix qui dépotent qui m'intéressent, là je bosse avec un chanteur italien, Giuliano Gabriele, sur son premier album. Lui, il me met les poils. Ou Khaled au tout début, quand je l'ai rencontré, il chantait dans les mariages en Algérie, sur les toits. Un Jimi Hendrix de la voix. Son tube "Hada Raykoum", c'était trois millions de cassettes vendues à l'époque. Inimaginable. Après, j'ai produit son album "Kutché" en 1987.



R&F : Ile déserte ?
Martin Meissonnier : Le premier album d'Oumou Sangaré, "Moussolou". Les live de Nusrat Fateh Ali Khan, ça ne vieillit pas. Du Miles électrique, donc. Mais maintenant, je fais mes propres mixes, alors je crois que je ferai ça. ★

Prospect

“A Manchester toutes les salles de répétition ferment”

BLANKETMAN

Les Anglais renouent avec une **vieille tradition locale** :
railler les travers de leurs congénères sur des chansons pop.

Photo Through the Eyes of Ruby - DR

C’ÉTAIT LE MERCREDI 1ER DÉCEMBRE 2021, JOUR D’OUVERTURE DES TRANSMUSICALES DE RENNES. Les très attendues Wet Leg devaient ouvrir le festival, mais un contretemps de dernière minute les en a empêchées. Un coup de pouce du destin qui a donné au jeune groupe anglais Blanketman l’opportunité de jouer à leur place, et de rafler la mise.

Nerfs à vif

Originellement programmé le lendemain, Blanketman a remplacé le duo de l’Ile de Wight au pied levé, traversant toute l’Angleterre dans la journée et n’arrivant à Rennes qu’à quinze minutes de leur horaire de passage, sautant littéralement du camion pour monter sur scène dans un grand élan rock’n’roll. Le chanteur Adam Hopper se souvient de cette folle épopée : “*On est partis à quatre heures du matin après un concert à Manchester, puis on a dû attendre deux heures à Calais pour savoir si nos tests Covid seraient valides, parce qu’à cause du Brexit, on a dû tous êtres testés. On ne savait pas si on quitterait Calais à trois, à quatre ou à cinq. Nous sommes repartis et, à trois heures de route de Rennes, notre voiture est tombée en panne. Le temps de se faire dépanner et de repartir, on est arrivés à plus de 23 heures à Rennes, pour monter sur scène à minuit*”. Sans surprise, le concert donné ce soir-là à l’Ubu fut explosif, nourri de l’adrénaline d’une journée de galère, entre fatigue et nerfs à vif, dans un grand éclat de tension et d’énergie (avec au passage une reprise formidable de “Chaise Longue”). Un beau moment qui confirmait tout le bien qu’on pensait du groupe depuis son formidable premier EP “National Trust” sorti plus tôt dans l’année. Un mini-album de sept titres dans lequel ils déploient une musique aux confins du post-punk qui rappelle les belles heures de la britpop. Un vent d’air frais dans une scène anglaise emplie d’activistes à guitare qui montent sur scène pour invectiver le public et déglinguer la politique de Boris Johnson — on pense ici à Idles ou Shame.

Pépites narquoises

Les Blanketman sont plus malins et jouent la carte d’une pop ironique dans laquelle ils s’amusent des travers de la vie rangée de la middle class britannique. Leur EP regorge de pépites narquoises comme “Leave The South”, qui se gausse de ceux qui quittent le sud de l’Angleterre et son coût de la vie élevé, “The National Trust” qui brocarde l’organisme d’Etat qui protège le patrimoine britannique, ou “Beach Body” où il est question des masses de touristes britanniques qui envahissent les plages espagnoles chaque été. Des morceaux portés par des guitares frénétiques et une morgue vindicative, pour des thématiques *so british* qui font tout le charme de ce groupe. Pourtant, s’ils évoquent souvent les Blur malicieux des débuts, les membres de Blanketman viennent de la cité de leurs plus célèbres rivaux, Manchester, et ont leur local de répétition à Brunswick Mill, où The Fall et Joy Division avaient leurs habitudes, et dont l’avenir s’annonce sombre. “*Une des pires choses qui arrive à Manchester en ce moment*, se lamente Hopper, c*’est que toutes les salles de répétition ferment. La plupart sont aujourd’hui en périphérie de la ville, parce que celles qui étaient au centre finissent toutes par être transformées en appartements de luxe. La nôtre est censée être détruite dans l’année...*” Un crève-cœur qui n’empêche pas le groupe d’avancer. Un nouveau single vient de sortir en mars (l’excellent “Yard Sale”), et le premier véritable album du groupe devrait suivre rapidement. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album *“National Trust” (Pias)*

FILMS, DOCUMENTAIRES, MAKING-OF, CONCERTS

LA 1ÈRE PLATEFORME SVOD DÉDIÉE À L'UNIVERS DU METAL ET DU ROCK

The Pit

HELL ON DEMAND

Pour **6€/mois** ou **66,6€/an**, THE PIT propose ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs :
une offre de contenus 100% musiques saturées conçue par des Metalleux, pour des Metalleux.

Télécharger dans l'App Store · DISPONIBLE SUR Google Play · orange TV d'Orange · AirPlay · Chromecast

"Main droite épileptique"

SPOON

Consacré dans son pays, Spoon se ramasse à la petite cuillère en France. Malentendu ? Mal écouté ? **Le dixième disque**, "Lucifer On The Sofa", est aussi sans doute le plus accessible, plus "classiquement" rock mais toujours aussi Spoon.

MERVEILLES DU ROCK ET DE SA LANGUE DE NAISSANCE. Spoon, mince, qu'est-ce que ça sonne bien. Il semble que ça ait à voir avec un vieux single de Can, autre groupe à une syllabe, ceux qui clashent et kinksent agréablement à nos oreilles. En français, ça donnerait "cuillère". Au moins une syllabe à café en trop. Certaines incompréhensions transatlantiques tiennent à peu de chose.

Vrai ? Faux ?

Britt Daniel (guitare, chant) et Alex Fischel (claviers) sont en tournée promo européenne. Le "*songwriter in chief*" quinquagénaire et son petit lieutenant, de vingt ans son cadet, qui a rajeuni le groupe et su mettre son grain de sel — mais pas de sable — dans la mécanique créative du duo originel constitué de Daniel et du batteur Jim Eno. Vrai ? Faux ? "*Écoute, oui, Jim ne lit pas le français, alors on peut l'avouer sans risquer de le vexer* (sourire). *D'ailleurs, tu constateras qu'il n'est pas là…*" Est-ce que ce changement de centre de gravité s'entend sur le disque ? Il y a peut-être davantage d'harmonie(s), moins de brutalité frontale, mais l'essentiel est toujours là, inchangé, la puissance dévastatrice des chansons et cette façon qu'a Daniel de marteler (maltraiter) sa guitare comme un forcené. Fischel confirme. "*De là où je suis, sur scène, c'est ce que je vois ; cette main droite épileptique, déchaînée. Même avant de les rejoindre, j'ai toujours pensé que c'était ce qui définissait le son du groupe.*" On ne le revérifiera pas de sitôt. La veille, ils étaient en show-case acoustique à Londres, et à Dublin le jour d'avant. A Paris, rien, pas de concert en vue. Ces jours-ci, il fait beau, très beau, presque trop. Ils sont clairement contents d'être là, à boire des coups en terrasse dans le quartier de Belleville. Mais d'en être là où ils en sont ? Le rock 2022 reste une façon de vivre et de gagner sa vie, plus vraiment une façon de devenir célèbre. Cette part-là du métier, essentielle, quintessentielle même, s'est dissipée comme un mirage quelque part à la fin du siècle précédent, qui se fait de plus en plus lointain. Quand Spoon a été élu en 2010

"plus grand groupe rock de la décennie" par… Spin, ce genre de distinction n'empêchait déjà plus de se promener tranquille dans la rue. *"Mais on n'a aucune raison de se plaindre. Sauf d'être trop négligés en France. Ça, oui, c'est un problème. On est là pour essayer d'y remédier."*

Minimalisme percussif

Une promo pour un nouvel album s'articule toujours autour d'un récit, un angle, une façon de présenter les choses. Ici, la phrase clef est : *"Le disque 'classic rock' d'un groupe qui n'a jamais rien pigé à Eric Clapton"*. Belle formule qui, au pays de Rock&Folk, pourrait faire grincer quelques dentiers. Le groupe commence au milieu des années quatre-vingt-dix, des disques brusques, bruts, brutaux. *"On jouait selon les règles du punk rock, des règles que d'autres avaient établies. Il a fallu attendre 'Girls Can Tell' en 2001 et 'Kill The Moonlight' en 2002, nos troisième et quatrième disques, pour le faire selon nos règles à nous."* Leurs règles, c'est un minimalisme percussif où les mots riff et groove se mélangent, se confondent, ne font plus qu'un, entre tension Pixies et explosions Jon Spencer. Exemples (entre quelques dizaines d'autres), "Small Stakes", comme un "Baby Please Don't Go" réduit à son squelette rythmique plaqué au piano électrique, le presque tube/vrai classique "The Way We Get By", et ses montées en gamme et en intensité à faire crever Elvis Costello de jalousie, la transe en boucle de "The Mystery Zone", les lennonismes fulgurants de "Don't Make Me A Target" ou "The Two Sides Of Monsieur Valentine". *"Oui, riff, groove, les deux termes sont quasi interchangeables pour nous."* En dix albums, il y a eu le temps d'évoluer, de faire plus kraut ici, plus electro là, plus David Friedman parfois (producteur de deux disques et encore du morceau titre de "Lucifer On The Sofa") ou plus Prince souvent, cette autre monosyllabe décisive. Des logiques qui varient, mais une base d'hypertension accrocheuse et reconnaissable entre mille qui ne bouge pas, toujours là, même quand ils chipent discrètement le gimmick de piano suspendu de "Sympathy For The Devil" sur le single "Wild". Fait exprès ? L'air malicieux, Fischel avoue, guettant du coin de l'œil la réaction du chef. Lequel grogne, sous sa petite moustache : il n'était pas au courant. Puis sourit. Au fond, ça colle bien avec son concept de disque exorcisme. Le diable ne se croise plus au *crossroad* pour promettre une gloire blues d'un autre temps, il est tranquillement assis chez vous, là, dans le salon de la dépression, à vous fixer du regard. On ne lui vend pas son âme, il la prend d'autorité, sans rien donner en échange. Ou alors juste un petit bout de reconnaissance française ? ★

RECUEILLI PAR LÉONARD HADDAD

Album *"Lucifer On The Sofa" (Matador)*

Photo Oliver Halfin - DR

"Pas question d'imiter"

JESPER LINDELL

Le **chanteur suédois** a trouvé dans son amour pour la musique du Band la matière d'un album lumineux.

CERTAINS SIGNES NE TROMPENT PAS. Parvenu au moment de choisir la pochette de son album "Twilights", tout entier habité par l'univers du Band, Jesper Lindell fait appel à la photographe Emilia Bergmark-Jimenez, qui suggère des prises de vue au bord d'un lac de Ludvika, une petite ville du centre de la Suède où les chansons ont été enregistrées. Elle projette de creuser un trou sur la plage, d'y amasser des bûches, de faire un feu de joie nocturne et de déclencher l'objectif. Soit peu ou prou le concept visuel de l'album "Northern Lights – Southern Cross" du… Band, paru en 1975 et dont la photographe n'avait jamais entendu parler. "*Elle a dit :* 'Merde, c'est exactement ce que j'avais en tête.' *Mais on a quand même suivi son idée. Ça signifiait que tout ce projet devait se faire…*"

L'esprit du Band

Jesper Lindell converse par Zoom depuis sa voiture garée à Ludvika. Le chanteur de vingt-huit ans y a passé les dix-sept premières années de sa vie, plutôt bucoliques, à jouer au foot, à monter les chevaux de sa mère, et à s'immerger dans la vaste collection de disques de ses parents. Son grand frère, un phénomène qui *"écoutait Jimi Hendrix à l'âge de trois ans"*, lui montre trois accords à la guitare "*pour qu'*[il] *puisse jouer 'Knockin' On Heaven's Door'*." Jesper se produit à l'adolescence dans ses premiers groupes, publie un EP en 2017 dont les harmonies vocales sont assurées par les sœurs Söderberg de First Aid Kit. Son album rejeté par sa maison de disques, il en rachète les bandes, l'autoproduit, avant qu'il ne soit repéré et republié par le label américain Alive Naturalsound Records, qui accueillit les débuts des Black Keys. Jesper s'apprête alors à partir en tournée pour capitaliser sur ces promesses, mais la pandémie mondiale coupe court à son élan, de même qu'un problème bien plus sérieux. Le chanteur souffre d'une insuffisance rénale qui s'est aggravée à l'adolescence et nécessite une greffe. Contraint de retourner vivre chez ses parents, à Ludvika, il compose un tas de chansons, qui partent un peu dans tous les sens. Folk, soul… Une, toutefois, se détache : "Westcoast Rain", qui charrie l'esprit du Band. La direction est la bonne. "*Il n'était pas question d'imiter mais de retrouver cette vibration qu'on perçoit dans leur musique*", précise-t-il. Découvert à l'adolescence via le visionnage de "The Last Waltz", son concert d'adieu filmé par Martin Scorsese en 1976, le groupe qui donna naissance à l'americana ne l'a jamais quitté et constitue pour lui "*une source d'inspiration intarissable en matière de son, de voix, de storytelling.*"

Trois reins

Le modus operandi du groupe americano-canadien à ses débuts — enregistrer dans une même pièce, live, hors d'un studio — est transposé dans une école de Ludvika, à grand renfort de matériel analogique. L'enregistrement se fait au fil des mois, en plusieurs sessions de trois ou quatre jours. Et ce alors que les problèmes de santé de l'auteur viennent compliquer l'équation. "*L'essentiel de l'album a été fait alors que j'étais en dialyse trois jours par semaine, dans les vapes total.*" L'album est finalisé après sa greffe de rein — donné par son père. Le résultat est un petit miracle, traversé d'allusions au Band : orgue sur le couplet, piano électrique sur le refrain sur "Westcoast Rain" (comme "Up On Cripple Creek" sur "The Band"), morceau final chanté en falsetto (comme "I Shall Be Released" sur "Music From Big Pink")… Sans compter la reprise, merveilleuse de "Twilight", l'une des plus belles mélodies de Robbie Robertson, ici chantée en duo avec Amy Helm, la fille de Levon. "*J'adore la chanson, mais surtout la démo de Robertson* [au piano], *très belle. J'aime beaucoup moins la version reggae* [sortie en single en 1976]… *On a essayé de la faire comme si le Band l'avait jouée le soir de 'The Last Waltz'. C'est une blague bien sûr, mais on peut toujours essayer.*"

Jesper a créé son propre label avec ses musiciens pour tourner la page des maisons de disques, et espère finaliser dans un futur proche un deuxième album enregistré en parallèle à "Twilights". Sa santé s'améliore, malgré un mois d'immobilisation dû au Covid en début d'année, et une condition physique qui reste fragile : "*Là j'ai trois reins, dont deux qui ne marchent pas… et je dois prendre à vie des médicaments qui diminuent mes défenses immunitaires pour que mon corps ne rejette pas le nouveau rein…*" Il lui tarde toutefois de reprendre la route, mais celui qui fut un temps postier pour payer les factures confesse une certaine appréhension : "*Je n'ai pas vu de gens pendant tellement longtemps avec ma maladie, il va falloir être normal et assurer sur scène alors que j'ai été isolé pendant si longtemps…*" Jesper avoue une dernière crainte concernant la réaction des fans du Band, qu'il espère ne pas trahir ou décevoir. Sur ce point-là, il n'a aucune inquiétude à avoir. ★

RECUEILLI PAR BERTRAND BOUARD

Album *"Twilights" (Brunnsvik Sounds)*

Amy d'Amérique

Née en 1970, Amy Helm est le fruit de l'union entre le batteur-chanteur du Band Levon Helm et la chanteuse Libby Titus. Elle est l'auteure de trois albums et a enregistré sa contribution à l'album de Jesper Lindell depuis les studios fondés par son père, à Woodstock. *"C'est une formidable chanteuse et c'est incroyable pour moi de l'avoir, et d'avoir à travers elle cette connexion avec Levon…"*, confie Jesper.

Photo Emilia Bergmark-Jimenez - DR

“Les choses vont mal”

YARD ACT

L'Angleterre vient de se trouver de nouveaux héros post-punk avec le quartette de Leeds aux **envies contestataires.**

C'EST UN FAIT INDÉNIABLE : DEPUIS QUELQUES ANNÉES, LE ROCK ANGLAIS EST POLITIQUE. Les groupes qui remuent les foules aujourd'hui outre-Manche se placent dans un mouvement de contestation. Fat White Family, Shame, Sleaford Mods, Idles sont les porte-voix de la colère et fustigent sur scène et sur disque une décennie de politique conservatrice véhiculée par David Cameron, Theresa May et Boris Johnson, avec comme point de crispation le Brexit.

Sens de la formule

Dernier groupe en date dans cette mouvance, Yard Act, venu de Leeds, vient de frapper fort avec son premier album qui a atteint la deuxième position des charts britanniques. “The Overload”, manifeste post-punk aux paroles grinçantes, est un disque qui fait la part belle aux guitares anguleuses et porte en lui une colère teintée d'humour noir et nourrie de questionnements existentiels. Le chanteur James Smith possède ce truc à la Mark E Smith qui consiste à cracher des phrases définitives devant des guitares dissonantes. Un mec intelligent et malin qui a le sens de la formule et un don pour écrire des couplets qui sonnent comme des aphorismes. Ses chansons parlent de la faillite du capitalisme (“Payday”), des illusions de grandeur britanniques (“Dead Horse”), du fatalisme d'une existence passée dans une petite ville à chercher un sens à la vie (“Tall Poppies”), d'envies de révolution sociale (“The Overload”). La dernière incarnation du modèle du mec en imperméable qui râle devant des grooves post-punk dansants, mais avec le sourire en coin et des lunettes en écaille. La filiation avec The Fall est évidente sur la forme, comme les Talking Heads ou les idoles locales Gang Of Four, mais sur le fond, James Smith est moins bileux que son homonyme Mark E, et beaucoup plus caustique, un peu à la façon d'Alex Turner et de Mike Skinner (The Streets), influences revendiquées. “*J'ai grandi sous Tony Blair*” nous explique-t-il. “*L'époque du New Labour me paraissait moins stressante, les écoles étaient mieux financées, il y avait*

Photo Phoebe Fox - DR

des opportunités, le monde me paraissait plus heureux. Je ne sais pas si ça vient du fait que je vieillis et que ma connaissance de la politique a grandi au fil des années, ou bien que le monde est devenu pire, mais je suis plus au courant à quel point les choses vont mal aujourd'hui. Et je pense que je ne suis pas le seul, il y a tout un nombre de groupes britanniques aujourd'hui qui expriment ce sentiment."

Single catchy

Le piège bien évidemment, pour un groupe de rock, demeure de devenir un outil de propagande dans lequel le message finit par laisser la musique au second plan, comme ça peut parfois être le cas chez Idles. Mais Smith, plus observateur et commentateur que révolté braillard, réfute tout prosélytisme. "*Ça dépend quel est ton but. Pour moi, la musique a toujours été le moyen d'exprimer ce que j'avais sur le cœur, une catharsis. Très souvent, j'écris sans savoir ce que je dis et je me rends compte plus tard en relisant que j'étais en train de digérer des choses, des frustrations, de la confusion dans ma vie. Je m'interroge beaucoup sur ce que je fais. Est-ce que j'écris parce que je veux que les gens changent d'avis ? Et si oui, pourquoi est-ce que je pense que c'est mon job ? Je ne sais toujours pas, mais j'adore lancer les conversations, et j'aime quand les gens sont ouverts d'esprit. Ce que je ne veux vraiment pas être, c'est quelqu'un qui vend des produits de gauche autosatisfaite à des gens qui pensent déjà la même chose que moi. Tout est tellement binaire aujourd'hui avec Internet, mais la société ne fonctionne pas comme ça*". L'album, enregistré en début d'année 2021, a fini par être publié en début mars 2022, soit plus d'un an après, en raison notamment du grand embouteillage de publications provoqué par la crise mondiale. Afin de faire patienter son public, le groupe a ainsi sorti en avril 2021 un EP de morceaux ne figurant pas sur l'album, d'abord en numérique puis en physique. Un moyen comme un autre de continuer d'exister durant l'attente, et qui a permis au groupe de gagner en notoriété. "*On aurait pu mettre une de ces chansons qui nous ont fait connaître sur l'album, car certaines sont populaires, mais on ne l'a pas fait. Elles ne collaient pas au concept et au flux de l'album. Parfois tu écris un morceau qui s'avère être un single catchy pour la radio, mais qui ne colle pas à l'album. Je déteste 'disrupter' le flux de l'album pour le bien d'un single.*" Tant pis pour les fans de "Fixer Upper" ou "Dark Days" qui devront débourser des dizaines de livres sur Discogs pour dénicher ces singles, "The Overload", œuvre dense et provocatrice, en valait bien la peine. ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album "*The Overload*" *(Island/ Boogie Drugstore)*

Musique leodensienne

A Leeds,Yard Act est une espèce de supergroupe local : James Smith a joué dans Post War Glamour Girl, le bassiste Ryan Needham était dans un groupe nommé Menace Beach et le guitariste Sam Shiphorne dans Hookworms. Si la cité leodensienne reste le site d'un live mythique des Who, elle vit dans l'ombre des voisines Manchester et Sheffield. Parmi les gloires locales, notons tout de même Soft Cell, Kaiser Chiefs, The Wedding Present, et surtout Gang Of Four.

"La musique que je rêvais de faire"

MELODY'S ECHO CHAMBER

Nouvel album, nouvelle vie, inspiration au zénith : la Française, championne d'un psychédélisme perché dans les cumulonimbus, est de retour.

DIX ANS APRÈS SON PREMIER ALBUM, Melody's Echo Chamber fournit enfin un troisième volume de ses rêveries. Au cours de cette décennie qui n'attendait qu'elle, Melody Prochet a opté pour l'effacement progressif : arrêt des concerts, puis un deuxième disque torturé mais magnifique ("Bon Voyage", 2018), sorti par une artiste qui n'avait plus tellement envie de jouer le jeu. On ne s'y attendait pas, "Emotional Eternal" est une merveille. La forme : toujours cette pop mélancolique chantée par une voix de falsetto juchée dans les nuages. Superbe, même si forcément moins surprenant depuis que tant d'autres ont tenté de sonner comme elle ou Tame Impala (on rappelle que Kevin Parker a produit le premier album). Le fond, c'est-à-dire les chansons : grandiose également. La Provençale porte bien son prénom.

Champs de lavande et oliviers

C'est le printemps, Melody est à Paris et les cigales chantent avenue de Clichy. *"Ma vie a pris un joyeux tournant en devenant mère*, explique-t-elle d'emblée. *Le premier surgissement a été cette chanson que m'a inspirée ma fille : 'Alma'. C'est ce qui a déclenché le reste. Je ne m'y attendais pas. Après 'Bon Voyage', je pensais que j'en avais fini. Cette chanson, un heureux accident, a été le début d'autre chose. C'est un papillon, un poème pour la vie. Je l'ai faite la première nuit où j'ai été séparée d'elle, ça a été cathartique. J'ai refait de la musique comme ça."* Sur le disque, on retrouve la même bande de Suédois présente sur "Bon Voyage", Reine Fiske et ses collègues de Dungen et The Amazing, des Scandinaves brillants à tous les postes, mention spéciale pour ces parties de basse dignes d'Herbie Flowers. Avec ses cordes, ses synthés discrets, ses guitares agiles et ses cithares stéréo, "Emotional Eternal" est une ode aux instrumentistes, plus naturelle que les assemblages chimiques de "Bon Voyage". Seulement, une contingence peu pratique nommée Covid a forcé la Française à bosser la plupart du temps à distance. En dehors de brefs séjours dans les environs de Stockholm, elle composait et arrangeait dans le Sud sur un petit clavier MIDI, ou développait des idées sur des suites d'accords envoyées par l'équipe nordique. *"L'album, c'est la Suède et le sud de la France. Enfin, les Alpes-de-Haute-Provence, c'est pas pareil. J'ai trouvé mon petit bout de terre, où je peux mener une vie paisible. C'est comme un autre monde. On est entouré de champs de lavande et d'oliviers. Il y a une forêt où je vais marcher assez souvent. C'est un sanctuaire, j'en ai besoin. Ça me permet d'être plus sereine."* L'entretien digresse alors sur le thème des arbres mais, pour la chanteuse, il est surtout question de changement de vie, de réinvention loin des vanités du psyché. *"Récemment, je me suis ancrée à nouveau dans la réalité. Je travaille en maison de retraite, je fais des études d'art-thérapie. Apprendre est très nourrissant. Ce sont des études éclairées par la psychanalyse. On peut faire le lien avec la création artistique, je fais aussi des liens avec mon propre cheminement. J'adore les personnes âgées. Les gens que je rencontre sont extrêmement différents de ceux du milieu où j'évoluais, c'est enrichissant. J'aime bien mener une vie ordinaire, simple, et en même temps avoir une vie de rêverie un peu secrète et extraordinaire. J'ai fait l'album en m'offrant de petites vignettes de quelques heures pour créer, tous les deux jours. Cette contrainte, ce cadre m'ont fait énormément de bien."*

Mélèzes et noisetiers

La suite ? Toujours pas de concerts, a priori. *"Ce n'est pas très rigolo pour mon manager qui doit dire non à tout."* Un quatrième disque, en revanche, semble possible. *"J'aimerais aller vers quelque chose d'encore plus* silencieux. *Un mix d'ambient et de grooves." Namasté*. A trente-cinq ans, Melody Prochet a trois décennies de musique derrière elle : le conservatoire comme altiste, des maquettes à l'adolescence avec son frère désormais ingénieur du son, un album imparfait mais déjà intéressant sorti sous l'alias My Bee's Garden (2010) et, donc, trois splendides disques de MEC. A juste titre, les esthètes de la pop ne cessent de réévaluer l'importance de l'unique album de Margo Guryan ou de l'œuvre de Broadcast (*"C'était la musique que je rêvais de faire"*, dit-elle). Guryan et Trish Keenan, hélas, ne sont plus de ce monde. Apprécions donc la plénitude artistique de leur cousine de la garrigue. Et, en cas d'insuccès, il restera toujours la marche au milieu des cèdres de l'Atlas, des pins, des mélèzes et des noisetiers... ★

RECUEILLI PAR BASILE FARKAS

Album *"Emotional Eternal" (Domino)*

Photo Diane Sagnier - DR

“Très heureux d’être à nouveau dans un groupe”

JON SPENCER & THE HITMAKERS

Après avoir chanté les hits, épaulé par son nouveau groupe au nom approprié, Jon Spencer revient avec “Spencer Gets It Lit”. Une rafale de morceaux parcourus de ce mélange d’énergie maniaque et d’étrangeté propre au New-Yorkais.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY

LORSQUE LE BLUES EXPLOSION, TRIO INCLASSABLE AVEC LEQUEL IL OPÉRAIT DEPUIS 1991, A JETÉ POUR DE BON L’ÉPONGE EN 2018, le chanteur-guitariste n’a pas eu envie de se la jouer trop en solo. Habitué au jeu collectif — Pussy Galore, Boss Hog, Heavy Trash —, Spencer a alors formé les HitMakers, quasi supergroupe de l’élite underground, et fait ce qu’il fait le mieux : prendre des structures rock’n’roll au sens très large du terme, les malmener, les distordre et y injecter une dose d’expérimentation, une note de fun, et surtout beaucoup de la passion qui n’a jamais cessé de l’habiter.

Esthétique

Il est tôt à New York. Enfin, 10h30 et on espère que notre interlocuteur ne sera pas frappé du syndrome céphalo-rectal, affection qui touche les pas-du-matin avant midi et ralentit leur capacité à aligner deux idées cohérentes. Mais dès qu’il décroche le téléphone, on reconnaît sa voix grave, posée, son ton réfléchi — l’homme n’est pas du genre à balancer des réponses à l’emporte-pièce — et son exquise politesse. “*Je ne suis pas spécialement matinal, mais ça me va…*” Jon Spencer est heureux de promouvoir son deuxième album solo et ça s’entend. On lui dit le bien qu’on pense de “Spencer Gets It Lit”. “*Il est encore trop frais dans mon esprit pour le juger.*” Certes, mais où le situerait-il par rapport au précédent, “Spencer Sings The Hits” ? “*Quand j’ai fini le mixage du nouveau, j’ai commencé à paniquer un peu. Je craignais qu’il ne soit pas aussi bon que le précédent. Puis j’ai compris que ce n’était pas une question de meilleur ou moins bon, il est différent c’est tout. Une des grosses différences, c’est que Bob Bert joue dessus. Sur le précédent, il n’y avait pas de groupe. Je tentais de démarrer un projet, j’ai écrit les chansons, contacté Sam Coomes et M Sord pour demander un coup de main et tenter l’expérience. Ils m’ont dit oui, heureusement. On était trois, mais dès qu’on a joué live — avant même la sortie du disque —, on a su qu’il nous fallait quelqu’un pour les percussions. J’ai demandé à mon ami Bob Bert qui a accepté. Les HitMakers, ce sont ces quatre personnes.*” On les retrouve ici, interpelés par leur leader charismatique dès le deuxième titre, “Get It Right Now”, mais c’est une des rares fois où Spencer a recours à une de ses plus vieilles manies vocales. L’effort de groupe est palpable. Ne serait-ce que lorsqu’il passe le micro à Coomes — on y reviendra —, ce qui lui permet de taper dans un autre registre. “*Je suis très heureux d’être à nouveau dans un groupe. On a beaucoup appris en tournant. On a gagné en expérience à chaque show et on a pu se roder en tant qu’unité. Tout ça a joué un rôle sur le disque.*” Cela ne dit pas ce qu’il faut pour devenir un HitMaker — hormis sortir des hits à la chaîne, bien sûr. Rire franc à New York. “*Je suppose que ce n’est pas qu’une question de capacité musicale, de talent, de maîtrise d’un instrument. Il faut apprécier une certaine esthétique ou la posséder. Nos chansons viennent d’une tradition rock’n’roll et contiennent des éléments de blues, de r’n’b, de soul, mais sont un peu tordues. J’ai toujours joué avec des gens avec lesquels je m’entendais.*” Petite pause. “*C’est intéressant, parce que quand j’ai débuté avec les HitMakers, je n’avais jamais trop fréquenté Sam ou Sord. Mais je les ai contactés parce que je les aimais au plan humain et musical. Sord est un batteur incroyable, Sam un songwriter extraordinaire.*”

Enthousiasme

Si la liste des membres de groupe partis en jurant de ne jamais revenir, même pas en rêve, et changeant d’avis lors d’une reformation lucrative, est longue comme un jour sans rock’n’roll, il est plus rare de croiser ce que nous qualifierons de “*cas Bob Bert*”. Ce dernier a fait partie du premier groupe de Spencer, Pussy Galore. Il est aujourd’hui l’un des piliers des HitMakers, avec entre-temps, une carrière fructueuse. La dynamique a dû pas mal changer entre eux, non ? “*Pour Pussy Galore,*

Photo Michael Lavine - DR

“Si seulement ces événements contribuaient à pousser la société et les politiciens dans une autre direction”

j’étais très jeune et arrogant et sans doute pas très bon pour communiquer avec les autres. Bob ne m’en a pas tenu rigueur et nous sommes restés amis. C’est sympa de pouvoir travailler, voyager et passer du temps avec lui, un mec adorable, vrai fan de rock’n’roll. Il a toujours été très occupé avec des projets géniaux, les Chrome Cranks, Knoxville Girls, Lydia Lunch, etc. Il a sorti son magazine.” L’admiration est sincère, on l’avait déjà constaté en les rencontrant à la Maroquinerie dans le monde d’avant. On revient sur cette collaboration à quatre… “*Pas entièrement. J’ai écrit les chansons de mon côté, comme pour le premier album. Mais cette fois, j’ai partagé les démos avec le groupe.”* Les HitMakers sont fin prêts pour enregistrer en avril 2020. “*Et c’est tombé à l’eau, évidemment. On n’a pas pu replanifier ça avant juillet 2021. C’était une sorte de soulagement et très excitant de se retrouver après autant de temps. On a joué live en studio, on a enregistré les basic tracks comme ça. On passe en revue chaque chanson, on la joue plusieurs fois, on trouve le bon feeling, on fait des ajustements et on enregistre. On a développé un langage à nous, on comprend le groupe et sa façon de fonctionner.”* Si nos calculs sont bons, cette pause forcée a été la plus longue de sa carrière. Gagné. “*Ça fait au moins deux ans et demi que je n’ai pas posé le pied sur scène. Cette période a été très étrange, mais je me doute que ça n’a pas été plus facile à Paris ou ailleurs. A New York, on a eu l’impression que, pendant un moment, le reste du pays ne prenait pas ça au sérieux. La bêtise et l’égoïsme de certains ont été mis en lumière. Je ne devrais pas être choqué et pourtant…”*

Ça, c’était hier. Mi-avril, Jon et sa machine à hits retourneront sur scène aux USA, avant de sillonner l’Europe cet été. Avec, à la batterie, Janet Weiss (Sleater-Kinney, Quasi). “*C’est très excitant et cool à la fois. Sord a dû quitter momentanément le groupe et, après beaucoup de réflexion et de discussions, Janet a accepté de venir. Sleater-Kinney a tourné avec le Blues Explosion il y a longtemps, et je suis un grand fan de Quasi qui, autant que possible, fera son set avant le nôtre. Je suis impatient de retrouver la scène, mais je sens l’angoisse qui monte. Je suis toujours inquiet au début d’une tournée et cette fois, c’est pire…”* On le rassure. Le public est en manque. Et il règne en ce moment un enthousiasme dans les salles qu’on voyait moins avant. “*J’espère… J’ai lu des articles parlant d’un nouveau variant.”* Bah, en Europe, on est passé au chapitre suivant des raisons d’angoisser et, pour l’instant, le masque ne s’avère pas très efficace contre le variant russe. “*Si seulement ces événements contribuaient à pousser la société et les politiciens dans une autre direction plus positive. J’espère toujours qu’il va en ressortir du bon. On a une vision bien trop à court terme, il faut planifier l’avenir. Encore une fois, c’est une histoire de bêtise et d’égoïsme.”* Ce n’est pas un hasard si, sur “The Worst Facts”, le groupe se met à scander ce cri de guerre qu’on veut bien répéter à tous les complotistes avant de se le tatouer sur l’avant-bras, “*Respect the facts*”. “*Ça résulte du fait de vivre aux USA durant une pandémie. Mes parents travaillaient dans le milieu scientifique. Je ne comprends pas ce qui se passe, et pas uniquement dans ce pays. Il faut respecter l’instruction, l’éducation… Pourquoi est-ce mal d’écouter un expert dans son domaine ? Ou d’étudier dans des livres ? La religion, son influence sur la politique et la science, c’est une chose, mais il semblerait qu’en parallèle, il y a un phénomène qui a plus à voir avec la stupidité, voire la superstition.”* Soupir des deux côtés de l’Atlantique.

Puisqu’on parlait des textes de chansons, on remarque que sur cet album, les paroles sont — comment le formuler sans sous-entendre qu’avant, elles pouvaient être parfois un brin simplistes — plus élaborées. “*Ce disque a pris plus de temps que les autres. Quand il a été reporté, j’ai écarté certains morceaux, j’en ai réécrit, ça a sans doute compté. Je voulais que Sam chante cette fois, et j’ai écrit avec cette idée en tête.”*

Trilogie

A force de le voir sans cesse décrit comme un “Elvis sous acide”, on réalise qu’on ne s’est jamais penché sur ses inspirations. “*Iggy Pop, Lou Reed, Mark E. Smith, Chuck D, Blixa Bargeld, Charlie Feathers, James Brown. C’est assez hétéroclite. Cette fois, j’ai pu faire des choses plus parlées, un peu comme Lee Hazlewood.”* Et tant qu’on y est, si seulement le monde se focalisait moins sur l’aspect ludique de sa musique — “*On prend ce que je fais pour du jeu, ça rend tout le projet invalide parce que les gens trouvent ça idiot. Pour moi, c’est ce que j’aime dans le rock’n’roll, c’est ce qui me fait me sentir vivant. La musique a un côté étrange et ludique”* — pour remarquer enfin son penchant pour l’expérimentation. “*Oui, personne ne le… Eh, c’est ton boulot de leur mettre ça sous le nez. Je ne vais pas me plaindre, je vais continuer à tracer mon chemin, j’aime l’étrangeté, jouer de nouveaux sons bizarres. Je ne pense pas avoir fait le même album toute ma vie. Je n’écoute pas Cabaret Voltaire tous les jours, mais ça fait partie de moi.”* Toujours à la rubrique opinions, on lui demande si le qualificatif d’*artiste culte*, qu’on lit souvent à son sujet, lui convient. “*Franchement, il y a pire. Ça me fait penser à John Waters et j’aime ce qu’il fait. Beaucoup de mes disques favoris viennent de la marge, sont oubliés ou ont été sous-estimés. Certains ont pris une tout autre stature au fil du temps, comme le Velvet Underground ou les Stooges, qui sont à présent salués comme des héros à juste titre. Alors qu’à leur époque, ils sont passés presque inaperçus. Jonathan Richman, Rufus Thomas, Charlie Feathers, ce sont des musiciens qui ont une vision singulière, suivent leur voie et ce toute leur vie durant. Je trouve ça admirable. Certains de mes héros peuvent être appelés artistes cultes, et si on veut me donner ce qualificatif, je le prendrai comme un compliment.”* Maintenant qu’on a parlé de l’intérieur, passons à l’extérieur, à cette pochette où Jon a des airs de démon mâtiné de Lux Interior. “*Je suis très impliqué dans les visuels. Les portraits de moi sont pris par mon vieux copain Michael Lavine, on travaille ensemble depuis Pussy Galore. Celles du groupe ont été prises lors de l’enregistrement à Benton Harbor, dans le Michigan, par un nouvel ami, Bob Coscarelli. Et les illustrations sont de Katie Skelly, elle est merveilleuse, elle dessine des BD. C’est la même équipe que pour le premier album, puisque c’est la deuxième partie d’une trilogie.”* Pardon ? Jon aurait-il fréquenté Jack White, l’obsédé du chiffre 3 ? Même pas. “*A la fin du Blues Explosion, quand je n’avais plus de groupe et que ça me manquait, un de mes amis, qui écrit, m’a donné le titre ‘Spencer Sings The Hits’ en me disant de faire un album de reprises pop. Je n’ai gardé que le titre, qui faisait partie d’un ensemble de trois, d’où la trilogie. Il m’a fait un beau cadeau ce jour-là.”* ★

Album “*Spencer Gets It Lit*” (PIAS)

Set et masques

Quasi n’est pas le premier groupe dont des membres joueront deux sets lors d’une tournée. En 1979, lorsque Siouxsie And The Banshees défendent sur scène l’album “Join Hands”, ils perdent en route le guitariste et le batteur. Robert Smith, qui assure la première partie avec The Cure, fait office de guitariste intérimaire pour leurs dates restantes. Pas mal, mais pour l’Outside Tour, à l’automne 1995, Reeves Gabrels s’est parfois partagé entre son propre set, celui de David Bowie et un final commun avec l’autre groupe à l’affiche, Nine Inch Nails. Et que dire des Roadrunners qui, sous le pseudo de Los Correcaminos et des masques de lutteurs mexicains, ont plus d’une fois assuré leur première partie ?

Photo Michael Lavine - DR

“Prendre un flingue”

THE LAST POETS

A l’occasion de la sortie de son album “Gratitude”, **Abiodun Oyewole**, membre fondateur, revient sur l’histoire de ce groupe précurseur, révéré par toutes les générations d’artistes hip-hop. Une histoire mêlant poésie et politique, drogue et banditisme, prison et rédemption, remplie de confusion, de bruit et de fureur.

RECUEILLI PAR STAN CUESTA

À SOIXANTE-QUATORZE ANS, ABIODUN OYEWOLE EST EN PLEINE FORME. Il se souvient d’événements datant d’il y a plus de cinquante ans avec une précision étonnante : “*C’est comme si j’avais ma propre salle de cinéma. Je peux m’y rendre et voir des choses, des événements, des épisodes, et vraiment me distraire. Je me souviens de détails, de situations, d’odeurs qui ne m’ont jamais quitté.*” Pourtant, l’histoire des Last Poets est complexe, voire confuse. Il y a autant de versions des faits que de membres du groupe, voire plus — et il y en a eu beaucoup. Même plusieurs groupes à la fois… Bref, c’est compliqué, et ce qu’on lit sur le Net et dans les articles est à prendre avec des pincettes. A tel point que Christine Otten, la Hollandaise qui a écrit la seule biographie les concernant, après les avoir — presque — tous interviewés, a présenté son livre comme… un roman. Histoire de se dédouaner par avance. Abiodun lui-même affabule par moments, probablement de bonne foi. Disons qu’il livre une version peaufinée de la réalité. Quand on lit ses interviews, ses conférences, ses livres, on retrouve, parfois à trente ans d’écart, mot pour mot certaines phrases de l’interview qu’il nous a accordée. Certes, ils le font tous. Mais lui, c’est le maître. Alors on imprime la légende.

Woodstock noir

Abiodun est né Charles Davis, en 1948, à Cincinnati, Ohio. Il changera de nom au début des Last Poets, à la suite d’une rencontre avec un Africain yoruba qui lui explique que son patronyme de naissance est un *“nom d’esclave”* et qui le rebaptise. Beaucoup d’Afro-Américains engagés des années soixante et soixante-dix changeront ainsi de nom pour retrouver leurs racines africaines ou se convertir à l’Islam (l’exemple le plus connu étant celui de Cassius Clay devenu Mohamed Ali). A trois ans, Abiodun part vivre à New York, dans le Queens, avec sa mère adoptive, qui est en réalité sa tante, qu’il adore, et son mari, hyper sévère : “*Ma mère m’a donné l’amour et mon père une sérieuse éthique du travail. Un régime équilibré, en somme.*” Très jeune, il manifeste un réel talent pour l’écriture, et notamment la poésie. Grâce à sa prof de lettres au lycée, il gagne un concours — avec un poème qu’il nous récite par cœur, en entier, soixante ans plus tard ! — mais ses textes parlent surtout d’amour, et il ne compte pas en faire son métier. Jusqu’au 4 avril 1968 : “*Quand le Dr King a été tué, comme beaucoup de Noirs, je me suis senti abandonné. Il représentait le cœur et l’âme du peuple noir, c’était un grand orateur, un leader que beaucoup d’entre nous admiraient. Je voulais faire quelque chose, concrètement. En fait, je voulais prendre un flingue et tuer des Blancs, tellement j’étais en colère.*”

Heureusement, il choisit une autre arme, grâce à sa rencontre avec le grand poète David Nelson : “*Il avait rassemblé un groupe de poètes, un collectif, pour montrer aux Noirs qu’il fallait qu’ils travaillent ensemble, qu’ils s’unissent. L’idée, qui semblait cool, était d’avoir un groupe qui ferait partie du mouvement Black Power. Parce que quand ils ont tué King, ils ont tué le Mouvement pour les Droits Civiques. On est passé des Civils Rights au Black Power.*”

David Nelson est lui-même un poète et activiste doué et qui ne rigole pas. Un de ses plus fameux poèmes, “Are You Ready, Black People ?”, est très clair : “*Es-tu prêt, peuple noir ? Ton esprit est-il prêt ? Ton corps est-il prêt ? Es-tu prêt à brûler des immeubles, es-tu prêt ? Es-tu prêt à réveiller la colère des dieux noirs ? Es-tu prêt à tuer, s’il le faut ?*” Ce texte sera lu en août 1969 sur la scène du Harlem Cultural Festival (le fameux “Woodstock Noir”) par la grande Nina Simone, sur fond de percussions envoûtantes. On peut voir cette séquence impressionnante dans l’excellent documentaire “Summer Of Soul”, qui vient seulement de sortir...

La poésie est devenue une arme

Avec un troisième poète, Gylan Kain, ils forment donc un groupe, encore sans nom, dont l’acte de naissance date du 19 mai 1968, au Mount Morris Park, à Harlem, au cours de la commémoration du 43ème anniversaire de Malcolm X, tué trois ans plus tôt. Abiodun, impressionné par la réputation culturelle de Harlem, sait qu’il doit frapper fort.

Photo Abiodun Oyewole courtesy of Abiodun - DR

Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

Il écrit un poème pour l'occasion, "What's Your Thing ?", en s'imprégnant de l'ambiance de ce quartier historique : "*A l'époque il y avait cette chanson, 'It's Your Thing', par les Isley Brothers* (contrairement à la légende, la chanson est sortie en février 1969, mais tout le monde accepte et propage cette version, nda). *J'écoutais les conversations dans la rue, un frère disait à un autre* : 'What's your thing, man' ('C'est quoi ton truc, mec') ? *Et le gars répondait par exemple* :'Je suis un Black Panther' *ou* 'Je suis dans la Nation of Islam !' Ç*a voulait en réalité dire* : *quelle est ton affiliation au mouvement ? Alors j'ai écrit ce poème, le tout premier que j'ai dit en public, et il a été bien reçu. Kain avait un poème, David aussi, et ça a été le noyau des Last Poets. La poésie est devenue une arme. J'ai grandi dans la poésie durant les premières années des Last Poets. J'étais plus jeune qu'eux de sept ou huit ans. Kain était un immense poète, j'ai beaucoup appris de lui.*"

C'est aussi à ce moment-là qu'ils définissent le style musical de leurs performances : sobre mais hyper efficace. Chaque poète scande à tour de rôle un de ses textes, accompagné par des chants ou des exclamations des deux autres, et par un percussionniste : "*On n'avait pas décidé de ce qu'on aurait comme accompagnement. On a même eu un guitariste. On a essayé un tas de percussionnistes avant de trouver le bon... Et ça s'est terminé avec cet unique jeune homme venu auditionner. Son nom était Nilajah. Il avait ce truc qu'on cherchait. Et ça a fait une sacrée différence, parce que pour chaque poème, il trouvait un rythme, jamais le même. Chaque poème était identifié par un rythme différent.*"

Braquage du Klu Klux Klan

Mais à peine l'histoire des Last Poets a-t-elle commencé qu'elle se complique. En deux ans, le groupe va totalement se transformer, et aucun membre original ne figurera sur son deuxième album. Pour résumer, David Nelson quitte le groupe, remplacé par Felipe Luciano, un Portoricain doué et engagé, qui ne restera pas non plus bien longtemps,

“Personne ne passait nos morceaux à la radio, trop risqué”

puisqu’il partira fonder les Young Lords, l’équivalent portoricain des Black Panthers... Puis Kain s’en va lui aussi : il ne veut aucune récupération commerciale et surtout pas travailler avec des Blancs. Or, c’est justement un Blanc, fasciné par l’une de leurs prestations, qui propose de les enregistrer sur son propre label. Et pas n’importe qui : Alan Douglas, qui a travaillé avec des gens comme Charles Mingus ou Duke Ellington, et enregistre à ce moment-là Jimi Hendrix !

Un nouveau trio s’est reformé autour d’Abiodun. L’ex-gamin est devenu l’aîné et le dépositaire du nom et de l’esprit des Last Poets... Il a recruté deux excellents jeunes poètes, Umar Bin Hassan et Jalaludin M Nuriddin. C’est ce trio qui enregistre en 1969 pour Douglas le fameux premier album mythique, “The Last Poets”, qui ne contient que des classiques, notamment “Niggers Are Scared Of Revolution” d’Umar, “On The Subway” de Jalal (qui s’appelle encore Alafia Pudim !) et bien sûr, le légendaire “When The Revolution Comes” d’Abiodun. Toutes ces chansons s’en prennent aux Noirs qui ne participent pas à la lutte, avec l’emploi récurrent du mot *“Niggers”*, qui sera repris — et mal compris, selon Abiodun — par nombre de rappeurs...

L’album, qui sort en 1970, est un immense succès, dont ne profite pas Abiodun : il est en prison pour braquage ! Il avait en fait déjà quitté le groupe. Parti finir ses études en Caroline du Nord, il a commencé à faire de l’agitation sur le campus et deux de ses lieutenants ont été emprisonnés. Pour payer leur caution, il a trouvé un moyen qui lui paraissait parfait : *“J’ai braqué un repaire du Klu Klux Klan. J’avais désespérément besoin d’argent et je me suis dit qu’on allait faire d’une pierre deux coups : voler de l’argent au Klan et sortir nos gars de taule. Ça ne s’est pas passé comme ça. On s’est fait arrêter et j’ai pris douze à vingt ans de prison.”* Abiodun fera trois ans et demi avant d’être libéré sur parole et en profitera pour reprendre ses études : *“Ça m’a sauvé. J’écrivais tous les jours, je méditais, j’apprenais. J’ai utilisé ce temps judicieusement. C’était super, et c’est pendant cette période que l’album est sorti. Presque comme si Dieu avait dit* : ‘Tu ne vas pas pouvoir profiter de cette fête !’ *J’étais en prison et c’était les mecs que j’avais fait rentrer dans le groupe qui en profitaient... Mais ça ne me rendait pas trop triste. Même quand Gil Scott-Heron a* éclaté, *je n’ai jamais pensé qu’il me volait la vedette.*”

L’album est un immense succès, il s’en vend un demi-million, par bouche-à-oreille *(“Il n’y avait pas de réseaux sociaux à l’époque. Et personne ne passait nos morceaux à la radio, c’était trop risqué”)*. Toute la communauté noire connaît ses textes par cœur. Pour compliquer encore davantage la situation, les trois autres membres fondateurs, Nelson, Kain et Felipe, reforment un groupe et réclament l’utilisation du nom The Last Poets... Il y aura procès, agressions physiques. Une sale affaire. Finalement, le film et le disque qui documentent cette éphémère reformation, “Right On!”, sortiront en 1971 sous le nom de “The Original Last Poets”...

The Last Poets, eux, continuent sans Abiodun. Umar et Jalal enregistrent un très beau deuxième album pour Douglas, “This Is Madness”, illustré par une superbe toile du grand Mati Klarwein (auteur de la célèbre pochette du “Bitches Brew” de Miles Davis, entre autres chefs-d’œuvre). Puis ils continuent avec un troisième larron, Suliaman El-Hadi. Puis Jalal s’en va — il enregistrera en 1973 un disque incroyable sous le nom de Lightnin’ Rod, “Hustlers Convention”, peut-être le vrai premier album de gansta rap... Puis les Last Poets arrêtent les frais.

Reprendre notre couronne

Jusqu’au début des années 1990. A force d’être cités comme des héros et des influences primordiales par tous les rappeurs, ils reviennent. Et c’est le grand retour d’Abiodun ! Umar, tombé dans le crack, le recontacte pour remonter l’affaire : “*Il y a environ trente ans, on a sonné à ma porte et c’était Umar. Il m’a dit* : ‘Man, on doit reprendre notre couronne !’ ‘De quoi tu parles ? Je ne t’ai pas vu pendant vingt ans, je ne savais pas où tu étais, ni même si tu étais vivant !’ *Mais il m’a montré des trucs qu’il avait écrits et j’ai été soufflé. Sa poésie avait énormément évolué, j’étais impressionné. Alors, on a commencé à retravailler ensemble, on a fait des petits concerts locaux et, de fil en aiguille, on s’est retrouvé à voyager, à remplir les salles partout dans le monde entier ! Je n’avais pas réalisé à quel point les Last Poets étaient appréciés.*”

Ce sont principalement les artistes de la génération hip-hop qui ont été les déclencheurs de ce grand retour : “*Melle Mel a participé à notre album ‘Holy Terror’, il nous a donné de super textes. Puis Chuck D a travaillé avec nous sur ‘Time Has Come’. Il nous aime et on l’aime. Kayne West aussi. On a fait ‘The Corner’ avec Common, le collaborateur de Kanye, en 2005. Ça a été nommé aux Grammies, c’était merveilleux. KRS, Rakim, tous ces gars ont de l’amour et du respect pour nous. Ils montrent qu’ils reconnaissent réellement qui a posé les fondations du hip-hop.*”

Abiodun vient de publier un très bel album solo, “Gratitude”, un projet familial auquel ont participé ses enfants et petits-enfants. Mais The Last Poets existent toujours : “*On vient de sortir un album appelé ‘Love’* (officiellement baptisé ‘Transcending Toxic Times’, 2019, ndr*). Et on en a un tout nouveau à paraître, produit par Bill Laswell, qui a été notre producteur le plus prolifique. J’apprécie la façon dont il s’est occupé de nous toutes ces années, j’adore travailler avec lui. Il nous propose toujours d’excellents musiciens : Pharoah Sanders, Bootsy Collins, George Clinton, etc. Donc, on essaie de maintenir le feu* !” ★

Album *“Gratitude”(Fire Records)*

Jimi, Buddy & Jalal

En 1969, Alan Douglas produit aussi bien les Last Poets que des sessions de Jimi Hendrix, connu pour enchaîner les jams avec tous les musiciens de passage, empilant les bandes qui donneront naissance à une multitude de disques posthumes. Un soir, Jalal, des Last Poets, passe au studio où Jimi jamme avec Buddy Miles. Sur un superbe riff de Hendrix, il improvise un rap hallucinant, l’histoire d’une prostituée, “Doriella Du Fontaine”. Jimi est à la guitare et — comme souvent — ajoute une partie de basse. Buddy est à la batterie et à l’orgue. Le résultat, impressionnant, maintes fois piraté, sortira officiellement en 1984, sur le label Celluloid, sous le nom de Lightnin’ Rod, un des nombreux pseudonymes de Jalal.

18+

WHAT IS AVAXHOME?

AVAXHOME-

the biggest Internet portal, providing you various content: brand new books, trending movies, fresh magazines, hot games, recent software, latest music releases.

Unlimited satisfaction one low price
Cheap constant access to piping hot media
Protect your downloadings from Big brother
Safer, than torrent-trackers

18 years of seamless operation and our users' satisfaction

All languages
Brand new content
One site

AVXLIVE.ICU

AvaxHome - Your End Place

We have everything for all of your needs. Just open https://avxlive.icu

“Je vous laisse le futur,
moi je garde les chansons d’amour”

FATHER JOHN MISTY

Joshua Michael Tillman, alias Josh Tillman, alias J. Tillman, alias Father John Misty, alias le hipster folk le plus agaçant et/ ou fascinant du 21ème siècle est de retour. L’enjeu, le renversant “Chloë And The Next 20th Century”, qui risque le pastiche jazzy pour toucher à l’éternité pop, comme par enchantement.

RECUEILLI PAR LÉONARD HADDAD

Photo Bateman - DR

FATHER JOHN MISTY

"*VOILA, C'EST POUR ÇA QUE JE NE DONNE PLUS D'INTERVIEW. JE ME METS A RESSASSER, JE M'EPUISE MOI-MEME.*" Pour des raisons plus ou moins obscures, Josh Tillman fait pour la France une exception à sa politique de refus d'interviews. Marre de s'entendre radoter, marre de faire l'exégèse de ses propres disques, ses propres dérapages, sa propre vie, dans ce mélange d'aveuglement démiurgique et de lucidité misérable qui caractérise les artistes écartelés entre l'infiniment grand (l'Art avec un grand A, le cosmos, leurs ambitions) et le riquiqui (leur petite réalité face à ces mêmes Art, cosmos et ambitions). On est bien peu de chose, ça n'empêche pas d'essayer d'en faire des grandes. Ce type enfile ainsi les paradoxes comme des perles, adoptant un pseudo pour mieux tout ramener à lui, cherchant un abri derrière ses penchants exhibitionnistes, prenant les chemins de l'ironie, voire du cynisme, pour accéder à l'authenticité. Son dernier paradoxe en date, peut-être le plus beau, est un disque "*à l'ancienne*" visant une éternité pop universelle. Ses nouvelles chansons seront comme les étoiles, parfois mortes mais là depuis et pour toujours. Une illusion, comme tout le reste, sauf l'interview qui suit.

Epiphanie psychédélique

ROCK&FOLK : Permettez qu'on tente notre chance… Father, c'est pour "Child Is The Father To The Man" des Beach Boys, John pour Elton et Lennon, Misty pour le standard de jazz…
Father John Misty : J'aimerais que ça ait été aussi élaboré que ça. Honnêtement, je ne sais même plus d'où ça m'est venu. J'aimais Misty, on aurait dit une danseuse exotique ou un cheval de course… Je savais juste que je ne voulais plus me produire sous mon propre nom. J'aspirais à la latitude que procure un nom de scène.

R&F : Un groupe qui s'appelle Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band peut tout se permettre…
Father John Misty : … et sert de bouclier à ton ego. La musique génère beaucoup de fantasmes, il faut trouver le moyen de s'en préserver. Faire en sorte de sanctuariser ton vrai nom, celui par lequel ta femme s'adresse à toi, c'est rassurant. Sinon, il y a de quoi devenir dingue.

R&F : Normalement, on change de nom pour devenir quelqu'un d'autre, pas pour trouver sa véritable identité…
Father John Misty : Je ne crois pas au vrai soi. Le soi est trop multiple pour qu'il y en ait un de vrai. Le nom Father John Misty a été la toute dernière pierre à l'édifice. Le disque, "Fear Fun", était fini. Les labels l'avaient reçu, la mue artistique avait eu lieu. Je voulais que le nom soit aussi décalé et irrévérencieux que la musique elle-même. Dix ans plus tard, c'est autre chose. Beaucoup de souffrance est associée à ce nom, de la joie aussi. Ce que je vise, c'est me pointer sur scène en Father John Misty à soixante-dix ans. Là, ça aura de l'allure. Un chanteur de soixante-dix balais avec ce nom maboul, peut-être que ça aura même l'air adapté, qui sait.

R&F : Enfin !
Father John Misty : Oui, ça m'enlèverait un poids (*il rigole*). Parce que pour être honnête, je me demande souvent pourquoi je me suis infligé un truc pareil…

R&F : Quand on vous arrête dans la rue et qu'on vous parle de vos premiers albums, ceux signés J. Tillman, vous êtes flatté ou embarrassé ?
Father John Misty : D'abord, c'est très très rare qu'on me reconnaisse. Ça m'arrive quoi ? Trois ou quatre fois par an ? Et pas pour me parler de mes vieux disques… Mais je ne renie rien — ou très peu de choses. Je sais d'où venaient ces chansons, ce qu'elles ont représenté dans ma quête d'une voix singulière. Symboliquement, effacer dix ans de musique d'un coup, c'était violent et, dans les premiers temps, j'aurais sans doute voulu que ça soit rayé des tablettes. Mais ce n'est plus le cas. Marc Bolan a bien eu ce genre de trajectoire, avec ses disques de folk hippie, avant de devenir T.Rex.

R&F : Entre la quête d'une voix plus singulière et votre remise en cause de l'idée de "vrai soi", il n'y a pas une contradiction ?
Father John Misty : Franchement, une voix qui exprimerait notre réalité nue ressemblerait plus à un cri de douleur qu'à un patchwork de singers songwriters que j'aime bien… Quand j'avais vingt ans, je singeais les mecs que je trouvais bons en cachant les parties de moi qui n'étaient pas raccord avec cet archétype. Mais à vingt-neuf ans, j'ai eu… ce qu'on pourrait appeler une épiphanie psychédélique (*sourire*), qui m'a libéré. Il y a des textes de Father John Misty qui sont de vraies daubes, mais ils sont cohérents avec ce que je suis. Ma "voix singulière", ça a été ça : utiliser ma façon de parler dans la vie et mon monologue intérieur comme bases pour mes textes.

Auto-immolation

R&F : A propos de voix, votre chant a changé aussi.
Father John Misty : Oh que oui ! Sur les albums signés J. Tillman, j'étais constipé à cause de tout ce que je fumais, et du fait que j'avais la gueule de bois vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et ça, ça s'entend…

R&F : Bruce Springsteen racontait que, dans les années quatre-vingt-dix, il avait perdu sa voix rock et *trouvé* une voix folk. Pour quelqu'un qui n'est pas chanteur, c'est assez dingue comme idée. Vous, ça vous parle ?
Father John Misty : Et comment ! Il y a deux ans, j'ai sorti le EP "Anthem + 3" sur lequel il y a une version de "One Of Us Cannot Be Wrong" de Leonard Cohen, enregistrée en 2011. Pour une raison qui m'échappe, on avait zappé une moitié de couplet, remplacée par un passage instrumental. Sérieusement, j'avais coupé un couplet de Leonard Cohen ? Bon, dix ans plus tard, je décide de réparer ça et de chanter la partie manquante. Un désastre… Si vous l'écoutez, ça vous sautera aux oreilles : on m'entend m'imiter moi-même à dix ans d'écart. A l'époque, j'avais une voix de poitrine assez forte, elle n'est plus là.

R&F : Pour des raisons physiques ou émotionnelles ?
Father John Misty : Les deux. Il y a beaucoup de désespoir dans les deux premiers Father John Misty, "Fear Fun" (2012) et "(I Love You) Honeybear" (2015). Beaucoup de vulnérabilité et d'auto-immolation si vous voulez. Une façon de foutre le feu à de vieilles certitudes. Alors que le suivant, "Pure Comedy" (2017), est un disque de détachement, émotionnel autant que spirituel. En m'abstrayant un peu des textes, ma voix est devenue plus impassible, moins… passionnée.

R&F : Ça veut dire quoi, s'abstraire des textes ?
Father John Misty : Que ça parle moins de moi. Sur le nouveau disque, rien ou presque n'est issu de mon expérience personnelle,

Photo Ward And Kweskin - DR

“Je me demande souvent pourquoi je me suis infligé un truc pareil”

par opposition à des chansons comme “Mr Tillman” ou “Please Don’t Die” sur “God’s Favorite Customer” (2018), qui étaient explicitement des bouts de vie mis en chansons. Là, le chant se faisait plus vibrant, plus lyrique. Au fond, c’est simple : le degré de souffrance personnelle véhiculé par un texte se traduit dans la façon de chanter.

R&F : Sur le nouveau disque, on n’entend pas du détachement, mais du contrôle, une extrême précision.
Father John Misty : Disons qu’il y a une façon de dominer un titre par la voix qui ne m’intéresse pas. Ou plus. La chanson “Buddy’s Rendezvous” a été une expérience clef de ce point de vue. Les premières prises, ça partait dans tous les sens, je la voyais comme un truc soul à la Joe Cocker, alors j’en mettais partout. Et puis, j’en ai enlevé, brique par brique, jusqu’à finir par sonner comme le narrateur, un type au fond du trou qui n’aurait ni l’énergie ni la volonté de chanter de cette manière. Et les envolées, je les ai laissées au sax… J’ai approché ces chansons comme un acteur, plutôt que de me demander si Josh Tillman était au top sur le plan vocal (*rires*).

R&F : Après le single “Funny Girl”, on pouvait s’attendre à un truc mélo et bombastique…
Father John Misty : Comme les disques de standards de Rod Stewart…

R&F : …mais sous ses faux airs enluminés, le disque est très sobre, presque retenu.
Father John Misty : Pour des gens de 2022, des arrangements

De quoi FJM est-il le nom ?

Depuis dix ans, Josh Tillman a brouillé les frontières entre vie publique et privée, jouant avec la presse, le public et la célébrité un jeu où il est alternativement le chat et la souris.

JOSH IS BEAUTIFUL

Passant de Seattle à Los Angeles au tournant de 2010, Josh quitte la mystique post-grunge aux cheveux gras pour se réinventer à l'avant-garde du mouvement hipster, belle gueule et tête de con. La mue, spectaculaire, transforme le post-ado Tillman en *beautiful people* plus Laurel Canyon que nature, arpentant les vernissages et devenant ami intime de Lana Del Rey.

PERFORMANCE ARTIST

Un clown qui ne croit pas à son propre cirque : il y a un côté Andy Kaufman dans son goût pour le happening sacrificiel, à la fois ridicule et terriblement sérieux dans ses canulars (fausse confession d'un vol à l'étalage), ses coups marketing (lancement d'un parfum hors de prix nommé "Innocence by Misty", clip où il couche avec lui-même) et ses dérapages promo mal maîtrisés (son concert écourté *"parce que l'entertainment, c'est de la foutaise"*).

RÉSEAU OU ZÉRO SOCIAL ?

Au faîte de son culte vers 2015, Tillman transforme ses comptes Twitter et Insta en plateformes d'art situationniste et provoc qui lui vaudront le titre officieux (décerné par Pitchfork) de *"personnalité pop n°1 à suivre sur les réseaux"*, mais aussi quelques lynchages en ligne. En 2017, il réalise qu'il est accro et débranche tout. Pour la sortie de "Chloë And The Next 20th Century", son nouvel Instagram est exclusivement alimenté en matériel promo.

MAIS LES CHANSONS, TOUT DE MÊME...

Tout commence avec les bavardages baroques de "Funtimes In Babylon" en intro de "Fear Fun". Viennent ensuite deux premiers chefs-d'œuvre sur "I Love You, Honeybear" : les éructations en spirale de "Holy Shit" et la stupeur existentielle de "I Went To The Store One Day", deux merveilles que Mickey Newbury n'aurait pas reniées. L'excellent single hybride Lennon/ Beach Boys "Real Love Baby" précède "Pure Comedy" un disque presque étouffant qui contient "Ballad Of The Dying Man", un nectar Elton Nilsson qu'aurait pu produire Jimmy Webb. Enfin, avant le doublé "Kiss Me"/ "Buddy's Rendezvous" sur "Chloë And The Next 20th Century ", citons le manège mélodique désarticulé de "Mr Tillman" sur "God's Favorite Customer", sans doute la meilleure de ses chansons Alain Delon, à la troisième personne du singulier.

LH

à la Nelson Riddle ou Henry Mancini fonctionnent comme des avertissements : "*Attention, ça va être de la soupe.*" Mais il n'y a pas si longtemps, c'est à ça que ressemblait la musique populaire. Moi, quand j'entends "Smile" de Judy Garland, j'entends la chanson. Il faut un moment d'acclimatation pour passer outre ces signes extérieurs et entendre les compos qui se cachent derrière. C'est comme arriver sur une autre planète, tu dois t'habituer à son atmosphère avant de respirer.

R&F : Un peu comme quand on met de la country et que les gens disent "*Qu'est-ce que c'est que ce truc de cow-boys ?*".
Father John Misty : Oui, juste entendre la pedal steel, ça en fait fuir pas mal… "Funny Girl", c'est pareil. Au premier roulement de timpani, certains pensent "*Oh non, pas une comédie musicale, pitié…*" D'ailleurs, j'entends ça tout le temps en ce moment !

Thèmes éternels

R&F : Jonathan Wilson, votre coproducteur, est connu pour son obsession pour les équipements vintage et les sons du passé. Pour lui, c'est du fétichisme ; pour vous, un outil vers autre chose.
Father John Misty : En 2018-2019, j'ai traversé une mini crise créative. J'essayais un style d'écriture plus abstrait, mais j'avais l'impression que ça ne rimait à rien. Alors j'ai réfléchi à ce qui rend certaines chansons immortelles, et j'ai réalisé qu'au fond, la pop musique n'a jamais servi qu'à trouver de nouvelles façons de dire *"I Love You"*. Il y a bien sûr un sous-texte terrible dans notre besoin existentiel de répéter ça encore et encore… De ces réflexions est née "The Next 20th Century", à la fin de laquelle je dis en substance : "*Les gars, je vous laisse le futur, moi je garde les chansons d'amour.*" D'un coup, tout s'est éclairci. C'est le dernier titre de l'album mais c'est le premier que j'ai écrit, celui qui m'a ouvert la voie des autres, ces archétypes de love songs sans âge. Ce dernier morceau teinte ceux qui l'ont précédé d'un sentiment irréel, hanté, et c'est là que les chansons deviennent autre chose que des pièces de musée. À votre avis, que restera-t-il dans le futur de la musique enregistrée ces trente dernières années ? Possiblement rien… Mais j'ai la conviction que les chansons bâties sur des thèmes éternels, elles, ne bougent pas. Je ne me fais pas de souci pour "Unchained Melody", si vous voulez. Un truc comme "Kiss Me"… Pff, jamais je n'aurais cru pouvoir écrire ça. Il y a cinq ans, j'aurais pensé que c'était indigne de moi. Mais j'ai lâché la barre, comme un marin qui laisse le bateau dériver. Je me suis assujetti à la forme et laissé guider par elle, comme si ce n'était pas mes mots. Chanter un truc aussi peu filtré, aussi universel, putain, c'est presque humiliant. Au début en tout cas. Le jour où je me suis pointé au studio pour la jouer à Jonathan (*Wilson*) et Drew (*Erickson, arrangeur, ndr*), je m'excusais presque…

R&F : Ils ont aimé ?
Father John Misty : Oui. Drew s'est mis sur les arrangements de cordes et la chanson a pris vie tout de suite. On en revient à cette idée de dominer ou non un morceau, par le texte ou par le chant. Quand tu te laisses porter, quelque chose de plus beau, presque grisant, peut se produire, que tu n'aurais jamais pu générer consciemment.

R&F : Encore un stratagème pour arriver à quelque chose de plus vrai, ou de plus pur.
Father John Misty : Oui, les chemins de l'authenticité sont impénétrables. Sauf qu'à en faire une démarche trop consciente, ça en deviendrait presque vulgaire. L'authenticité, c'est tellement dur à définir, à qualifier, à quantifier… S'abandonner à l'art de la chanson populaire, c'est comme s'abandonner à une religion. Il s'agit d'avoir foi en quelque chose qui est plus grand que soi. Tu réduis ton surmoi et ton ego au silence pour chanter "*Embrasse-moi, je t'aime*" et ça devient ta plus belle chanson… Il y a de quoi devenir humble, en effet.

La dernière chanson du monde

R&F : Vous êtes prêt à accepter l'idée que ça pourrait être votre plus grand disque ?
Father John Misty : On va attendre un peu pour ça… Vous avez écouté les reprises de standards de Dylan ? De la part d'un type comme lui, merde, c'est fou. Il en a tiré cinq albums, deux simples et un triple ! Pendant près de dix ans, il n'a quasiment fait que ça… Certains ont pensé qu'il était gaga, mais si tu ne comprends pas pourquoi Dylan passe dix ans à essayer d'habiter ces chansons immortelles, tu ne comprends rien à Dylan tout court.

R&F : Depuis trente ans, sa musique est d'influence pré-sixties. Comme s'il voulait se situer dans le monde d'avant Bob Dylan. Il n'y a que sa chanson de dix-sept minutes qui déroge à cette règle…
Father John Misty : Oh, vous n'aimez pas "Murder Most Foul" ? Parce qu'il est trop dans l'autoréférence, c'est ça ? Ok, je comprends. Pour moi, elle est intrinsèquement liée au confinement. Vous vous souvenez, elle nous est tombée dessus juste à ce moment-là. On aurait dit que c'était la dernière chanson. Pas la dernière chanson de Dylan, la dernière chanson du monde… J'avoue que je ne l'ai plus jamais écoutée depuis, mais et alors ? Quand j'ai sorti "Pure Comedy" (2017), je m'étais dit que c'était un disque à écouter une, deux fois, pas plus. Et il y a aussi une chanson d'un quart d'heure dessus… En plein milieu !

R&F : On a le sentiment que le dernier est plus accessible, moins ironique.
Father John Misty : Attention, pour moi, l'ironie n'est pas un défaut, on la confond trop souvent avec le sarcasme. L'ironie, c'est dire deux choses en même temps. Pour le format de la chanson pop, c'est essentiel. Nabokov était un maître de l'ironie et si je pouvais exprimer ne serait-ce qu'un millionième de ce qu'il exprimait, ça m'irait. Mais oui, ce disque est sans filtre, paradoxalement très direct. Il doit y avoir une part d'ironie, comme dans les albums de Dylan dont on parlait à l'instant. Mais ça ne veut pas dire que c'est inauthentique ou pas sincère. Au contraire… ★

Album "*Chloë And The Next 20th Century*" *(Pias)*

"Que restera-t-il dans le futur de la musique enregistrée ces trente dernières années ?"

Photo Ward And Kweskin - DR

ORVILLE PECK

“Je voulais être crooner”

L’Amérique n’est pas foutue. Un **cow-boy masqué** né en Afrique du Sud chante d’une voix de baryton des romances entre hommes, et c’est peut-être tout le rêve américain qui renaît.

RECUEILLI PAR THOMAS E. FLORIN

Photo Gordon Nicholas - DR

ORVILLE PECK

CETTE HISTOIRE D'ORVILLE PECK A COMMENCÉ DE MANIÈRE INATTENDUE EN 2019 PAR LA SORTIE D'UN OVNI NOMMÉ "PONY". Elle se poursuit ce printemps avec un disque XXL, énorme, anormal, "Bronco", qui ressemble à l'assaut héroïque par une bande d'outsiders d'un monde de l'*entertainment* qui n'en demandait pas tant. Avril 2022, le poney est devenu cheval sauvage et Orville Peck se tient là, face à la piste, et nous le regardons se préparer pour son saut de l'ange. Le Cow-Boy Masqué est-il en passe de devenir le nouveau symbole de l'Amérique ?

Mystification géniale

C'est la voix qui a tout fait. Avec "Dead Of The Night". La guitare twang crépusculaire et ces lèvres qui s'ouvrent pour laisser passer ce chant insensé. Les mots racontent l'histoire d'une chevauchée : "*Le soleil se couche, encore une nuit sans rêve. Tu es à mes côtés.*" Plus loin, après cet instant de frisson — "*un drôle de canyon, un drôle de regard dans tes yeux*" — arrive ce refrain ("*Voyez, voyez les garçons passer*") qui permet à Peck d'avoir fait la démonstration en une minute trente de l'étendue de sa tessiture. Des bas abyssaux de Bill Medley — il a repris les deux tubes des Righteous Brothers — aux hauteurs enneigées de Jimmy Somerville — et a chanté "Smalltown Boy" —, il effleure d'une aile tous les veloutés de Chris Isaak. Orville Peck chante comme nous n'entendons plus chanter : de manière démesurée, outrancière, bouleversante, portant haut dans sa voix le fardeau de nos misères communes enveloppé dans le tissu brillant de ses seuls fantasmes. "Pony" se déroulait comme un rêve stylisé, une mystification géniale construite par un garçon de trente ans qui avait tout perdu, et donc plus rien à perdre. Nous sommes moins de cinq ans plus tard, le garçon qui avait tout perdu s'est retrouvé en tête d'affiche de Coachella, deux jours de suite au Madison Square Garden, et même sur un album de Lady Gaga. Il a fallu négocier longuement les trente minutes que nous avons passées ensemble au téléphone. La caméra éteinte pour seul masque, il raconte brillamment, riant souvent et la gorge serrée parfois, tout ce qui faisait sa vie à cette période où il n'était pas encore Orville Peck. "*J'ai toujours joué dans des groupes de punks, j'ai aussi été dans des comédies musicales, mais depuis petit, je voulais être crooner. Arrivé à trente ans, j'ai eu un trou. Je me suis retrouvé chez mes parents, j'avais deux petits boulots, et tout ce qui faisait ma vie était insatisfaisant. Ce que je voulais, c'est réussir à condenser toutes les choses que j'aimais : la comédie, le DIY, les groupes punk, la country, les crooners, les cow-boys. Alors j'ai commencé à écrire ces chansons à partir d'images que j'avais en tête et désormais, j'ai quelque chose de satisfaisant dans ma vie.*"

"Parce que je suis artiste gay dans la country, on m'a demandé des choses complètement inappropriées"

Vengeur masqué

Orville Peck ne s'appelle pas Orville Peck. Si on le souhaite, il est très simple de découvrir sa véritable identité. Mais ça n'a aucun intérêt. De ce qui a fait son passé, il parle très facilement, en prenant une voix grave, un peu comme un vengeur masqué. Son passé, il le chante aussi, de manière très précise même, dans plusieurs titres de "Bronco". Premier couplet de "Kalahari Down" : "*J'ai grandi dans une montagne à douze miles au nord de Sofia Town.*" C'est dans un décor western situé à l'extrémité sud du continent africain que le futur Orville Peck voit le jour. Dernier enfant d'une famille de trois fils, son père avait été ingénieur du son pour Suzie Quatro et les Who. Mais, à la fin des années quatre-vingt, quand l'enfant naît, son père n'a plus de rapports ? avec le monde de la musique. Petit, Peck, qui est ballotté de continent en continent, s'identifie aux cow-boys, figures solitaires et itinérantes, parfaits étrangers partout où ils se trouvent. Après avoir vécu en Europe et aux USA, la famille se fixe à Vancouver, où Peck devient batteur dans un groupe punk qui connaît un petit succès. Sur la pochette, un signe : on trouve déjà des cow-boys. Mais tout s'arrête, et lui déménage un temps à Londres où il étudie Shakespeare et la comédie musicale à la London Academy of Music and Dramatic Art. Son futur art sera un mélange de toutes ces choses. Après s'être essayé dans quelques productions du West End, il rentre au Canada, et c'est le fameux trou. La trentaine, les parents, l'insatisfaction puis ces chansons qui prennent forme et un incroyable espoir. Que faut-il faire ? Monter un groupe, encore ; tourner dans les mêmes bars, encore ; mener la même vie que les dix dernières années et tout voir retomber en poussière ? Non. Peck aime les westerns. Alors, il tente sa chance avec un coup de bluff.

"*Parfois il faut exagérer la vérité pour obtenir ce que l'on veut. Donc je le reconnais, après avoir écrit 'Pony', j'ai menti à Sub Pop en leur disant que j'avais un super groupe et une énorme tournée devant moi pour attirer leur attention. Mais une fois que je l'ai obtenue, il a fallu transformer tous ces mensonges en vérité.*" Peck appelle en urgence son ami King Tuff pour le supplier de le laisser ouvrir son prochain concert à Vancouver. Tuff accepte mais prévient qu'il n'a pas d'argent pour le payer. Ce n'est pas le but. La date est dans un mois, il faut trouver un groupe. Un super groupe. Peck contacte son groupe préféré. Des amis. L'une des formations les plus radicales du revival post punk, proche du son Constellation, frisant parfois avec le stoner : FRIGS. Bref, un groupe hyper puissant qui va devoir apprendre à jouer country. Ils acceptent. Les gens de Sub Pop viennent au concert, et "*le reste est de l'histoire*".

Drag-queen et authentiques cow-boys

C'est l'aspect le plus réjouissant de cette histoire justement : des membres d'une scène hyper underground pourraient devenir l'un des gros phénomènes musicaux américains. S'il est difficile d'écrire précisément sur les groupes antérieurs de Peck — il n'a jamais infirmé ou confirmé les rumeurs sur son identité —, on peut le faire de FRIGS. En 2018, le groupe de Toronto sortait "Basic Behaviour", un album excellent, décharné, agressif, très dur et sublimement mené par la voix de Bria Salmena, aujourd'hui guitariste et chanteuse d'exception dans le groupe de Peck. Cette clique de musiciens vient de là : une culture pointue, une musique exigeante, beaucoup de talent et encore plus de pugnacité. Autre réjouissance dans le fait de les voir dans cette position : les paroles d'Orville Peck, son esthétique, ses histoires, tout chez lui se lie à la culture *queer*. Comme il le résume lui-même dans la chanson "Any Turn" sur "Bronco" : "*Je crie toute la nuit sur un mec avec un autre mec*" ou encore qu'il chante "*un truc à propos d'un cheval et un homme, et d'une Cadillac.*" Toujours premier degré, mais gorgé d'humour, Orville Peck rit quand on lui dit qu'il est peut-être le seul chanteur country à chanter des romances entre hommes "*Peut-être le premier, mais certainement pas le dernier.*" C'est le petit miracle de cette réussite : au premier rang de ses concerts à guichets fermés se côtoient jeunes, vieux, hommes, femmes, gays, hétéros, drag-queens et authentiques cow-boys. Les couleurs de cheveux et de peaux sont contrastées, et pourtant beaucoup se ressemblent : comme lui, ils portent un masque à franges. "*C'est ce que je préfère dans cette histoire. C'est tellement touchant pour nous de regarder la salle chaque soir et de voir ces gens si différents. Ça nous rend fiers. Et sincèrement, je détesterais voir une salle uniforme, quelle que soit cette uniformité.*" Ce n'est pas un hasard si le regain d'intérêt pour Nashville et la culture country s'est déroulé durant les années Trump. En cinq ans, alors que le blond milliardaire voulait "*make american great again*", les fanges les plus progressistes de la population se sont réapproprié les signes d'appartenance à l'Amérique profonde. Au même moment, *l'alt-right* s'emparait de la culture geek, et ce sont des personnages

Photo Julia Johnson - DR

de League Of Legend qui ont pris d'assaut le Capitole le 6 janvier 2021. "*Les années Trump nous ont obligés à nous confronter frontalement au racisme et à l'intolérance de ce pays, qui sont présents depuis longtemps mais sont devenus très visibles ces années-là. C'est à partir de ce moment que beaucoup de gens ont commencé à se réclamer de la culture western en disant :* 'Non, être un cow-boy, ce n'est pas qu'être un supporter de Trump.' *Rien que par son histoire, cette culture est très riche : visuellement, elle vient en grande partie du Mexique. Beaucoup des premiers cow-boys étaient des Noirs américains, et il y a énormément de cow-boys dans différentes parties du monde, que ce soit l'Amérique du Sud ou même la France. Alors, oui, le retour de l'image du cow-boy dans la pop culture et sa réappropriation par tous correspond au fait que le cow-boy est quasiment la personnification de l'image et de l'histoire des Etats-Unis.*"

Ne pas retenir ses larmes

Autant "Pony" était une réinterprétation personnelle et ludique de la légende de l'Ouest américain, autant "Bronco" est une confrontation à la grande histoire musicale du pays par une attaque frontale du marché de la country. Tout dans ce disque l'oppose à son prédécesseur : si "Pony" était DIY, indie, gothique, planant et minimal, "Bronco" est hi-fi, arrangé, pompier, *out there,* et bombe le torse pour tout détruire grâce à cette voix qui fait ici des prouesses. Le premier single, "C'mon Baby, Cry", dans lequel Orville enjoint un homme à ne pas retenir ses larmes, tient de la démonstration vocale. Une sorte de "Suspicious Minds" positif : "*Oui, je l'ai totalement pensé comme une chanson de casino de la fin des années soixante, mélangé, pour le clip, avec une comédie musicale de Bob Fosse.*" Enregistrés à Nashville, au studio de Neon Cross, on se demande parfois à l'écoute de ses quinze morceaux si Orville Peck ne s'est pas vengé de ses années de bricolage : "*Je dois dire qu'avec cet album, je ne me suis pas du tout préoccupé de ce que les gens allaient penser. Je me sens assez confiant désormais et, en écrivant ces chansons, j'avais l'impression qu'elles me demandaient d'être énormes, sauvages. Comme un paysage.*" Le groupe, fantastique sur scène, joue sans repos, et Orville ne baisse jamais l'intensité de sa voix, se refusant ces moments d'intimité qui ont fait de "Pony" et son EP "Show Pony" des classiques. On admire mais on s'ennuie aussi, ce manque de relief créant une lassitude sur l'heure de musique qui compose l'album. Il a de grands moments — "The Curse Of The Blackened Eye", "Outta Time", "Any Turn", et ce très beau "All I Can Say" en duo avec Bria Salmena —, mais le tout est peut-être indigeste pour un estomac peu habitué à ce genre de cuisine. Pourtant, l'album est enregistré live, le jeu y est très naturel et ample, mais il évoque plus la grandiloquence du E Street Band de l'époque "*The Boss*" — sans l'agressivité d'ailleurs — que la finesse du groupe maison de Monument Records : "*Avant d'enregistrer, j'ai amené le groupe à Nashville où l'on a répété pendant deux semaines, et certaines des chansons ici sont littéralement la première prise du groupe sans aucun ajout d'overdub, même pas de voix.*"

Comme un contrepoint à cette explosion de masculinité non toxique, les textes de Peck sont, eux, bien plus concrets et intimes que dans ses chansons précédentes. Il n'est plus question de s'exprimer par images mais de décrire crûment le présent et le passé de ce crooner masqué. Assemblé en partie pendant le premier confinement de l'année 2020 (qui avait mis subitement fin à une tournée triomphale de près de deux ans), on y voyage énormément : Daytona, Malibu, Lafayette, Londres, Kalahari comptent parmi les lieux cités, ainsi que cette fête à Los Angeles où une fille qui tente de "*tirer sur la brise*" dit : "*She don't like Elvis, I say I want a little less conversation please.*" "*C'est une conversation qui a vraiment eu lieu, bien sûr. De manière générale, si jusque-là j'ai surtout écrit en ayant des images en tête que j'essayais de retranscrire en paroles et en musique, pour cet album, la plupart des textes pourraient sortir tout droit de mon journal intime. 'Blush' parle de mes années à Londres, 'Kalahari Down' de mon enfance en Afrique du Sud. Puis, il y a évidemment tous ces noms de lieux, car j'ai toujours été sur la route, un sentiment de voyage que j'essaie d'incorporer à la musique elle-même. 'Curse Of The Blackened Eye' est influencé par l'exotica et la musique tiki, 'Blush' a cette espèce de mélodie britpop avec cette production un peu Beatles, 'Lafayette' est influencé par la musique sud-africaine marabi... Beaucoup d'ingrédients que je mets au service de la country.*"

Dans l'esprit des autres

A la fin de l'année 2019, alors qu'Orville atteignait ses premiers sommets et que le monde n'avait pas encore découvert le Covid, les radios US faisaient leur top de fin de décennie en matraquant "Turn To Hate" au côté de… Fontaines DC. A cette époque, Peck passait surtout sur les radios d'indie rock et n'avait pas encore percé la culture mainstream. Depuis, il a fait du chemin, mais n'y est pas tout à fait. Ses chansons sont désormais jouées sur les radios country, il attire énormément l'attention du milieu, beaucoup de personnalités le louent, mais il s'agit encore de gens proches de son univers : John Waters, dont il est devenu l'ami, Lady Gaga pour qui il a repris "Born This Way". C'est lors d'un échange assez informel sur sa chanson la plus traumatisante — "No Glory In The West", un véritable classique présent sur son EP "Show Pony" — qu'Orville Peck s'est mis à parler de ce que signifiait être un artiste ouvertement homosexuel dans le monde de la country. " 'No Country In The West' *est une chanson qui raconte le combat des outsiders, de ceux qui sont* en dehors *et qui, malgré tout, doivent pousser plus fort que les autres en arborant sur leur visage cet air, comme si de rien n'était… Parce que je suis artiste gay dans la country, on m'a demandé des choses complètement inappropriées et on ne m'a pas proposé certaines opportunités par peur du genre de personne que je pouvais être. Cette chanson raconte le fait d'avancer dans la vie avec ce lest qui ne devrait pas en être un. Les marginaux doivent courir les mêmes courses que les autres, mais en portant leur fardeau. Les gens me demandent souvent si ma sexualité est quelque chose qui m'a retenu, m'a empêché d'essayer. Certainement pas. (*très ému*) Mais ça ne veut pas dire que ce n'est pas là. Tous les jours, je lis des commentaires, tous les jours, je fais des interviews et on me pose des questions là-dessus. Donc, si ce n'est pas dans mon esprit, c'est que c'est bien dans l'esprit des autres.*"

Lou Reed était gay. Little Richard était gay, Francis Bacon était gay, Proust était gay. Tous sont d'immenses artistes, et la grandeur de leurs œuvres ne doit rien à leur sexualité. Il en est de même pour Orville Peck. Un chanteur d'exception, bon songwriter, qui devrait rester dans l'histoire de la musique non pas comme le cow-boy masqué homosexuel de service, mais parce qu'au-delà des formes et au fond des choses, ses chansons sont tissées dans de vifs sentiments qui nous sont absolument universels. ★

Album *"Bronco" (Columbia/ Sub Pop)*

"Les marginaux doivent courir les mêmes courses que les autres, mais en portant leur fardeau"

Cow-boy fringué

Orville Peck porte des chemises insensées, des jeans exceptionnellement bien coupés, des bottes rutilantes. Nous n'avons pas résisté à lui demander quelles étaient ses marques de vêtements western préférées : *"Beaucoup des jeans que je porte sont des Wrangler. Je dois en avoir une cinquantaine de paires, et j'ai même fait une voix pour une de leurs publicités. Sinon, je porte beaucoup de fringues vintage des années soixante et soixante-dix, dont des costumes Nudies. Pour les boots, j'aime les Tecovas, Luccheses, de très vieilles marques américaines. Et pour les chapeaux, Stetson. Difficile de faire mieux."*

Photo Gordon Nicholas - DR

“Sergio Leone disait qu’il aurait pu cosigner la mise en scène avec Morricone tant sa musique inspirait ses comédiens”

ENNIO MORRICONE

Entretien avec Stéphane Lerouge

Stéphane Lerouge, fondateur de la collection “Ecoutez Le Cinéma”, publie un second coffret gargantuesque consacré au géant transalpin. Il revient sur la singularité du génie disparu en 2020.

RECUEILLI PAR NICOLAS UNGEMUTH

Photo Luciano Viti/ Getty Images

Stéphane Lerouge

LA COLLECTION QUI FÊTE SES VINGT ANS A ÉTÉ CRÉÉE PAR STÉPHANE LEROUGE, avec l'accord enthousiaste du grand Daniel Richard, responsable du département jazz d'Universal, l'un des plus fascinants acteurs ayant officié dans une major (il en a été viré depuis, les meilleurs partent toujours en premier). Deux décennies plus tard "Ecoutez Le Cinéma" a sorti plus de deux cents références, avec un répertoire couvrant tous les plus grands compositeurs de films, qu'il s'agisse de coffrets dédiés à un compositeur (Quincy Jones, Michel Legrand, Lalo Schifrin, etc.) ou de disques consacrés à des longs-métrages (la musique de "Mort D'Un Pourri", de Philippe Sarde, avec un Stan Getz bouleversant !), des acteurs et des réalisateurs. Lerouge est ainsi devenu un spécialiste mondial des B.O.F., réalisant un travail remarquable : les disques de sa collection sont des objets superbes, sonnent à merveille, et sont systématiquement accompagnés de livrets passionnants. Avec Ennio Morricone, il s'est surpassé. Après un premier coffret de dix-huit CD, un second qui en compte quatorze vient de sortir.

Cris guerriers et borborygmes

ROCK&FOLK : Pourquoi Ennio Morricone est-il le compositeur de musiques de films le plus connu ?

Stéphane Lerouge : Il y a un secret Morricone, car c'était un homme très énigmatique. Quand on entend la dimension de grandeur, d'élévation ou de grotesque, on ne peut pas imaginer se retrouver face à ce type qui a un physique d'employé de l'Urssaf à la retraite, à Vesoul. Comment cet homme au physique si terne a-t-il pu écrire des choses aussi extravagantes ? Je pense que son secret, c'est d'avoir baigné dans une musique très moderne, contemporaine, dodécaphonique, à Rome, après-guerre. Tous les élèves de sa classe étaient d'origine très bourgeoise, lui venait d'un milieu modeste, son père était trompettiste. Ses camarades n'avaient absolument pas besoin de travailler et pouvaient se contenter de jouer des œuvres devant trente personnes. Morricone, lui, devait bosser, il avait une femme et un enfant. Il a donc commencé par faire des arrangements pour RCA. Pour moi, son universalité vient initialement de commandes qui devaient passer dans des juke-box. Elle vient du fait que c'était un compositeur contemporain contrarié. Il voulait faire de la musique complètement abstraite et s'est retrouvé à travailler sur des choses hyper formatées. Il a donc dû canaliser ses connaissances et a commencé dans le monde de la variété italienne. Il a toujours fait cette séparation entre ce qu'il appelait la *"musique absolue"* et la *"musique appliquée"*. Et je lui ai dit que sa musique appliquée était devenue sa musique absolue, puisqu'on joue ses BO. en concert, on les écoute religieusement et on n'a même plus besoin des images. C'est sans doute pour cela que sa renommée est universelle.

Rock&Folk : Ses thèmes sont souvent très mélodiques. On peut chantonner des thèmes de Morricone…

Stéphane Lerouge : C'était un très grand mélodiste, oui, et un savant de l'orchestration avec un sens des timbres formidable, qu'il utilisait souvent avec des solistes. Les sifflements d'Alessandro Alessandroni, la flûte de Pan, l'harmonica, la guimbarde, la guitare électrique avec la reverb énorme, du célesta, le hautbois pour "Mission", la voix humaine. Il aimait tordre la voix humaine avec des espèces de

“Si le projet initial de Kubrick s’était concrétisé, peut-être Morricone aurait-il fait les musiques de ‘Barry Lindon’ ou de ‘Shining’. Vous imaginez ?”

halètements, des cris guerriers, des borborygmes. Il a même, pour un film italien, utilisé des rots comme éléments rythmiques ! C’est ahurissant mais ça fonctionne à merveille. Il s’est très vite constitué un premier cercle d’instrumentistes *(comme Phil Spector, ndlr)*. C’était une famille. Morricone avait une vie monacale : il se levait chaque jour à cinq heures et demie, il commençait à écrire à six heures. Certaines années, il pouvait signer la musique de dix-huit films ! Lorsqu’il n’écrivait pas, il passait sa vie en studio avec ses musiciens, dont sa chanteuse attitrée, Edda Dell’Orso — cette soprano au timbre incroyable, qu’il a employée dans près de deux cents films —, Alessandro Alessandroni, qui sifflait, chantait et avait un groupe vocal assurant les chœurs masculins comme féminins, le guitariste Bruno Battisti D’Amario, et cet harmoniciste formidable, Franco De Gemini. Morricone l’aimait tant que, par exemple, dans “Mon Nom Est Personne”, il place un pastiche de “L’Homme A L’Harmonica”. Il a même recommencé dans une séquence grotesque de “La Cage Aux Folles”, celle du bar ! Morricone pastichait Morricone.

Photo Fabrice Demessence

Erreur fatale

Rock&Folk : Comment a-t-il eu l’idée de l’harmonica pour “Il Etait Une Fois Dans L’Ouest” ?

Stéphane Lerouge : C’était dans le scénario du film, l’harmonica avait été conçu comme l’instrument de la vengeance. Sergio Leone en a eu l’idée, Morricone en a écrit le thème, avec ces demi-tons dissonants. A l’époque, ils enregistraient la musique avant le tournage, ce qui était une grande idée. Pour le duel final tourné à Almeria, Leone diffusait la musique très fort via des enceintes gigantesques. Il disait : *“La musique est mon meilleur directeur d’acteurs”*. En entendant ce thème à fond, Charles Bronson et Henry Fonda s’en imprégnaient et cela avait une influence sur leur jeu. Leone a eu cette idée à partir de “Le Bon, La Brute Et Le Truand”. Idem pour la scène de ce film où l’on voit Eli Wallach se mouvoir circulairement dans le cimetière. Sa manière de se déplacer était directement influencée par la musique. Leone disait qu’il aurait pu cosigner la mise en scène avec Morricone tant sa musique inspirait ses comédiens. Je pense notamment à Claudia Cardinale lorsqu’elle sort du train, dans “Il Etait Une Fois Dans L’Ouest”, avec ce thème tellement beau. Elle entendait la musique très fort, et jouait en s’en imprégnant. C’est d’une précision magique. Tous les mouvements de caméra, tout le découpage, sont pensés par Leone en fonction de la musique de Morricone. En gros, on mettait la musique avant les bœufs. Par la suite, la plupart des réalisateurs ont fait le contraire avec leurs compositeurs : commander le score une fois le film tourné. Morricone a accepté de faire la BO. de “Cinema Paradiso”. Giuseppe Tornatore lui avait demandé s’il accepterait de travailler à l’ancienne, c’est-à-dire d’écrire la musique avant que le film ne soit fini. Il était alors inconnu, mais Morricone a accepté après avoir lu le scénario. Il avait toujours besoin de savoir ce que serait le film, de le comprendre, pour en écrire la musique.

Rock&Folk : Quels étaient ses rapports avec Sergio Leone ?

Stéphane Lerouge : C’était une relation très complexe. Ils avaient été ensemble à l’école primaire, s’étaient perdus de vue et s’étaient retrouvés sur le projet de “Pour Une Poignée De Dollars” près de trente ans plus tard. Et Morricone lui a dit : *“Mais c’est toi, le petit Sergio ?”*. Puis, Leone s’est mis à penser qu’il avait fabriqué Morricone. Morricone, quant à lui, disait de Leone : *“Il est vingt fois plus riche que moi.”* Leone, qui se voyait un peu comme son Dr Frankenstein, a vu sa créature lui échapper. Et puis il a littéralement saboté sa collaboration avec Stanley Kubrick pour “Orange Mécanique”.

Rock&Folk : Pardon ?

Stéphane Lerouge : Kubrick adorait la musique de “Enquête Sur Un Citoyen Au-Dessus De Tout Soupçon”, dont le thème était très angoissant. Il voulait Ennio Morricone pour écrire quelque chose dans le genre, un thème névrotique qui aurait parfaitement correspondu aux obsessions du personnage joué par Malcolm McDowell. Il l’a contacté. Morricone était tout excité, et a imposé ses conditions, c’est-à-dire de procéder comme il a toujours fait : composer et enregistrer à Rome avec ses musiciens habituels. Il n’a d’ailleurs jamais voulu apprendre une langue étrangère, pas même l’anglais. Pour lui, c’était une perte de temps qui lui aurait retiré des heures sur son travail. Kubrick accepte, tout roule. Mais, erreur fatale, il appelle Sergio Leone et lui dit : *“C’est génial, j’ai eu ton compositeur, il va faire la musique d’ ‘Orange Mécanique’ ”*. Leone a été agacé. Il savait qu’il était lui-même un grand metteur en scène mais aussi que Kubrick, lui, était un génie. Alors Leone a dit à Kubrick qu’il était en plein tournage de “Il Etait Une Fois La Révolution” et que Morricone ne serait pas libre avant plusieurs mois. C’était faux : le mixage était fini. Kubrick a laissé tomber et a fait appel à Wendy Carlos qui a bidouillé Bach et Beethoven, comme on le sait. Mais si le projet initial de Kubrick s’était concrétisé, peut-être Morricone aurait-il fait les musiques de “Barry Lindon” ou de “Shining”. Vous imaginez ? Leone et Morricone ont tout de même retravaillé ensemble pour “Il Etait Une Fois En Amérique” qui, du point de vue du compositeur, était le film le plus parfait car Leone s’était débarrassé de tous ses tics, ses zooms, ses hyper gros plans, etc. Le Maestro, quant à lui, s’est surpassé avec le thème à la flûte de Pan pour la scène avec les deux gangs d’enfants dans la première partie du film. Morricone avait été agacé par l’histoire avec Kubrick fomentée par Leone, mais il m’a dit : *“Les gens qu’on aime, on doit les aimer autant pour leurs qualités que pour leurs défauts. Et c’est Sergio qui m’a offert cette notoriété.”* Après Leone, Morricone a refusé de nombreuses propositions de réalisateurs, l’inspiration avait disparu. Les deux collaborateurs ne le savaient sans doute pas, mais “Il Etait Une Fois En Amérique” allait être leur chant du cygne. Ennio a juste dit qu’il accepterait de travailler avec Giuseppe Tornatore si celui-ci réalisait le projet inabouti de Leone, “Leningrad”. Ce qui n’est jamais arrivé.

Rock&Folk : Et avec Clint Eastwood, qui rédige pour le nouveau coffret la préface du livret… Avaient-ils gardé le contact ?

Stéphane Lerouge : On voit à nouveau qu’il y a une asymétrie dans le rapport Leone/ Morricone : en 1986, Clint Eastwood revient au western avec “Pale Rider”, et il appelle Morricone pour lui

“Morricone restera l’homme qui a converti Tarantino à la musique originale”

demander de faire la BO Morricone commence par accepter. Et après une nuit de sommeil, il se dit : *“Je vais retrouver Eastwood à l’écran, et Clint m’a dit qu’il allait jouer un personnage mutique, comme dans les trois premiers Leone. Si j’accepte, Sergio va m’en vouloir à mort, il va le prendre pour une trahison, je ne peux pas lui faire ça.”* Il a rappelé Eastwood le lendemain et a décliné son offre. Il y a la fidélité par rapport à Leone, mais aussi la volonté de rompre avec le western qui est un genre ayant certes fait sa renommée, mais qu’il n’aimait pas spécialement. Quand on rencontrait Morricone, il ne fallait surtout pas lui parler de westerns-spaghetti. Il devenait fou. Il disait toujours *“Sur cinq cent vingt-trois films, il y a peut-être soixante westerns dont j’ai composé la musique.”* C’est beaucoup mais, en proportion, ce n’est pas grand-chose. Il ne faut pas oublier que c’est un homme qui a composé pour des genres et des réalisateurs très différents : des films érotiques japonais, Georges Lautner *(“Le Professionnel”, dont le thème assez lourdingue a ensuite été réutilisé dans les publicités Royal Canin dans les années quatre-vingt, avec un berger allemand courant au ralenti, ndlr),* Pier Paolo Pasolini, Terrence Malick, “La Cage Aux Folles”, etc. Soixante ans de musique, sans parler de la période où il n’était qu’arrangeur.

Un rêve de gosse

Rock&Folk : Que pensez-vous des réalisateurs qui réutilisent des vieux thèmes de Morricone comme Quentin Tarantino l’a fait avec celui de “Two Mules For Sister Sarah” ? Cela aurait été impensable il y a quelques années. Il fallait une bande “originale”, précisément.

Stéphane Lerouge : J’ai surtout été choqué lorsque j’ai vu Tarantino à Cannes répondre à Michel Ciment, qui lui avait demandé pourquoi il n’avait pas de compositeur : *“Vous croyez que je vais prendre le risque de confier mes images à un connard qui va complètement les dénaturer!”* J’ai trouvé cela tragique. Ça veut dire que Tarantino part tout de suite sur un a priori négatif, et il se permet dans le même temps de recycler Morricone, mais aussi beaucoup d’autres compositeurs. Et je me suis dit : *“Mais si tout le monde fonctionnait sur le même principe, il n’y aurait jamais eu ces musiques merveilleuses.”* Quentin Tarantino vénérait Lalo Schifrin. Si on aime Schifrin, on va voir Schifrin ! Et finalement, il a approché plusieurs fois Morricone, mais le musicien se méfiait : il pensait que Tarantino se prenait pour son propre compositeur en choisissant ses morceaux dans le back catalogue de ses anciens confrères, y compris lui-même.

Rock&Folk : Scorsese a lancé le genre, surtout avec “Les Affranchis” et “Casino”, en plaçant des extraits de tubes rock toutes les minutes… Ce n’était pas le cas avec “Taxi Driver”, pour lequel il avait fait appel au mythique Bernard Herrmann.

Stéphane Lerouge : Kubrick a commencé avant lui, avec la musique classique. Mais avec Scorsese, il y a des alternances : il a ensuite — après les deux films que vous avez cités — continué à demander des scores originaux. Tarantino a contacté Morricone pour “Inglorious Basterds” et Morricone s’est dit qu’il ne pourrait rien faire susceptible de lui plaire, donc cela n’a débouché sur rien. Ensuite, il y a eu un début de collaboration pour “Django Unchained”, et Morricone a écrit une chanson dans une forme non finie pour le film. Il lui a envoyé la chanson, pas de réponse. Il découvre plus tard que Tarantino a mis le morceau, une démo en fait, dans le film, sans le prévenir. Lui attendait la validation pour l’orchestrer, ajouter des cordes, une rythmique, etc. Puis Tarantino est revenu à la charge pour “Les Huit Salopards”. Morricone a hésité, et il lui a demandé : *“Qu’attendez-vous de moi pour ce film ?”* Tarantino lui a dit : *“Je veux du Morricone d’aujourd’hui.”* Et il lui a parlé d’un film ayant laissé un mauvais souvenir à Morricone car c’était un peu une blessure pour lui : “The Thing”, de John Carpenter, pour qui il avait écrit des choses à la fois avec de l’outillage électronique, mais aussi avec des pièces orchestrales. Et Carpenter n’avait gardé que la partie électronique en supprimant celles orchestrales dont un thème nommé “Bestiality”. Et Tarantino lui a dit : *“ ‘Les Huit Salopards’, ce n’est pas forcément un western, mais presque un remake de ‘The Thing’ puisque ce sont des hommes dans un huis clos qui vont se contaminer par le mal.”* Et avec en plus Kurt Russell en trait d’union. Et dans le film est restée une citation de “Bestiality”, que Tarantino connaissait, enregistrée pour “The Thing” mais non utilisé par Carpenter, ainsi que le thème du second “Exorciste”, “L’Hérétique”, de John Boorman. Le reste est une partition originale. Donc, Morricone restera l’homme qui a converti Tarantino à la musique originale de cinéma. Tarantino, pour la première fois de sa vie, s’est rendu dans un studio où il a vu naître de la musique accompagnant ses images, en direct. Il n’avait jamais vécu ça : le metteur en scène devenait le spectateur de son propre film, et le compositeur prenait le pouvoir le temps d’un moment, et il voyait en temps réel le regard de Morricone sur son travail à lui. Pour lui, c’était un rêve de gosse : il avait collectionné en imports italiens les musiques de films — sans pour autant les avoir vus car ils étaient rarement disponibles — en vinyles lorsqu’il avait quatorze ans, et là, il se retrouve avec l’une de ses idoles. Sauf que pour le suivant, “Il Etait Une fois A Hollywood”, dont le titre est très *leonien,* Tarantino est revenu à ses vieux démons et a refait du juke-box. Néanmoins, Morricone a réussi, même brièvement, à changer l’approche de Tarantino. Il a été nommé aux Oscars pour la musique du film, et a été le lauréat. C’est pas mal quand même… ★

Coffret *“Ennio Morricone – Musiques de films 1964-2015 Vol. II”*
(“Ecoutez Le Cinéma”/ Universal)

Photo Luciano Viti/ Getty Images

“Comme une version suramplifiée de Black Sabbath”

JACK WHITE

Au stade d’un **quatrième album** réalisé plus que jamais en solitaire, Jack White entame un bienvenu *reboot*, symbolisé par un retour aux guitares et au son cru qui a fait sa renommée.

RECUEILLI PAR JONATHAN WITT

Photo Paige Sara - DR

JACK WHITE

JOHN ANTHONY GILLIS EST DE RETOUR. Pour son précédent opus, le plutôt décevant et foutraque “Boarding House Reach”, les entretiens s’étaient faits rares. Quatre années plus tard, le voici revigoré et désireux d’offrir quelques précieuses minutes de son temps. Nous voilà donc embringués dans une conversation Zoom toutes caméras éteintes — triste tendance promotionnelle ces temps-ci. Pas grave, on est heureux de le rencontrer, et de si joviale humeur. Normal, “Fear Of The Dawn” relève la barre de manière réjouissante : un disque zeppelinien, vif, électrisant. Oubliés les tripatouillages atonaux, place aux guitares rugissantes et aux batteries qui cognent. Alors que son vieux rival Dan Auerbach ressasse le blues de manière un brin convenue, Jack White III trace sa route, en marge, avec toujours le même souci du détail.

Bleu électrique

A désormais quarante-six ans, l’auteur de “Seven Nation Army” est toujours ce créateur maniaque, exigeant, pétri d’imagination. Mieux, de récents clichés le montrent aminci, comme rajeuni. Une véritable métamorphose, entreprise via un régime strict inspiré par l’antique grimoire “The Fasting Cure” d’Upton Sinclair (1911). Et puis, il y a cette nouvelle coupe de cheveux : courte, teinture en bleu électrique. La signification de cette étonnante audace capillaire ? Jack explique : “*On peut dire que ça symbolise une renaissance. J’ai commencé beaucoup de nouvelles choses lors de ces deux dernières années. Et puis un jour, je me suis regardé dans le miroir, et j’en ai eu marre de ces cheveux longs et noirs (*rires*). Alors, j’ai voulu me glisser dans un nouvel avatar*.” Si l’homme a souvent été interrogé sur le chiffre trois, il a plus rarement été sondé sur la couleur fétiche de sa dernière décennie. White, fidèle au voile de mystère qu’il aime déployer autour de lui, n’en divulguera que certaines clés : “*Oh, ça signifie tellement de choses pour moi. Ce serait difficile de le résumer. Comme je l’ai fait avec différents illustrateurs, je peux te citer des mots comme ‘Minuit’, ‘Crépuscule’, ‘Aube’ ou ‘Peur’. Peut-être qu’ils se marient bien avec la couleur bleue… J’adore aussi ce film, ‘Bleu’, de Krzysztof Kieslowski. Je ne sais si je prononce bien son nom, alors que je le devrais, puisque je suis d’origine polonaise.*” On n’en saura pas plus, mais la transition est faite avec le nouveau long-format, “Fear Of The Dawn”, dont la conception remonte à la récente pandémie. Comme on pouvait s’y attendre, l’hyperactif Jack n’a pas vraiment souffert de l’isolement forcé : “*C’est peut-être surprenant, mais j’ai fait plus de trucs que durant les dix dernières années. Ce qui est génial avec le fait d’être enfermé pour quelqu’un comme moi, c’est que j’ai ici un studio pour créer de la musique, mais aussi un local pour travailler sur les meubles et le design, et j’ai Third Man à gérer, ainsi qu’une usine de pressage. J’ai toutes ces activités qui m’attendent quand j’ai du temps à passer dessus. Mon père aussi était à fond dans plein de choses différentes : réparer des radios ou encore travailler sur des projets de menuiserie. Mais il n’a jamais eu le temps de faire tout ce qu’il aurait voulu… J’ai réalisé de nombreux projets de meubles, comme un banc musical. J’ai aussi refait tout mon atelier à neuf.*” Pour la facette musicale de ses activités, Jack bat le rappel de ses fidèles techniciens : l’ingénieur du son barbu Joshua V Smith et Bill Skibbe, professionnel du mastering. Des types pointilleux qui savent tout de ses goûts en matière de matériel d’enregistrement, et comment façonner ce son

brutal caractéristique, totalement analogique. Ils agrémentent aussi l’autarcie artistique dans laquelle il se retrouve, une situation qui ne le ravit pas tant que ça : “*Si j’avais pu choisir à l’avance, j’aurais effectivement préféré ne pas avoir à jouer de tous les instruments sur des titres complets. Je me suis dit que ça allait devenir un cliché de la pandémie avec plein d’artistes qui ont tout fait par eux-mêmes, et que j’allais être l’un des cinquante gars qui ont eu la même idée. J’étais donc un peu ennuyé et pas franchement excité par rapport à ça. Le principal problème, en fait, c’est qu’il est difficile de swinguer quand on joue de tous les instruments soi-même. Quand vous jouez avec d’autres musiciens dans la même pièce, il y a ces petits moments qui font que vous faites des choses que vous ne feriez pas en temps normal. Quand vous êtes assis là, tout seul, c’est un peu étrange. Vous devez trouver d’autres sources d’inspiration. Je préfère donc jouer avec d’autres musiciens, mais cette contrainte m’a poussé vers quelque chose de différent.*”

Riff baraqué

Une trentaine de morceaux émerge finalement des studios Third Man, lesquels vont donner naissance à deux disques aux tonalités bien différentes. Un choix mûrement réfléchi : “*L’idée a longtemps été d’assembler un seul album qui devait être très éclectique. C’est de cette manière que je conçois mes disques, peu importe les groupes ou le nom sous lesquels je les sors. C’était déjà une constante avec les White Stripes, dont les albums étaient très variés pour un simple duo. Sauf que, cette fois, ça ne se passait pas comme prévu. Les chansons douces et mélodieuses ne se mariaient pas bien avec les morceaux plus lourds. J’ai donc commencé à les scinder lentement en deux ensembles de titres.*

“Le rock’n’roll est en quelque sorte l’interprétation de la musique noire par l’Amérique blanche”

C’était nettement mieux de leur offrir leur propre petit univers.” Le premier volet en est le rougeoyant “Fear Of The Dawn”, brutale galette sertie de douze titres crépitants. Elle s’ouvre sur le riff baraqué de “Taking Me Back”. Saisissant ses baguettes, Jack y assène un beat colossal : “*Figurez-vous que j’ai eu la chance de voir sur scène l’un de mes batteurs préférés pour la toute première fois cette semaine : Stewart Copeland de The Police. Il a joué avec un orchestre symphonique ici, à Nashville. Quelle puissance il développe ! J’aime aussi Mitch Mitchell, John Bonham, Ian Paice, Gene Krupa ou Sandy Nelson. Ils ont tous une forte personnalité, et leurs styles sont très distincts. Rien que la charleston de John Bonham, et la façon dont il en joue, est très importante et différente des autres batteurs. La chance que j’ai, c’est que je connais désormais différentes façons d’enregistrer une grosse caisse ou une caisse claire. C’est sûr qu’à l’époque, j’aurais aimé avoir le savoir que j’ai aujourd’hui sur les microphones, les compresseurs, les distances de captation ou encore les accordages.*” En plus des fûts, la six-cordes est l’autre élément focal du disque, une manière de revenir à ce qui faisait le sel des White Stripes. Partout, les guitares emplissent l’espace et bastonnent l’auditeur avec fracas par la grâce d’un mixage stéréo ultra-dynamique. Jack acquiesce : “*J’ai dit récemment que si je devais citer un album pour montrer la teneur de mon jeu de guitare, je choisirais celui-ci. Le titre ‘Fear Of The Dawn’ en est une bonne illustration. Il est né à partir des différentes sections de ‘Taking Me Back’. J’ai écrit plein de riffs à la suite, comme ça :* bam, bam, bam. *J’étais tellement inspiré que j’en ai sorti au moins dix et, finalement, au lieu d’en faire des chansons différentes, je les ai tous mis sur ‘Taking Me Back’. Sauf un, qui est devenu la base du morceau ‘Fear Of The Dawn’. Un truc brut, rugueux, comme une version suramplifiée de Black Sabbath.*” Cela dit, même si la patine sonore évoque son glorieux passé, Jack garde son goût pour l’expérimentation. Le symbole le plus édifiant en est certainement “Hi De Ho”, qui part d’un sample du titre de Cab Calloway pour se muer en une extraordinaire fusion entre rap et rock, enluminée par une contribution de Q-Tip : “*Ce titre a été samplé par d’autres personnes, mais ça, je l’ignorais. Je l’ai échantillonné, puis ai joué de la batterie par-dessus. Et puis j’ai écrit une mélodie à la basse. Je me disais que ce serait juste une intro. Je l’ai envoyée à Q-Tip pour voir s’il arriverait à en tirer quelque chose. Il a été vraiment très inspiré et m’a renvoyé sa partie cinq minutes plus tard. Je me dis que cette composition, parce qu’elle est inclassable stylistiquement, aurait très bien pu figurer sur mon dernier album, ‘Boarding House Reach’,*

Photo Paige Sara - DR

“Le format vinyle est le numéro un des ventes en physique”

comme d’ailleurs ‘Into The Twilight’. Mais, en réalité, elle fonctionne aussi parfaitement sur celui-ci.” Une profusion d’idées qui infuse l’entièreté de ce “Fear Of The Dawn”, qui trouve un équilibre délicat entre l’efficacité et la complexité. Comme sur la grandiose “That Was Then (This Is Now)”, dont le refrain pop sixties entre en collision, au bout d’une minute et demie, avec un riff garage rock d’anthologie décrit par Jack comme “*typique du rock garage de Detroit millésimé 1998, qui aurait pu provenir de The Hentchmen, The GO ou Rocket 455*”, avant d’embrayer sans crier gare sur un autre motif musical.

Eosophobie

Du côté des textes, l’excentricité est aussi de mise. Jack explore les méandres d’une bien étrange thématique : la peur du jour qui se lève, ou éosophobie. Jack connaît-il ce vampirique sentiment ? “*Peut-être, peut-être pas… Je suis plutôt du matin, vous savez. Ma copine, Olivia Jean, elle, c’est l’inverse. Son dernier album s’appelait ‘Night Owl’. Elle aime travailler la nuit. J’aime me lever de bonne heure car j’ai beaucoup d’énergie dès le réveil. En fait, j’ai lu ce mot, éosophobie, dans un article et c’était étrange de se dire que c’était une peur réelle que les gens peuvent connaître. Si ça existe, alors c’est une chose effrayante que de se coucher le soir en ayant peur de se réveiller et de voir l’aube se lever. Alors j’ai creusé et ça m’a beaucoup inspiré.*” On peut également déceler une certaine nostalgie de l’enfance dans la rageuse “Morning, Noon, And Night”. Doit-on y voir une crainte de vieillir ou même de mourir ? Pas vraiment : “*J’ai toujours été curieux des peurs des autres. Il est très commun d’entendre les gens se plaindre de vieillir ou s’inquiéter de mourir, mais ce n’est pas mon cas. J’ai toujours aimé parler avec les personnes d’un certain âge qui passent leur temps au café. J’ai du respect pour mes aînés et leur sagesse. Ayant été élevé dans la religion catholique, j’ai très vite intégré quand j’étais enfant que l’on n’a pas à s’inquiéter si l’on meurt et qu’on est une bonne personne, car alors on va au paradis. Une fois adulte, j’ai compris que toutes les cultures ne voient pas la mort de la même manière. Les cultures juives ne voient pas le paradis avec une porte qui permettrait d’y accéder. Et peut-être qu’il y a une autre façon dont le bouddhisme voit la mort, de manière positive.*” Un double sens religieux parfois prégnant, puisque l’album s’achève sur une citation de Saint Thomas d’Aquin (“*Mieux vaut illuminer que simplement briller*”) et qui initiera “Entering Heaven Alive”, deuxième volet plus acoustique prévu pour l’été prochain : “*Je ne serais pas surpris si certaines personnes considéraient ‘Fear Of The Dawn’ comme un concept album, bien que je ne le vende pas vraiment comme ça. Je ne pense pas que ‘Entering Heaven Alive’ puisse être vu sous le même angle, mais j’aime bien qu’il y ait des petites connexions entre les deux. Ça m’amuse de les distiller dans les illustrations, les paroles ou la musique. C’est une manière de garder les auditeurs en éveil, si jamais ils veulent y prêter attention…*”

Le regard français sur le rock’n’roll

Jack n’est pas qu’un musicien aussi maniaque que doué. C’est aussi un archiviste méticuleux. Third Man Records, qui vient d’ouvrir une nouvelle boutique à Londres, poursuit un rythme effréné de rééditions, parmi lesquelles se distinguent de nombreux opus de notre regrettée France Gall. Jack nourrirait-il une admiration secrète pour l’interprète de “Laisse Tomber Les Filles” ? C’est bien le cas : “*Elle est merveilleuse ! Nous avons un amour spécifique pour la musique française des années soixante. Olivia Jean et April March ont par exemple repris ‘Palladium’ pour un single. Nous avons aussi un scopitone dans notre magasin Third Man, sur lequel se trouvent nos propres films. Le rock’n’roll est en quelque sorte l’interprétation de la musique noire par l’Amérique blanche. C’est intéressant d’écouter ensuite la version britannique du blues, puis le regard français sur le rock’n’roll, et ensuite celui des Vietnamiens… Ce sont des courants formidables à explorer parce qu’on peut comparer la manière dont chacun met sa patte en partant d’une même base.*” Dans cette même idée de conservation du patrimoine musical, Jack vient de poser la coquette somme de 49 375 dollars pour s’offrir l’un des très rares exemplaires de “Camille”, galette désormais mythique que Prince — avec qui il partageait de nombreux points communs, de la virtuosité instrumentale aux obsessions chromatiques — prévoyait de sortir sous un alias féminin avant d’en annuler la sortie à la dernière minute. Le plan, ici, est carrément de l’éditer pour la toute première fois : “*En fait, je possède déjà une copie de ‘The Black Album’ de Prince en vinyle ainsi qu’en cassette, qui était d’ailleurs peut-être la seule au monde. Et donc j’essayais d’obtenir cet exemplaire de ‘Camille’ pour les archives de Third Man. Après avoir perdu une enchère il y a quelque temps, nous avons eu la chance de la remporter cette fois-ci. J’en ai parlé publiquement afin de nous aider à sécuriser la réédition avec la société qui gère la succession de Prince et Warner Bros. Et là, je peux dire qu’il semble que ça va arriver pour de bon, même si l’on ne sait jamais dans le monde de la musique : nous sommes en mesure de le rééditer comme il était prévu à l’origine. C’est donc une grande nouvelle. C’est très difficile d’annoncer ce genre de chose, parce que Prince lui-même a changé d’avis concernant ‘Camille’ alors qu’il était sur le point de le sortir. Je ne crois pas que ça puisse contrarier sa volonté profonde, car il a fini par publier toutes les chansons sur différents supports au fil des ans. Ce n’est pas comme s’il ne voulait pas qu’elles voient la lumière du jour.*” Une palpitante initiative qui n’arrangera pas la pénurie grandissante en matière de production de vinyle. A ce sujet, Jack White a récemment adressé un message via YouTube aux trois majors de l’industrie musicale. Il est d’ailleurs ravi lorsqu’on lui offre le mot de la fin à ce sujet : “*C’est très important pour moi et pour cette campagne que je mène en ce moment. Je souhaiterais insister sur le fait qu’il est vraiment temps pour les grands labels de bâtir leurs propres usines de pressage. On pouvait penser que le vinyle allait être une mode, mais ce temps est révolu. Quand Third Man a commencé en 2009 à publier des vinyles en édition limitée, nous ne pensions pas que le format deviendrait aussi populaire. A présent, vous pouvez acheter des vinyles chez Walmart et Target, et Taylor Swift sort neuf copies différentes de son album en vinyle. On peut désormais affirmer que ce n’est plus un phénomène passager : le format vinyle est le numéro un des ventes en physique. Il est donc temps pour les majors de dépenser ce qui ne sera pas beaucoup d’argent pour elles. Les délais sont si longs qu’il est important qu’elles aident à le ramener à ce qu’il était avant, c’est-à-dire quatre à six semaines au lieu de huit à dix mois aujourd’hui. Ce ne sont pas les labels indépendants comme le mien qui doivent porter ce fardeau. Je pense et j’espère qu’elles vont réagir dans les deux prochaines années.*” Quoi qu’il en soit, le message est passé. ★

Album *“Fear Of The Dawn” (Third Man)*

Photo Paige Sara - DR

New wave, moderne, ambigu

ALAIN MANEVAL

Dans les années 1980, le Stéphanois a passé pop, rock, punk et new wave à la télévision et sur les ondes. Cet enthousiaste est mort le 10 mars.

PAR PATRICK EUDELINE

LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AI RENCONTRÉ ALAIN MANEVAL, IL VOULAIT M'INVITER POUR, JE CROIS, TÉMOIGNER À SON SUJET. Ou pour son "Album De Minuit" sur France Inter. Peu importe, bien sûr. J'étais d'accord. J'aurais accepté une émission dans sa caravane. Le garçon était déjà un souvenir, il m'évoquait la sortie du punk, l'excitation de la new wave, un moment de nos vies. Surtout, il m'avait toujours été sympathique. A fleur de peau, borderline, fragile. On le savait malade, mais il portait beau encore. En fait, il ressemblait à nous tous : il n'y avait plus d'après depuis longtemps. A Saint-Germain-des-Prés comme ailleurs. Il y avait de nouveau urgence, puisque c'était la fin. Voilà ce que m'évoquait Alain, lors de cette dernière rencontre.

"Bon esprit, les gars, bon esprit." Mais c'est du Bashung, ça ! Ou de l'argot rock à la Jacky Chalard dans le texte. Très poulbot en perfecto, en tout cas ! Non ? "Bon Esprit" sur France Inter, en 2008, sera la dernière émission notoire d'Alain Maneval. Ou quasi. Après, il y a eu des documentaires, certains où il parle du sida, quelques invitations façon "*que sont-ils devenus ?*", par Thierry Ardisson, par exemple. Mais le siècle nouveau avait eu sa peau. Maneval a toujours payé cher son indépendance. Et fut un maître du *helter skelter* : hauts et bas en permanence.

Mais d'où venait le garçon ?

Né à Saint-Etienne, il se passionne adolescent pour le théâtre, monte à Paris, joue Aristophane au Mouffetard, traîne dans les futures radios libres encore en gestation. Une nébuleuse dont on attendait... rien de moins que la liberté, où tout semblait possible. Des radios encore interdites, obligées de déménager à la cloche de bois, qui se disputaient les fréquences disponibles. Puis il quitte la capitale sur un coup de tête — ou un coup de cœur. Londres ! Il y rencontre les Heartbreakers, via Chris Stamp, dont il devient l'attaché de presse, habite chez Derek Jarman, le metteur en scène de "Jubilee". Le premier film punk, en fait. Comme on sait. Un fascinant nanar à l'incompréhensible scénario (la reine Elisabeth II est projetée dans le futur en 1977. Buckingham Palace est devenu un studio d'enregistrement). Bref… On l'a compris : le punk guette et irradie. Alain Maneval a vingt ans. Il plonge dedans. Il quitte Londres fin 1977. Regagne Paris. Il est attaché de presse, là encore, pour Téléphone ou Iggy Pop — *"femme de ménage"*, comme il dit lui-même. Mais pas pour longtemps.

Je connaissais le garçon depuis Pogo.

Oui. C'est avec Pogo bien sûr que j'ai découvert et rencontré Maneval. Pogo comme la fameuse danse initiée par Sid Vicious ou PO-GO comme petites ondes-grandes ondes. C'est selon. J'ai un souvenir confus de cette émission. Cela devait être l'automne de 1978. Asphalt Jungle traversait sa période junkie chic et j'étais par le fait, ce soir-là, passablement défoncé. J'étais invité pour — je l'imagine — "Poly Magoo". Je me souviens d'Alain, de son énergie, de Brenda Jackson qui coprésentait et dont j'étais proche. Je me souviens de l'heure tardive, de la programmation très punk — Clash et le reste, Penetration ou Ultravox. Ou du mineur, façon Cortinas ou Cuban Heels. C'était une époque de singles... Maneval mettait un point d'honneur à acheter tous les disques qu'il passait à l'antenne. Histoire de garantir sa liberté. Et je me souviens de l'attention portée aux rockers français, de Ganafoul à Bijou ou Electric Callas. Maneval était notre nouveau président Rosko. Avec des jingles de folie, une chambre d'écho branchée en permanence, un tempo sans relâche et la voix maniérée d'Alain. Bon, ses choix musicaux n'étaient pas forcément les miens : nulle chance d'entendre Dave Edmunds ou Alex Chilton sur ces ondes-là : Maneval n'était pas un puriste. Il était au-dessus de ça. Comme le président Rosko, justement, il semblait un fan. Un fan éternel, pétri d'enthousiasme. Un esprit très sixties finalement. Très "Salut Les Copains". Comme si tout recommençait.

Mais Pogo ne devait pas durer longtemps.

Un an peut-être ? Invité en vacances, Maneval se trouve par hasard sur l'île de Bréhat, le week-end de la marée noire. L'Amoco Cadiz avait déversé son goudron sur les plages,

Photos Laurent SOLA/ Gamma-Rapho/ Getty Images

Il hurle à l'antenne "Boycottez Shell !". Shell était le plus gros annonceur d'Europe 1. Interdiction d'antenne de trois ans

Alain Maneval avait été aux premières loges. Outré par ce qu'il a vu, dès son retour, il hurle à l'antenne *"Boycottez Shell !"*. Bon esprit, sans doute : Shell était le plus gros annonceur d'Europe 1. Une station qui fut finalement presque indulgente : Maneval s'en tira avec une interdiction d'antenne de trois ans. Ailleurs, Jean Yanne pour avoir moqué Elizabeth Arden après une pub sur un fond de teint (*"D'ailleurs, y a qu'à voir la gueule d'Elizabeth"*) avait été viré sans autre forme de procès. Viré — enfin suspendu, donc ! — juste au moment où explosent les radios libres... Il prend cela, dans un premier temps comme une chance. Après tout, il y avait désormais des petits Alain Maneval vibrionnant sur toutes les ondes. Sur Gilda, Ici et Maintenant, Radio Ivre, Carbone 14. Enfin des Maneval... Façon amateur. Le destroy à l'antenne, c'est comme le reste : ça se travaille et se maîtrise. Maneval fonce sur l'occasion. Il va retourner sur ces radios libres qu'il connaît depuis leurs débuts bricolés et hors-la-loi ! Enfin il essaye : on lui fait vite comprendre qu'ancien d'Europe 1, il ne saurait appartenir désormais à ce monde underground. Il doit ronger son frein. Il s'occupe comme il peut, monte ainsi, avec Bernard Zekri d'Actuel, la première soirée hip hop à l'Hippodrome de la porte de Pantin. New York City Rap ! Enfin, sa disgrâce se termine : Europe 1 est partenaire de l'événement, comme la Fnac. Nous sommes en 1982.

Et puis, il se remet sur pied avec "Megahertz" sur TF1, qu'il monte avec Brenda Jackson, encore. Sous Mitterrand et Lang, tout explose côté radio et télévision. Les émissions se multiplient. Il semble l'homme parfait pour ces eighties. New wave, moderne, ambigu. Avec "Megahertz", il est en vue. C'est son moment. DAF, Siouxsie And The Banshees, interview des Jam et des Comateens, concerts live des Stranglers ou Taxi Girl, "Megahertz" célèbre le meilleur des années quatre-vingt. Et en est un parfait instantané. 1982-1984, l'émission durera deux ans. Elle sera suivie par "Tam Tam" sur TV6, l'ancêtre de M6. D'ailleurs, c'est en direct et pendant une de ses émissions que TV6 se saborde en direct pour mieux renaître. De nouveau au-devant de la scène, les propositions affluent. Il fait du cinéma. "Halteroflic" de Philippe Vallois en 1983. Puis, et surtout, "Havre" de Juliet Berto. En 1987. Maneval va chanter aussi. Dont "Les Mecanos" une adaptation de "Our House" de Madness façon new wave à donf'. Il sort quelques 45-tours à une époque où, à vrai dire, tout le monde, de Michel Blanc à Jacky ou Castelbajac, tente l'expérience. "Souviens-Toi Du Futur" par exemple, ou "China Girl" avec Körin/ Enzo Enzo.

Mais en 1990, tout se casse une fois encore. Le monde est en train de changer, les gaies eighties sont en train de mourir et le Palace est fermé. On ne parle plus que de chômage et de sida. Comme beaucoup dont l'image est accolée aux années quatre-vingt, Alain Maneval est désormais démodé. Il le sait. Et il s'en fout. Alain part au Maroc. Comme il était jadis parti pour Londres ou même monté à Paris : *"pour raisons sentimentales"*. Il crée là-bas une émission musicale à péage, puis remonte à Paris où la grande roue a de nouveau fait un tour : il devient conseiller pour Canal+, directeur des programmes pour Arte, responsable de leur émission Dynamo... Il se refait une place. C'est de nouveau une période faste. Hélas, déjà le sida le ronge et les trithérapies le fatiguent. Il n'en fait pas mystère, écrit même un documentaire sur le sujet ("Vivre En Positif"), ce qui n'est pas forcément une bonne idée en termes de carrière. C'est un monde où il faut faire semblant de toujours aller bien et respirer la forme. Un monde où l'on se doit de cacher ses misères et ses cicatrices. Un monde, aussi, où il faut savoir la fermer. Alain Maneval n'est pas ainsi. Après tout, c'est un punk dans l'âme. Et *faire carrière*, il y a longtemps qu'il a décidé de laisser cela à Jean-Pierre Foucault. Il alterne entre Paris et le Maroc, travaille, oui, mais se sait menacé. Dès 2010, les choses deviennent difficiles et les amis rares. Alain se consacre à l'enregistrement d'un disque qui ne sortira jamais, cache ses douleurs à Saint-Etienne où il est rentré, un temps, pour soigner sa maman... Et dont il est reparti. Fauché, il vit en quasi-SDF, dans une caravane, parfois, chez des amis. Il refuse *"d'avoir des trucs lourds à trimballer. Quand tu n'as rien ou presque — que quelques fringues frimeuses —, tu n'as pas grand-chose à perdre et ne craint pas grand monde"*. On dirait du Dylan dans le texte.

Alain Maneval est mort le 10 mars 2022 d'un cancer des os. Il était né en 1953. ★

FESTIVAL de CARCASSONNE
JUILLET 2022 !
12/7 JACK WHITE
DATE UNIQUE EN FESTIVAL
15/7 DUTRONC & DUTRONC
17/7 CALOGERO
DERNIÈRES PLACES
18/7 JOHN LEGEND
19/7 JULIEN DORÉ
22/7 MIKA
23/7 GAD ELMALEH « D'ailleurs »
24/7 SEXION D'ASSAUT
25/7 LP + RAG'N'BONE MAN
26/7 DEEP PURPLE
27/7 VIANNEY
DERNIÈRES PLACES
28/7 BEN HARPER & THE INNOCENT CRIMINALS
29/7 JAMES BLUNT
30/7 LOUANE
31/7 ORELSAN
DERNIÈRES PLACES
VILLE DE CARCASSONNE
www.festivaldecarcassonne.fr
FRANCE BILLET - TICKETMASTER - SEE TICKETS - FESTICKET - BIKINI
suivez-nous
BILLETTERIE 04 68 115 915
PRÉFET DE LA RÉGION OCCITANIE
centre national de la musique
MPM
sacem
SUEZ
MATCH
LE FIGARO
l'express
RollingStone
rockfolk

ROCK EN SEINE
PRÉSENTE EN CONCERT ÉVÉNEMENT :
DOMAINE NATIONAL DE SAINT-CLOUD
MARDI 30 AOÛT 22
RAGE AGAINST THE MACHINE
+ RUN THE JEWELS
FRANK CARTER & THE RATTLESNAKES
AUSGANG
& MORE TO COME...
Locations : rockenseine.com et points de vente autorisés.
www.rockenseine.com
DU 25 AU 28 AOÛT 2022
ARCTIC MONKEYS
NICK CAVE AND THE BAD SEEDS
TAME IMPALA
STROMAE
DIIV · FONTAINES DC · IDLES · INHALER
IZIA · KRAFTWERK · LONDON GRAMMAR
PARCELS · THE LIMIÑANAS ...
Région îledeFrance
RATP
20 minutes
france•tv
SAINT-CLOUD
CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX
Konbini
inter

BONUS TRACK

L'émission musicale Bonus Track permet de découvrir tous les secrets de vos titres préférés. Grâce à des histoires parfois méconnues et des anecdotes, vous n'écouterez plus jamais ces tubes planétaires de la même façon.

RTL

Retrouvez 2 fois par mois une émission spéciale de **BONUS TRACK** en partenariat avec **rock&folk** et la participation du journaliste Jérôme Soligny

M6 GROUPE

RTL.FR

Jubilation très audible

Red Hot Chili Peppers

"UNLIMITED LOVE"

WARNER

L'annonce du retour du guitariste John Frusciante, en décembre 2019, a pris tout le monde de court, à commencer par son remplaçant, Josh Klinghoffer. Lequel n'avait pas démérité, loin de là, et estimait que la dizaine de chansons maquettées pour le successeur de "The Getaway" (2016) s'annonçait plutôt prometteuse. Exit tout cela, donc. Une discussion entre Flea et Frusciante, restés en contact depuis le départ du second, en 2009, a instillé un désir de rejouer, les répétitions se sont succédé et un mot s'est imposé dans l'esprit des quatre de Los Angeles : alchimie. L'observateur, ou le fan, avait quelque raison d'être plus circonspect. Outre le caractère volatil du préposé à la six-cordes — Frusciante s'était déjà fait la belle en 1992 —, ses deux passages accouchèrent de résultats assez différents : le triomphe artistique et commercial de "Blood Sugar Sex Magik", en 1991, modèle de funk rock canalisé en chansons, et les hits très formatés de "Californication", "By The Way" et "Stadium Arcadium", une décennie plus tard. Sans feuille de route, si ce n'est celle, blanche, d'un départ à zéro, d'un *reboot*, les quatre hommes ont commencé par jammer des jours, des semaines, puis des mois durant à la faveur de la pandémie mondiale : de janvier à octobre 2020, rien d'autre à faire que de jouer puis d'écrire. Leurs efforts mis en forme, ils s'en sont allés trouver le producteur Rick Rubin, aux manettes lors des deux périodes Frusciante, puis ont enregistré dans son studio de Shangri-La. Ces nouvelles retrouvailles, en tout état de cause, furent fécondes : il y a, au fil de ce long album — dix-sept chansons, soixante-treize minutes, exactement comme "Blood Sugar Sex Magik" — profusion d'idées. Et une jubilation très audible à multiplier les formules pour réinventer l'art de la conversation entre une guitare, une basse, une batterie et une voix. C'est donc parfois le couplet qui dévide un funk dense jusqu'à l'asphyxie, avant la jouissance d'un refrain tout en sobriété ("Poster Child") ; puis l'exact inverse sur le morceau suivant ("The Great Apes") ; l'alternance de passages funk puis mélodiques sur "She's A Lover"... Il convient à ce stade de souligner l'intelligence d'Anthony Kiedis, Chad Smith, Flea et John Frusciante dans cette volonté de surprendre, de jouer sur les dynamiques, de créer des effets de rupture. Cela ne fonctionne pas toujours, mais le plus souvent si, et l'album recèle, à cet égard, quelques grands moments : "The Heavy Wing", couplet contemplatif et refrain terrassant, chanté par Frusciante ; "White Braids & Pillow Chair", au merveilleux développement harmonique final ; "Veronica" et son final à la "I Want You (She's So Heavy)", qui indique combien les Beatles sont, au même titre que le P-funk et le rock hendrixien, l'un des piliers du quartette, aussi versé dans le groove que dans les pré-refrains. Tout n'est pas indispensable, et l'on aurait volontiers allégé l'album de "One Way Traffic", funk banal, "Bastards Of Light", et son refrain tirant vers la country, la ballade un peu mièvre "Not The One" — "Tangelo", en final, est bien plus beau —, et du balourd "These Are The Ways". Mais le simple fait qu'une dizaine de morceaux prennent toute leur place dans la discographie du groupe est déjà un accomplissement en soi, de même que la fraîcheur de l'ensemble pour des musiciens abordant désormais les rives de la soixantaine, Frusciante excepté. Ce dernier, c'est un fait, brille de mille feux, chacune de ses interventions se révèle juste, parfaitement pensée. Et son nouveau retour, assorti de tournées des stades des deux côtés de l'Atlantique, de parachever le changement de dimension des Red Hot Chili Peppers : d'énorme à mégamaousse, ou quelque chose de la sorte. ✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

PISTE AUX ÉTOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Spiritualized

“Everything Was Beautiful”

BELLA UNION/ PIAS

On ne sait pas le type de maladie que soigne la musique de Spiritualized, mais la couverture de ce nouvel album semble les positionner dans la course au vaccin contre le Covid. Plus sérieusement, ce retour d’un groupe fondé voilà trente-deux ans par Jason Pierce, alias J Spaceman, reste assez fidèle à ce son *space rock* déjà présent dans les albums de Spacemen 3, son précédent combo. Dès “Always Together With You”, on s’envole pendant près de sept minutes dans les limbes, sous la forme d’une chanson d’amour étrange où J s’adresse à l’être aimé en lui proposant de traverser les galaxies en sa compagnie, comme une version psyché pop du “Ne Me Quitte Pas” de Jacques Brel. On plonge dans une ambiance stonienne avec “Best

Thing You Never Had (The D Song)”, aux accents “Paint It, Black” avec un axe cosmique floydien, quelque part entre les riffs de Keith et la folie de Syd. Le reste part dans tous les sens, avec une ballade classique, “Crazy”, qui peine à convaincre, et une composition à la Stone Roses, “The Mainline Song”, six minutes avec des vocaux qui débarquent à mi-chemin, après trois minutes dans la voie lactée. “The A Song (Laid In Your Arms)” et son vortex free-jazz-rock-space-prog-électro-noisy-kamoulox est le genre de composition qui ne semble fonctionner qu’avec l’adjonction de psychotropes puissants... Mais voilà qu’arrive la conclusion “I’m Coming Home Again”, et là, c’est open bar, dix minutes de grand n’importe quoi, avec ses moments grandioses, ses références médicamenteuses (oui, il est ici question du Lorazepam) et son space gospel, dont on retiendra une phrase qui fait mouche quand on sait que Jason a monté son premier groupe voilà quarante ans : *“I’m gonna sing till the day I die”*.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Calexico

“El Mirador”

CITY SLANG

La première impression est celle d’une luxuriance. Passé une cascade de cuivres sortie d’un film d’aventure des années cinquante, s’agrègent peu à peu percussions latines, basse reptilienne, cordes, guitare, accordéon, par-dessus lesquels s’élèvent deux voix, l’une masculine, l’autre féminine, mettant en garde contre le mirador. Les paroles parlent de migration et, comme souvent avec le groupe fondé voici vingt-cinq ans par le guitariste-chanteur Joey Burns et le batteur John Convertino, il est question de frontières. La deuxième impression est combien cette paire-là, justement, les a effacées ces frontières, et jusqu’au cœur de sa musique. Les premiers albums du groupe reposaient sur une dualité relativement claire : vignettes latines d’un côté, songwriting rock de l’autre. Achèvement d’une longue évolution, “El Mirador” s’aventure bien plus fréquemment au sud du Rio Grande (une “Cumbia Del Polvo” sous peyotl ou “The El Burro Song”, morceau mariachi qui n’aurait pas déparé dans les westerns d’Howard Hawks), pousse jusqu’à Cuba (“Liberada”), mais, plus généralement, brouille les repères au sein d’un même morceau, souvent chanté en anglais et en espagnol. Si le duo et ses acolytes ont conservé intacte leur puissance d’évocation

(“Rancho Azul”, cow-boy song rageuse, “Turquoise”, instrumental de film noir traversé de feulements de trompette), ils font cette fois la part belle à la jubilation des corps. Quelques plages portent trace d’une inquiétude récurrente dans l’univers du groupe (“Then You Might See”), mais elles soulignent surtout par effet de contraste les autres, promesses de retour à la vie pour un album enregistré en 2021 en plein cœur de la pandémie.

✪✪✪1/2

BERTRAND BOUARD

Jack White

“Fear Of The Dawn”

THIRD MAN

Jack White, période bleue. Oui. La pochette, les clips, les cheveux… tout est bleu. Malgré une approche ostentatoirement conceptuelle, il reste méchamment rock et sort un album qui, certes avec de nombreuses idiosyncrasies, sent bon le garage. Phrase simplissime en fuzz, notes graves (pédale pour descendre d’une octave) doublées (une piste de chaque côté), voix distordue et en retrait, production sèche comme un coup de trique malgré les effets de synthé saupoudrés comme des épices : dès la première plage, “Taking Me Back”, on pense aux White Stripes ! Élaborés avec des éléments similaires, “Fear Of The Dawn” se distingue par un tempo rapide ; “The White Raven” par des breaks inattendus…

L’album prend alors encore plus de liberté. Dans “Hi De Ho”, délire en partie rappé vaguement basé sur la chanson de Cab Calloway, le chant adopte un pseudo-accent italo-arabe. Référence à Dizzy Gillespie, “Into The Twilight” débute et se termine par des chœurs dignes des Swingle Singers. Entre les deux, au fil d’un déroulement répétitif, un motif caractéristique se trouve confronté à des accidents, un collage de sons sans rapport. La saturation générale confère à “What’s The Trick” un côté étouffant. Sans se détourner d’obsessions qui garantissent une unité à l’ensemble — riff, fuzz, breaks, compression, bruitages —, Jack White livre des morceaux dotés d’une mini-dose de réconfortant classicisme, “That Was Then (This Is Now)”, “Morning, Noon And Night”, qui contrastent avec le free rock de “Eosophobia” (d’où est tiré la phrase “Fear Of The Dawn”). Le tout fait la richesse du nouvel album de l’un des musiciens les plus importants de son époque.

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Bart Davenport

“Episodes”

TAPETE/ BIGWAX

Basé à Los Angeles, Bart Davenport s’inscrit dans une tradition musicale typiquement anglo-saxonne. Avec pour influences Paul McCartney, Harry Nilsson, Gilbert O’Sullivan, mais aussi tout un patrimoine sunshine pop et soft rock. “Episodes” est un album aux guitares acoustiques et aux arrangements pop baroques. Pensez à “Odessey And Oracle” des Zombies, “Pet Sounds” des Beach Boys, le “Lady Jane” des Rolling Stones, “She’s Leaving Home” des Beatles, mais aussi Procol Harum, Moody Blues et Left Banke. Mais sir Davenport ne sent pas la naphtaline, il vit dans son époque. C’est ainsi qu’il évoque l’ère numérique et ses illusions dans “Holograms”, et le règne des magnats de la finance dans “Billionaires”. “Episodes”, comme l’aime son maître d’œuvre, présente un bestiaire humain iconoclaste, tel ce “Naked Man” qui, insensiblement, rappelle le personnage de “Arnold Layne” de la célèbre chanson de Syd Barrett. Bart Davenport se situe au-dessus de ses concurrents, tout simplement parce qu’au-delà de ses arrangements élégiaques, il maîtrise l’art de la mélodie qui tue. Un talent de plus en plus difficile à dénicher dans de nombreuses sorties discographiques actuelles.

“Easy Listeners” est une merveille de chanson bossa chaloupée, que seul le grand Louis Philippe peut égaler. “All Dressed In Rain” sous influence Paisley Underground dépasse toute la discographie pourtant épatante de The 3 O’Clock et The Rain Parade. “Strange Animal” possède un petit côté “Marc Almond Sings Scott Walker” dans le genre ritournelle épique pimentée par un sitar électrique. Avec ce huitième album, il serait temps que le grand public découvre l’orfèvre qu’est Bart Davenport.

✪✪✪✪

JEAN-EMMANUEL DELUXE

Wolfgang Flür

“Magazine 1”

CHERRY RED

Membre de Kraftwerk de 1973 à 1987, Wolfgang Flür est depuis 2015 et l’album “Eloquence” un artiste solo au son robotique qui évoque évidemment celui des quatre de Düsseldorf. Pourtant, avec ce “Magazine 1” truffé d’invités de prestige, il a su trouver une voie originale tout en gardant son identité électronique. Premier opus d’une trilogie annoncée, ce disque s’ouvre sur une touche d’exotisme inattendue : “Magazine” invite le producteur mexicain Ramon Amezcua et se présente comme une pop song à la mélodie electro. On passe à une critique acerbe du consumérisme avec “Best Buy”, et “Das Beat” offre une plateforme vocale à Midge Ure, le successeur de John Foxx au sein d’Ultravox qui cartonna avec “Vienna” et vient apporter une touche british

à cette composition majestueuse. Le carrousel de stars continue avec “Birmingham”, qui fait le pont entre l’Allemagne avec la chanteuse Claudia Brücken (Propaganda) et l’Angleterre avec le bassiste hooligan Peter Hook. C’est sûrement la chanson la plus envoûtante du disque, avec une orchestration électronique rétro futuriste et des arrangements vocaux aériens. Les autres invités de Flür sont deux pontes de la techno, le DJ anglais Carl Cox sur “Electric Sheep” (dont le titre est une évocation du roman de Philip K Dick “Do Androids Dream Of Electric Sheep ?”) et la légende de Detroit Juan Atkins sur “Billionaire (Symphony Of Might)”. “Night Drive”, avec la chanteuse Anushka, nous fait revivre le trip en “Trans-Europe Express” de Kraftwerk en 1977, destination Paris pour un show à l’Olympia. Bref, un album de qualité par le dernier membre de Kraftwerk canal historique à sortir des sons inédits.

✪✪✪

OLIVIER CACHIN

Fontaines DC

“Skinty Fia”

PARTISAN

Les Fontaines DC vont-ils trop vite ? Propulsés nouvelles stars de la scène rock internationale avec leur premier album “Dogrel” en 2019, qui montrait un jeune groupe fougueux mené par un chanteur au charisme fou et des compositions immédiates (“Liberty Belle”), le gang irlandais sortait à peine un an plus tard “A Hero’s Death”, disque sombre et tourmenté qui le consacrait comme un des groupes les plus passionnants de son époque. Si ce dernier, enregistré à Los Angeles, traitait du déracinement et voyait le groupe mettre un peu de côté son imaginaire dublinois, le nouvel album est une affirmation assumée de ses racines celtiques. En témoigne le titre du disque, “Skinty Fia” (ce qui signifie “La Damnation Du Cerf”, en référence à une race de cervidés irlandais ayant disparu) et des titres de chansons imprononçables tels que “In Ar Gcroíthe Go Deo” (soit “A Jamais Dans Nos Cœurs”). C’est ce morceau sublime qui ouvre l’album de manière fascinante, tout en harmonies aériennes et basse insistante. On y découvre une nouvelle facette du groupe, pop et mélodique, qu’on ne retrouve que trop peu dans cet album. Digne successeur de “A Hero’s Death”, “Skinty Fia” est un disque sombre et torturé où Gian Chatten parle plus qu’il ne chante,

émiettant lentement les mots de ses constats désabusés (“How Cold Love Is”). L’album porte en lui des influences des années quatre-vingt assumées, avec des guitares qui ne guident plus les morceaux mais viennent décorer l’arrière-plan. On pense aux Smiths (“Jackie Down The Line”), à Cure (“I Love You”) voire U2 (“Roman Holiday”). C’est beau par instants, mais l’exercice s’avère parfois monotone et manque aussi un peu de nerf, d’élans rock’n’roll. Les nostalgiques y trouveront sans doute leur compte, mais on attendait plus de Fontaines DC qu’un pastiche, même réussi.

✪✪✪

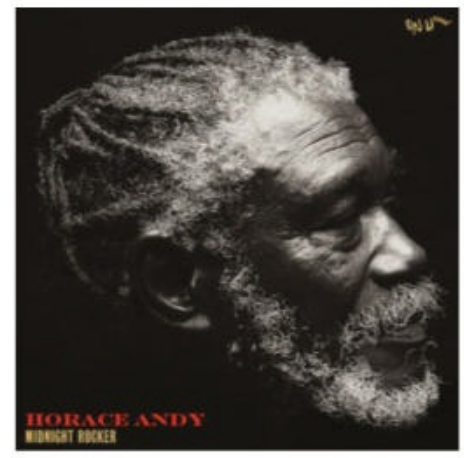
ERIC DELSART

Horace Andy

“Midnight Rocker”

ON-U SOUND

Horace Andy est de retour. Le meilleur chanteur du monde. De reggae ? Pas que. Il est bien sûr la voix la plus connue de Massive Attack — présent sur tous leurs albums depuis le premier, “Blue Lines” en 1991, et le fameux “One Love”, qui initia leur collaboration. Mais Horace était une star en Jamaïque depuis déjà plus de vingt ans, avec ses productions issues du mythique Studio One, notamment le superbe album “Skylarking” (1972), immense succès sur l’île — à réécouter de toute urgence tant la voix y est sublime, aiguë, chaude, dotée d’un vibrato divin. Généralement, ce genre d’organe s’abîme avec l’âge. Mais, à plus de soixante-dix ans, Horace Andy semble à l’abri de ce genre de souci. Il chante peut-être un peu moins haut,



mais dès le fabuleux premier titre de ce nouvel album, “This Must Be Hell”, on est soufflé par la puissance et la beauté de la voix et de la musique qui la soutient. Il faut dire que sur ses disques récents — hormis ses collaborations avec Massive Attack —, la production n’a pas toujours été au niveau. Ici, on nage en plein bonheur. Le disque est réalisé par Adrian Sherwood, le fondateur du label On-U Sound, grand sorcier du studio, connu pour ses productions et ses remixes d’une profondeur hallucinante — avec toute la panoplie : basses énormes, cuivres chaloupés, mélodica, harmonica, le tout noyé dans un écho magique. Le répertoire est lui aussi à la hauteur. Les relectures des grands titres du chanteur comme “Easy Money”, “Materialist”, “Rock To Sleep” ou “Mr Bassie” sont parfois meilleures que les versions originales ! Et les nouveaux titres sont excellents. Un album à recommander à tous ceux qui croient ne pas aimer le reggae à cause des contrefaçons.

✪✪✪✪

STAN CUESTA

Placebo

“Never Let Me Go”

MERCURY

Ça fait un bail qu’on a arrêté d’essayer de comprendre ce qui se passe dans la tête de Brian Molko. Ou même de savoir ce que sa conscience lui murmure à l’oreille. Ou lui hurle. Si tout s’en va avec le temps, force est d’admettre que, parmi les choses qui restent, on en trouve parfois de belles. Des fleurs qui percent le ciment. Des suites d’accords sommaires qui retombent sur leurs pattes, mais très (trop ?) souvent en mineur. Des guitares morveuses, mais si compressées qu’on les jurerait au laser. Des textes de rédaction certes un peu simplistes, mais qui arrachent un sourire et, pourquoi pas, deux ou trois larmes lorsqu’on les retrouve, froissés, au fond d’un cartable qu’on s’apprête à balancer pour faire de la place. La place ? Parlons-en. En 2022, on pourrait se demander quelle est celle de Placebo, désormais un duo puisque seul Stefan Olsdal fonctionne avec Molko. En vérité, l’important n’est pas de savoir à quoi rime encore ce rock résolument années quatre-vingt-dix (et pour cause). Avec le temps (toujours lui), le teigneux et le grand sont parvenus à le rendre classique. Comme REM et Pixies avant eux. A deux, à trois, avec Adam Noble ou un autre à la coproduction, Placebo a réussi à imposer un ton et un aplomb qui, à eux seuls inspirent le respect.

Qu’on se le dise : “Beautiful James”, “Hugs”, “Try Better Next Time” (la meilleure du lot) ou “Surrounded By Spies” n’ont pas grand-chose à envier à leurs tubes d’antan. Emporté par leur vent, on ira même jusqu’à écrire que “Went Missing”, dans le genre carambolage jouissif, est une perle. Et pour répondre au titre de la chanson qui donne le sien à l’album, on rassurera Brian en lui confirmant que le laisser partir ou pas dépendra surtout de sa faculté à savoir nous retenir.

✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Disques pop rock

Wet Leg

“Wet Leg”

DOMINO

La rumeur bruissait dans les journées écourtées d’automne : Wet Leg, un duo de l’ile de Wight, allait jouer au Pitchfork Festival, et c’était le groupe à ne pas rater. Et nous l’avons raté. Exprès. Ces deux amies avaient composé un tube, “Chaise Longue”, joué dans les *late shows* américains et, si le texte était amusant, la chanson était plate, molle, ennuyeuse, tout cela sentait le buzz un peu réchauffé, le bobard et la passade. Puis, le duo est apparu sur la couverture de Rock&Folk car, de passade, de buzz surfait, d’autres singles étaient apparus, un album sortait et, dès la première écoute, on voyait qu’il traçait sa route. Il y avait “Chaise Longue” encore, la bien meilleure “Wet Dream”, l’encore meilleure “Angelica”, et tout cet album très produit, très *girly*,

très grunge aussi, mais un grunge vu par des yeux d’enfants, annonçait que l’Angleterre s’était dotée d’une nouvelle pop. Le son, calibré pour ces radios qui n’existent plus chez nous est la responsabilité de Dan Carey un homme qui n’est pas uniquement responsable du son du post-punk actuel : c’est aussi lui qui a contribué à celui de Franz Ferdinand, CSS, des Kills… Son travail sur les compositions de Rhian Teasdale et Hester Chambers est redoutable. Sur des basses hyper compressées, les oreilles prises dans des guitares qui n’apparaissent qu’aux refrains, on y entend des tubes de deux minutes sur des suites d’accords façon Undertones (“Being In Love”), des timbres de voix superbes et des mélodies en volutes (“Convincing”), des hymnes idiots pour les feux de camp du futur (“Supermarket”), et des textes intimes sur des dubs arrangés à l’harmonéon (“Loving You”). La rumeur bruisse dans les jours rallongés du printemps : l’album de l’été 2022 est sorti.

✪✪✪✪

THOMAS E. FLORIN

Kurt Vile

“(Watch My Moves)”

VERVE/ VIRGIN

Kurt Vile est un musicien prolifique, comptant huit albums souvent très longs, doubles et triples, et une quinzaine d’EP à son actif, ainsi que de nombreuses collaborations, la dernière en date avec Dinosaur Jr. Après le country folk de “Speed, Sound, Lonely KV” en 2020, “(Watch My Moves)” renoue avec un americana teinté d’acid rock et de psychédélisme qui a fait la singularité de “Walkin On A Pretty Daze”, “B’lieve I’m Goin Down…” et “Bottle It In”, toujours en compagnie de ses Violators. Ceux-ci sont à nouveau présents dans les sessions de Los Angeles, entre deux flux de pandémie et les enregistrements à OKV Central, le home studio de Kurt à Philadelphie. Le long voyage, plus de soixante-douze minutes, commence par des notes de piano et un saxophone discret, James Stewart du Sun Ra Orchestra, pour une petite ballade presque enfantine, “Goin On A Plane Today”. Kurt aime les ballades paresseuses et addictives, “Cool Water”, “Chazzy Don’t Mind” avec les filles de Chastity Belt aux chœurs. Autre manière de planer, “Flyin (Like A Fast Train)” est un morceau caractéristique de son chant au phrasé nonchalant qui traverse le disque, entrecoupé d’intonations légèrement nasillardes à la Bob Dylan, le rêveur “Mount Airy Hill (Way Gone)”.

Parfois, la voix évoque Lou Reed époque deuxième incarnation du Velvet Underground, “Hey Like A Child” avec Sarah Jones à la batterie, référence plus accentuée sur “Jesus On A Wire”, avec Cate Le Bon et Stella Mozgawa, et “Stuffed Leopard”. Les guitares se font plus rugueuses et scintillantes lors d’excursions psychédéliques et space rock (“Like Exploding Stones”, “Fo Sho”, “Say The Word”). “Wages Of Sin” est une étonnante reprise atmosphérique d’un titre peu connu de Bruce Springsteen. Du Kurt Vile quatre étoiles.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Melody’s Echo Chamber

“Emotional Eternal”

DOMINO

Il y a ceux qui construisent leur mystère, et il y a ceux qui le portent en eux : telle est Melody Prochet. La Française, qui se décrivait comme une *“fleur fanée”* avant sa rencontre avec le groupe suédois Dungen, semble s’être métamorphosée en plante héliotrope sur ce troisième album inespéré et radieux, d’une richesse démente, dans lequel on distingue du mellotron, du saz, de la cithare, des guitares grésillantes comme dans du psyché turc, des cordes à profusion… Les morceaux sont tout aussi composites que dans “Bon Voyage”, mais toutes les ruptures sont estompées par le moelleux de la basse, comme sur “The Hypnotist”, dont le tempo s’amollit dans son premier tiers, avant que le motif principal ne se mette à dessiner des arabesques

autour desquelles s’enroulent les instructions de la chanteuse à l’auditeur : “*5… Tu es dans un bois, paisible/ 4, 3… Tu vois la lumière/ Tu respires l’odeur des pins et des cèdres…* ” Ça pourrait être embarrassant, mais c’est pourtant beau comme du Hedayat. Le chant, irréel, oscillant, parfois d’un accord à l’autre, de l’euphorie mystique à un effroi enfantin (“Emotional Eternal”), flotte comme une sorte de vapeur au-dessus des chansons, à la manière du sourire sans corps du Chat du Cheshire. Ne pas croire que Prochet ne fait qu’annoter la Vulgate : même si “Alma_The Voyage” emprunte à Gainsbourg les accords de “Ford Mustang”, comme “Visions Of Someone Special, On A Wall Of Reflections” (merveille du précédent album), le titre a ses beautés propres, en particulier la longue plage planante l’achevant, qui nous emplit, comme le fait aussi la splendide coda de “A Slow Dawning Of Peace”, de ce que Romain Rolland nommait un sentiment *océanique* (le mot psychédélique n’existait pas encore). Le plus grand album du genre depuis “Hypnophobia” de Jacco Gardner.

✪✪✪✪

VIANNEY G.

Father John Misty

“Chloë And The Next 20th Century”

PIAS

Vous reprendrez bien un peu de chansons d’amour ? Josh Tillman, le singer-songwriter réincarné en hipster hors-sol, popster brumeux, *misty* ou mystique, s’invente un espace-(hors du)-temps où toutes les *showtunes*, les chansons de films et les ballades de jazz romantiques seraient écrites par lui. On voit venir le disque de taxidermiste fou, les flonflons, la chantilly sonore et le savoir-faire vintage du producteur Jonathan Wilson. Le temps de se préparer un smoothie concombre-gingembre pour siroter le disque comme s’il n’engageait à rien, ornementé mais invisible, quelque chose d’inattendu se passe. Un ange, peut-être. A la seconde chanson, “Goodbye Mr Blue”, hommage avoué au “Everybody’s Talkin’ ” version Nilsson et à tous ceux qui l’ont copié, on sent une présence, une rémanence, presque une surimpression. Au troisième titre, “Kiss Me”, c’est un dénuement dépouillé, presque à vif, l’écho d’une émotion viscérale, oubliée, inouïe. Son fantôme, peut-être… Et le fantôme, parfois, c’est encore plus fort, plus entêtant que la chose elle-même, à ne pas vouloir mourir, à s’accrocher à sa part d’éternité. Petit à petit, l’auditeur fait le tri, écarte les écrans de fumée du style, pour ne plus entendre

que la profondeur mélodique, les lignes de basse à la Carol Kaye (“(Everything But) Her Love”, “We’re Only Strangers”) et cette voix merveilleuse, au bord du murmure et du précipice existentiel (“Buddy’s Rendezvous”), s’efforçant de ne pas déranger les âmes qu’elle a réveillées. Ces âmes, il faut les honorer, les choyer, les magnifier, d’un changement d’accord renversant, un saxophone plaintif, un silence utile, un rythme bossa, une vapeur d’encens envoûtante. Derrière le rideau de velours rouge de l’exercice de style brûle la flamme d’une bougie que rien ne pourra éteindre.

✪✪✪✪1/2

LÉONARD HADDAD

Daniel Rossen

“You Belong There”

WARP

Petit-fils du réalisateur Robert Rossen (“L’Arnaqueur”), après Department Of Eagles, Daniel Rossen a rejoint en 2005 Grizzly Bear, qui se transforme alors en un véritable groupe avec son créateur Ed Droste, le batteur Christopher Bear et le bassiste Chris Taylor. De “Yellow House” en 2006 à “Painted Ruins”, le quatrième album en 2017, les compositions deviennent collectives, les musiciens multi-instrumentistes et le duo Rossen et Droste se partage le chant. En 2020, Grizzly Bear ayant été mis en sommeil pour un temps indéterminé après le départ d’Ed Droste pour suivre des études de thérapeute, Rossen, qui avait déjà sorti un EP en 2012, conçoit et réalise “You Belong There”, son premier album solo, avec la seule contribution

de Christopher Bear. Transformant une petite pièce de sa maison de Santa Fe en home studio, il achète une contrebasse, se remet à la pratique du violoncelle et des cordes, s’initie aux bois et aux vents pour maîtriser toutes les phases de l’enregistrement. Dès “It’s A Passage”, la guitare classique, parfois hispanisante, “Unpeopled Space”, introduit presque toutes les chansons. Les fans de Grizzly Bear ne seront pas déçus. Si Rossen n’atteint pas à la même perfection formelle, il pare, en revanche, les dix titres d’une touche émotionnelle vibrante, due en grande partie à la production artisanale et à l’inspiration plus personnelle, “Shadow In The Frame”, “I’ll Wait For Your Visit”. Les superpositions d’une voix qui se démultiplie, les explosions instrumentales constituent toujours la trame de morceaux qui mutent parfois vers un psychédélisme onirique, “Tangle”, “Keeper And Kin”. Le rapport à la nature, à l’espace et aux paysages est omniprésent, “You Belong There”, “It’s A Passage”, “Unpeopled Space”. Une réussite.

✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

The Linda Lindas

“Growing Up”

EPITAPH

Berceau d’une forme de punk rock devenue ancestrale, Los Angeles est l’endroit où il faut être quand l’énergie se fait rare dans le monde de la musique. Quatuor de filles de onze à dix-sept ans, The Linda Lindas est la résultante de trois générations de musiciens parmi les plus énervés de cette partie de la Californie. Apparues en pleine pandémie, les filles font le buzz sur Internet avec “Racist, Sexist Boy”, une chanson écrite pour dénoncer le harcèlement subi au lycée par une de leurs camarades de classe. Après quelques mois de répétitions intenses, les quatre filles sont entrées en studio sous la houlette du producteur Carlos de la Garza, père et oncle des trois quarts du groupe et, accessoirement, reconnu à l’international pour son boulot avec Ziggy Marley, Paramore, Bad Religion ou Wolf Alice. Avec des racines se partageant entre la Chine, le San Salvador et le Mexique, The Linda Lindas prône d’office la diversité musicale. Le répertoire se partage entre power pop à la Go-Go’s et un punk rock autant inspiré par The Bags qu’une version plus édulcorée de Dianne Chai, bassiste et chanteuse de The Alley Cats. L’album est court : dix titres pour moins de vingt-six minutes assez intenses. En cela, les canons du genre sont

plus que respectés. Si les vocaux sont partagés entre les quatre filles, le chant de la bassiste Eloise Wong (quatorze ans) est le plus étonnant tant ses cordes vocales n’ont rien à envier à celles de Joan Jett. Pour s’en convaincre, le titre d’ouverture “Oh” est une petite merveille de rock mid tempo Caterpillar. Pour le reste, ce disque de rock juvénile sera le shoot d’adrénaline du mois tant il donne envie de bouger.

✪✪✪

GEANT VERT

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

THE B.B. KING BLUES BAND

LE GROUPE REND UN VIBRANT HOMMAGE AU KING DU BLUES EN INTERPRÉTANT SES PLUS GRANDS CLASSIQUES.

7 JUIN 2022 LA CIGALE

MAVIS STAPLES

EN CONCERT

8 JUIN 2022 LA CIGALE

MAGIC MOTOWN MOMENTS
LIVE TOUR 2022

The Temptations and The Four Tops

WITH ALL THEIR HITS:
BALL OF CONFUSION • GET READY • PAPA WAS A ROLLING STONE • MY GIRL
I CAN'T HELP MYSELF (SUGAR PIE HONEY BUNCH) • WALK AWAY RENEE • LOCO IN ACAPULCO REACH OUT I'LL BE THERE

12 OCTOBRE 2022
L'OLYMPIA

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR
& POINTS DE VENTE HABITUELS

gérard drouot productions s.a.

Disques
classic rock

Willie Nelson
"A Beautiful Time"
SONY/ LEGACY

Avec approximativement autant d'albums au compteur, Willie Nelson fête son quatre-vingt-neuvième anniversaire. L'âge exacerbe son romantisme si l'on en juge par la première chanson mise en avant, "I'll Love You Till The Day I Die" (*Je t'aimerai jusqu'au jour de ma mort*) écrite par Rodney Crowell et Chris Stapleton. Le souvenir d'une femme rencontrée brièvement, il y a longtemps, le hante après toutes ces années... En partenariat avec Buddy Cannon, coproducteur, il signe cinq des quatorze titres. Vu son âge, le nombre d'amis perdus, pas étonnant qu'il envisage sa propre fin. Il le fait de manière poétique dans "I Don't Go To Funerals" : *"Je ne vais pas aux enterrements, et je n'irai pas au mien !"* L'amitié affecte autant que l'amour,

"Me And My Partner" vante cette union qui donne la force de survivre à ce qu'on est comme à ce qu'on n'est pas. Intéressé par diverses philosophies, Willie Nelson estime que "Energy Follows Thought" (*L'énergie suit la pensée*). Côté reprises, un de ses points forts, il s'intéresse à deux monuments, "Tower Of Song" (où Leonard Cohen s'adresse à Hank Williams), et "With A Little Help From My Friends" (Beatles), choix qui souligne la diversité de ses références. Comme un jazzman, ou comme Jerry Lee Lewis, il chante et joue d'instinct, à l'inspiration, à l'émotion, jamais deux fois de la même façon. Enregistré de manière country classique — guitares acoustiques pour la rythmique, électriques pour les interventions, quelques touches d'harmonica (Mickey Raphael), de pedal steel, de piano —, l'album fournit un tapis volant pour que s'élèvent la fameuse Martin N-20 (cordes nylon) baptisée *Trigger*, et ce chant nasal si personnel, si beau, si émouvant.

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Joshua Hedley
"Neon Blue"
NEW WEST

La country, univers où se croisent des auteurs merveilleux, des interprètes d'une sincérité désarmante et des guitaristes hallucinants, connaît régulièrement l'arrivée d'artistes juchés sur les épaules de leurs aînés. Joshua Hedley (né en Floride en 1985) figure parmi les plus authentiques. Au départ violoniste, son premier album, "A Tribute To Bob Wills" rend hommage au pape du western swing. Le suivant, "Mr. Jukebox", sort chez Third Man, label de Jack White. Pour "Neon Blue", il rejoint New West (comme Rodney Crowell ou Jerry Lee Lewis). Cette fois, il cherche l'esprit du début des années 1990 : aux références immuables, George Jones, Ray Price, Merle Haggard, etc., s'ajoutent Alan Jackson, Garth Brooks... Pilier du Robert's Western World, honky-tonk à l'ancienne de Nashville, il doit suivre une désintoxication à l'alcool avant de pouvoir écrire à nouveau. La cure fonctionne puisque, entouré de musiciens de studio, il livre un disque vivifiant, riche de vraies chansons. Pour porter ces histoires de bar, de camion, d'infidélité et de cœur brisé, la pedal steel, le violon et la mandoline assurent la couleur idéale. Bien servies par le mixage de Jordan Lehning, la guitare Fender Telecaster de James Mitchell a ce mordant, cette précision, cette

texture qui ne se rencontrent que dans cette musique. Une magie qui fait les chansons rapides s'envoler. Pour la pochette, Joshua Hedley pose chez un marchand de bottes western. Devant lui, une bière, des clopes... Ce balaise, barbu, tatoué, dûment chapeauté, ne plaisante décidément pas avec une tradition à laquelle il fait honneur ! Comme il explique dans "Country And Western" : "*Je ne veux pas ressusciter le passé, juste faire ce que j'aime.*"

✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Mike Campbell & The Dirty Knobs

"External Combustion"

BMG

L'auditeur français ne manquera pas d'être amusé par le refrain du deuxième morceau : *"Just Like Brigitte Bardot/ Impossible To Resist"*. Mike Campbell, se dit-on, n'a pas dû voir une photo de l'héroïne de "Et Dieu Créa La Femme" depuis belle lurette… Blague à part, la référence est raccord avec l'esprit du projet, qui baigne dans des influences sixties subtilement mises au goût du jour. C'est en 2010 que le fidèle guitariste de Tom Petty a lancé les Dirty Knobs, mais ce n'est qu'à la mort de ce dernier, en 2017, que Campbell leur a consacré sa pleine attention, publiant un premier album en 2020. A bien des égards, la musique de Campbell — qui signe tous les titres —

évoque celle de Petty ; les deux hommes jouèrent ensemble cinq décennies durant, écrivirent souvent à quatre mains, et partageaient un amour pour la pop vigoureuse et mélodique — Byrds, Animals, Kinks... Exactement ce que l'on entend ici : des chansons ciselées — Campbell sait lâcher les chevaux guitare en main, mais uniquement si le morceau l'exige ("Electric Gypsy") —, servies par une production où les trouvailles sonores abondent et où une myriade de riffs claque au vent ("Wicked Mind", "Cheap Talk", "Dirty Job", avec le renfort de Ian Hunter)... Complètent le tableau une paire de boogies, dont l'un, "Lightning Boogie", avec Benmont Tench, le pianiste des Heartbreakers, et deux chouettes ballades ("State Of Mind", avec Margo Price, "It Is Written"). Les paroles sont souvent drôles, le chant, nasal, assume ses limites et dégage une certaine coolitude, et si l'univers trahit la génération de l'auteur (Campbell est né en 1950), la fraîcheur de l'ensemble n'indique en rien son âge.

✪✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Steven Brown

"El Hombre Invisible"

CRAMMED DISCS

Tuxedomoon était un groupe fabuleux. On les avait découverts en 1980 avec le très bel album "Half-Mute", sur le label des Residents, leurs voisins — tout aussi barrés — de San Francisco. Steven Brown en était le fondateur, avec Blaine Reininger. Leur musique ? Expérimentale mais agréable. Froide mais chaude. Grinçante mais mélodique. Minimaliste mais riche. Répétitive sans être chiante. Une rareté, en somme. Et un secret bien gardé. Ils sont bien sûr venus en Europe, où on a toujours bien accueilli les musiciens américains "à faible potentiel commercial". Et ils y sont restés — en Belgique, pour être précis, la patrie des musiques différentes. Ils ont bien sûr fait beaucoup de musiques de spectacles avant-gardistes. Et on a un peu perdu leur trace... Peut-être existent-ils encore. Peut-être ne le savent-ils pas eux-mêmes. En tout cas, ce qu'on sait, en 2022, c'est que Steven Brown vit au Mexique et qu'il vient de produire cet album solo de toute beauté. Un truc qu'on n'attendait pas. Qu'on écoute d'abord d'une oreille distraite. Moins difficile qu'on ne l'aurait cru. L'âge, probablement. La sagesse. On retrouve tout ce qu'on aimait chez Tuxedomoon, les dissonances en moins. Cette voix étrange de non-chanteur, terriblement séduisante. Ces textes courts mais percutants,

malins. Ces nappes de claviers statiques. Cette basse en avant. Ce son de saxophone magnifiquement original car incroyablement non-jazz ("The Book"). Et pas de batterie — on dira ce qu'on voudra, mais ça repose. Et puis, petit à petit, ce disque ne vous lâche plus. Il va falloir réécouter — enfin écouter — tout ce qu'a fait ce garçon depuis une trentaine d'années. C'est peut-être formidable. C'est même fort probable.

✪✪✪

STAN CUESTA

Disques français

Bertrand Betsch

"J'Ai Horreur De L'Amour"

MICROCULTURES RECORDS/ KURONEKO

Malgré le titre de son nouvel album, qui laisserait présager un culte du cynisme, Bertrand Betsch est un grand sentimental, même s'il préfère conjuguer ses émotions sur le mode du spleen. La preuve, il happe l'auditeur dès l'ouverture avec une complainte somptueuse ("Tant Tard") qui proclame ses désillusions avec une nonchalance désabusée : "*Au fond je l'ai toujours su/ L'amour est un pari perdu/ La vie est un poème/ Qui ne dit jamais je t'aime*". Portées par des guitares saturées, une dose de techno, un violon inspiré et des arrangements en finesse qui jouent du contraste entre option acoustique ("Tout Doit Disparaître") et fascination électrique ("Détruire Dit-Elle"),

ses neuf chansons affirment la beauté de mélodies qui s'immiscent et s'incrustent au gré d'une pop atmosphérique au fort pouvoir d'attraction, qui fait preuve d'une séduction immédiate sans jamais jouer la carte de la facilité. Totalement au diapason, le chant délicat, nuancé et retenu tout en étant capable de subtiles montées en voix de tête, distille des textes à forte valeur poétique dans lesquels Betsch prouve qu'il est un orfèvre du langage. S'il ne dédaigne pas l'humour noir, s'il cultive la nostalgie, la lucidité et la tristesse, allant jusqu'à évoquer un état dépressif ("En Dessous") et clore ce nouvel essai par une évocation de la mort ("Deadline"), il n'a pas son pareil pour disséquer les sentiments et autopsier l'amour ("Ultraviolet") : "*Je sais jouer des tours/ Qui ressemblent à l'amour/ Un rêveur palpitant/ Dans le délinquant/ Aimer c'est voler/ Aimer c'est tricher/ Aimer convoler/ Aimer ultraviolet*".

✪✪✪1/2

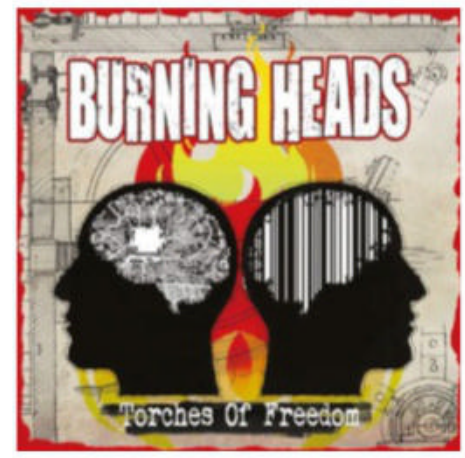
H.M.

Burning Heads

"Torches Of Freedom"

KICKING RECORDS

Burning Heads, le groupe d'Orléans, existe depuis 1987. On est au-delà de la survie. Combien de concerts, combien de galères, et cette foi, chevillée au corps, pour encore jouer et enregistrer des disques. Ce nouvel album (le quatorzième), sans drapeau blanc, marque l'arrivée d'un nouveau chanteur, Fra, remplaçant Pierre, la voix mythique du groupe, qui a décidé de quitter l'aventure. Et le retour de Phil, le guitariste des débuts. Les plus anxieux pouvaient redouter le pire. Ce disque allait-il être celui de trop ? Une madeleine de Proust indigeste, juste bonne à entretenir la nostalgie ? Il n'y a rien de pire que le rétroviseur à l'heure d'honorer l'électricité débridée... Les vieux qui singent leur jeunesse envolée... D'entrée, on est rassuré. "Pharmageddon" est une grenade balancée dans les tranches ennemies sans préavis, une déflagration-cavalcade impeccable. Punk mélodique, comme on disait il y a longtemps, du punk quoi, rapide, noyé dans des guitares rageuses et une énergie post-adolescente jamais suspecte. C'est la générosité ici qui l'emporte, l'envie d'en découdre encore avec la fatalité et les saloperies de ce monde. *"One more round"* hurle Fra, et on est d'accord. L'intro de "Endless Loop (In My Head)" évoque le meilleur de NRA, autres compagnons



de route de Burning Heads. Les douze titres de ce disque n'ont aucune envie d'originalité, pas de free jazz ni rien, et c'est heureux. "Gwardeath & Nasty" réveille des fantômes punk hardcore jubilatoires. "The Way You Lie", "Not A Robot", "All We Need", "Once In A Blue Moon", les titres défilent et c'est comme si le temps avait rendu les armes. Burning Heads, avec les Thugs, est peut-être le seul groupe hexagonal à pouvoir rivaliser avec les Américains sans problème. Classe.

✪✪✪

JERÔME REIJASSE

Argent Ardent

“Punk”

MILANO RECORDS

Arrivé en même temps qu’une pandémie, le dernier projet de Grégoire Garrigue — un temps guitariste de Tav Falco, Asphalt Jungle et membre permanent de The Jones —, est un combo punk minimaliste appelé Argent Ardent, en référence au pognon qui ne brûle pas les poches de ceux qui n’en ont point. A défaut de concert, le groupe s’est tourné vers le travail en studio pour continuer à exister sur les réseaux sociaux. Fort d’un contingent virtuel intéressant, les quatre AA ont produit avec les moyens du bord d’un navire en cale sèche trois albums aussi ramonesques que possible, sans pour autant donner dans la parodie. Pour cette troisième livraison, le clin d’œil pictural vers la pochette

de “Rocket To Russia” tombe à pic pour commenter l’actualité tendue du moment. Bien qu’involontaire, l’amateur de quiproquo appréciera. Les époques pourries étant en perpétuel recommencement, le contenu du disque est loin d’être revival ; même si le son peut faire penser aux démos de Métal Urbain produites pour l’émission de John Peel. Il est même possible de comparer le chanteur Vince Vincent (dans la chanson “Punk”) à un Clode Panik chantant des textes de Starshooter façon Bulldozer. Entre chansons slogans (“Argent Ardent” et “Droit Dans Le Mur”) et constats désabusés (“C’est Mourir De Rire”, “Je Trace Ma Route”), cet album résume en décibels six mois d’activité réactive pour ne pas mourir d’ennui. Pour le reste, AA est comme un garage vintage qui ressuscite des épaves de 203 pour en faire des hot-roads. Succession de riffs vus et revus, jouée passionnément par une brochette de teenagers sans date de péremption sur le pot de yaourt, “Punk” s’écoute sans vergogne ni honte.

✪✪✪

GEANT VERT

Brisa Roché & IX

“BRMD”

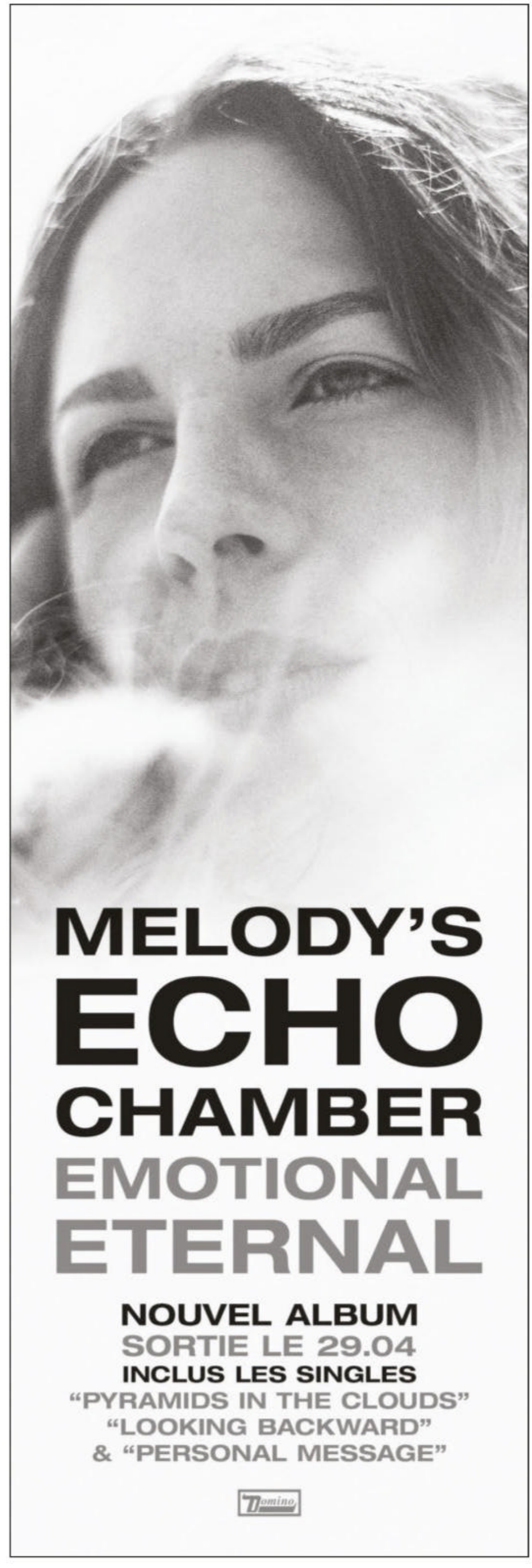
ART-BREAKER

Tout ça, c’est à cause de Rock&Folk. Comme tous les Hollandais, Marnix Dorrestein passait ses vacances en famille dans le sud de la France — un séjour chez nos amis bataves, sous un ciel éternellement gris, bas et lourd, permettant rapidement de comprendre pourquoi. Il y lisait cette magnifique revue alors accompagnée d’un CD. C’est ainsi qu’en 2007, il découvre un excellent titre de la chanteuse Brisa Roché, “Heavy Dreaming”. Quinze ans plus tard, les voici qui collaborent sur ce très bel album réalisé en duo, à Paris. A l’écoute, la première chose qui frappe, c’est évidemment la voix incroyable de Brisa. Elle vient du jazz ? Pas étonnant, il y a comme un fond d’intonations à la Billie Holiday — sur les couplets de “Wine In The Morning”, notamment. Mais l’album — pour l’instant uniquement disponible en streaming — est un mélange de nombreuses musiques, passant d’atmosphères electro rêveuses au rock (“Either Or Neither Nor”), voire au hip-hop, comme sur “The Time”, le titre d’ouverture, léger et charmant. Il y a même un tube en puissance, “Good Riddance”, drôle et pop, accrocheur, d’une fraîcheur presque sixties. En réalité, le tout sonne plutôt eighties — en fait, c’est la même chose, avec l’électronique

à la place des grands orchestres et des arrangeurs. Ainsi, le gimmick rythmique de “From Your Dream” fait carrément penser à... Matt Bianco. Du coup, on réécoute “More Than I Can Bear”. C’était quand même pas mal foutu. Mais, on s’égare... Un album addictif, absolument pas prisonnier d’un style, à mettre entre toutes les oreilles. Merci Rock&Folk.

✪✪✪

STAN CUESTA



Réédition du mois

The Lemonheads

"IT'S A SHAME ABOUT RAY"

Fire (Import Gibert Joseph)

Un fléau s'est abattu sur le rock américain durant la première moitié des années quatre-vingt-dix : après Nirvana, tout le monde s'est mis à utiliser la même grosse distorsion appliquée aux guitares. Avant, il y avait eu le hardcore, puis le fameux *quiet/loud* initialement inventé avec grâce par les Pixies, ensuite repris et décuplé à mort par le groupe de Kurt Cobain. Enfin, le *quiet* a disparu et tout est devenu *loud*. Même ceux qui faisaient de la bonne pop (Fountains Of Wayne, Weezer) s'y sont mis, sans parler des autres qui faisaient du mauvais bubble-gum punk avec succès (Green Day).

Bref, tous les disques se sont mis à sonner pareil, jusqu'à ce que les regards se détournent vers l'Angleterre. Au milieu de ce déluge d'uniformité saturée, les Lemonheads ont brillé par leur originalité. Ce n'était pas gagné : le groupe de Boston avait commencé avec des albums quelconques singeant Hüsker Dü. Mais en 1992, Evan Dando avait opéré une révolution stylistique. "It's A Shame About Ray" n'avait plus rien à voir avec ses travaux précédents, ni avec les groupes du moment. L'album qui ne cesse de se bonifier était alors apparu comme un disque charmant et mignon, seules quelques oreilles attentives y avaient décelé une authentique grandeur. Le disque respire, repose tranquillement sur des guitares acoustiques ou électriques sans la fichue saturation, un peu d'orgue sur un titre, de la lap steel sur un autre, et les chœurs délicieux de Juliana Hatfield (qui a sorti à l'époque, avec les Blake Babies, puis en solo, plusieurs grands albums). Bref : tout cela est plein de souffle. "It's A Shame About Ray" repose sur des mélodies simples, la voix de Dando n'est pas celle d'un Paul Westerberg, mais l'ensemble fonctionne parfaitement. Grâce à cette production parfaite, classique — qui l'empêche donc de vieillir —, mais surtout grâce aux compositions ; il n'y a rien à jeter ici : "Confetti", "My Drug Buddy", "Alison's Starting To Happen", "It's A Shame About Ray", quasiment tout est remarquable. Ce fanatique de Gram Parsons savait y faire lorsqu'il s'agissait d'écrire une chanson parfaite. La brièveté même de ce classique (moins d'une demi-heure) contribue à sa perfection. Tout le monde en veut plus, ce qui est toujours bon signe. Le meilleur album des Lemonheads (avec le suivant, "Come On Feel The Lemonheads") a donc trente ans. Il ressort accompagné d'un CD supplémentaire reprenant la fameuse reprise de "Mrs. Robinson" de Simon And Garfunkel, une splendide version de "My Drug Buddy" en duo avec Juliana Hatfield, et des démos très réussies qui sonnent davantage comme des versions acoustiques des morceaux de l'album que comme des fonds de tiroir. Trois décennies plus tard, la magie de ces petites chansons, leur dénuement, leur aspect paradoxalement mélancolique et lumineux à la fois, continue de fasciner. La belle gueule de Dando et la grandeur de son album lui ont permis de devenir éphémèrement une petite star du rock indé américain des années quatre-vingt-dix, d'être invité à la télé, de faire les couvertures des magazines. Il prenait trop de drogue, est redevenu un artiste confidentiel, est devenu straight, et a continué à faire des choses intéressantes. Mais rien n'atteint la fraîcheur de cette petite beauté de 29 minutes et 33 secondes. Bizarrement, on a plus envie de le réécouter que l'œuvre intégrale de Nirvana.

NICOLAS UNGEMUTH

Petite beauté de 29 minutes et 33 secondes

Photo Ebet Roberts/ Redferns/ Getty Images

PAR NICOLAS UNGEMUTH

Personne ne sait exactement ce qui se passe dans sa tête

Jonathan Richman & The Modern Lovers

"JONATHAN RICHMAN & THE MOERN LOVERS"

Music On CD/ BMG (Import Gibert Joseph)

C'est le virage le plus sidérant de l'histoire du rock. En comparaison, celui d'Evan Dando fait figure de gentil caprice. Avec une première version des Modern Lovers (sans le "Jonathan Richman"), Richman avait enregistré plusieurs démos avec John Cale, et d'autres avec Kim Fowley. Tout cela en 1971 et 1972, avec Ernie Brooks à la basse et Jerry Harrison (futur Talking Heads) aux claviers. Ces séances sortiront finalement des années plus tard, en 1976. Le résultat était sidérant : du punk avant l'heure, avec des morceaux légendaires, dont "She Cracked", et le classique absolu, "Roadrunner", qui sonnait comme un "Sister Ray" joyeux et juvénile. Richman, obsédé par le Velvet Underground, était encore un gamin à l'époque. Puis ce grand excentrique a décidé qu'il ne ferait plus de musique bruyante, s'est mis à jouer dans des hôpitaux d'enfants à problèmes. *"Ces gosses soi-disant attardés me comprennent mieux que les adultes non attardés",* a-t-il dit. La première version des Modern Lovers a été dissoute, un nouvel album (le premier véritable, en fait) a été conçu et pensé de manière radicalement différente : que des guitares claires, une batterie toute légère, un peu de basse, quasiment aucun solo, et des chansons aux titres assez délirants, collant parfaitement à la voix étrange de Richman, qui semble parfois directement sorti de l'asile. L'homme ne manquait pas d'imagination en signant des chansons intitulées "Lonely Financial Zone", "Hey There Little Insect", "Here Come The Martian Martians", "Abominable Snowman In The Market" ou "Rockin' Shopping Center", avec des influences doo wop ou rock fifties, en version tellement sages qu'elles sonnent parfois presque parodiques. Sa nouvelle version de "Roadrunner", dépouillée de l'orgue fou figurant sur "The Modern Lovers", reste joviale mais en ressort complètement épurée. Enfin, il y a sa déclaration d'amour à la Nouvelle-Angleterre ("New England"), intéressante pour ceux qui ne sauraient pas où aller aux Etats-Unis, et une reprise de "Back In The USA" de Chuck Berry très différente de celle de MC5. L'ensemble donne un disque qui ne ressemble à rien d'autre sorti à l'époque (par malheur, "Modern Lovers" et "Jonathan Richman & The Modern Lovers" sont sortis simultanément, à quelques mois d'écart, ce qui a rendu les auditeurs assez confus, qui ont sans doute eu l'impression d'entendre les albums de deux artistes différents). Mais c'est ainsi : il n'y a qu'un Jonathan Richman, et personne ne sait exactement ce qui se passe dans sa tête (à l'exception de ses vieux amis des Rubinoos, qui ont joué avec lui et étaient signés sur le même label, Beserkley Records). On l'a même vu par la suite jouer un étrange troubadour dans "Mary A Tout Prix" des frères Farrelly. Il est toujours des nôtres, c'est tant mieux.

Tindersticks

"PAST IMPERFECT – THE BEST OF TINDERSTICKS '92- '21"

Universal/ City Slang (Import Gibert Joseph)

Aussi incongrus que les Lemonheads en pleine furie grunge, les Tindersticks s'ébrouant durant les années folles de la Britpop. Apparu au début des années quatre-vingt-dix, le groupe semblait vivre dans sa propre bulle et être totalement imperméable aux machins à la mode de l'époque. Que les Tindersticks soient parvenus à développer un culte durable en faisant une musique aussi singulière relève du miracle. D'ailleurs, il est difficile de décrire précisément leur musique, ce qui est un peu le signe des grands. Il y a souvent des cordes, des chœurs féminins, des guitares twang, des influences soul savamment tordues, et la voix de Stuart A Staples. L'homme semble souvent déprimé, il n'est pas là pour plaisanter, il est grave. Sa voix l'est aussi, et s'il a une nette tendance à abuser du vibrato, Staples reste bien l'un des chanteurs les plus étonnants de son temps. Comme un Nick Cave moins sauvage (et techniquement plus doué) ou un Leonard Cohen moins minimaliste, Staples a fait des Tindersticks le véhicule idéal de ses idées très originales, tellement originales que la réalisatrice Claire Denis a fait plusieurs fois appel à lui pour ses musiques de film. Dans le même temps, Staples et ses musiciens ont gravé quelques albums considérés comme des classiques de "Tindersticks" à "Simple Pleasure", soit de 1993 à 1999. Cette double compilation sans la moindre note de pochette est l'entrée idéale dans l'univers d'un groupe unique. Beaucoup adoreront, d'autres auront du mal avec cette neurasthénie permanente.

Rééditions

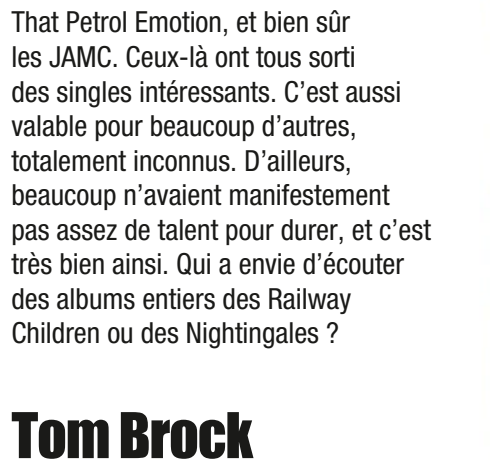
A écouter près de la cheminée, un verre de Courvoisier à la main

NME C86
"DELUXE 3-CD EDITION"
Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Initialement, c'était une cassette fournie avec l'édition du New Musical Express datée du 3 mai 1986...
La fameuse cassette a fait beaucoup de bruit. Il s'agissait de présenter la crème de groupes inconnus, souvent vantés par une multitude de fanzines, qui allaient bientôt faire des concerts dans les soirées d'un petit club baptisé The Living Room. Le nouveau romantisme et le rock FM avaient fini par lasser tout le monde, il était temps de revenir à une esthétique DIY plus rock'n'roll, moins basée sur le look et la démesure. Les Smiths avaient réveillé la nation, et ensuite les Jesus And Mary Chain sortiront des singles, puis un premier album révolutionnaire. Un homme, Alan McGee, lui-même membre d'un groupe (Biff Bang Pow!), s'agitait beaucoup pour faire éclore cette scène, dont certains protagonistes seraient signés sur son nouveau label, Creation Records. La fameuse "NME C86" est désormais élargie à trois CD. C'est un bon panorama d'une époque où tous les groupes ne se ressemblaient pas. Certains étaient influencés par la scène mod, d'autres par The Fall ou un certain post-punk bruitiste, d'autres encore faisaient de la pop mélodique et noisy. Il y a là-dedans à boire et à manger, mais beaucoup de bonnes choses : Primal Scream, les Bodines, The Mighty Lemon Drops, les Soup Dragons, les Weather Prophets, les Primitives, les Wolfhounds, Biff Bang Pow!, That Petrol Emotion, et bien sûr les JAMC. Ceux-là ont tous sorti des singles intéressants. C'est aussi valable pour beaucoup d'autres, totalement inconnus. D'ailleurs, beaucoup n'avaient manifestement pas assez de talent pour durer, et c'est très bien ainsi. Qui a envie d'écouter des albums entiers des Railway Children ou des Nightingales ?

Tom Brock
"I LOVE YOU MORE AND MORE"
Mr Bongo (Import Gibert Joseph)

Incroyable découverte que celle de Tom Brock, inconnu au bataillon. Si Jay-Z ne l'avait pas samplé pour son morceau "Girls Girls Girls", il est probable que l'unique album de ce soulman obscur serait resté dans les poubelles de l'Histoire. "I Love You More And More", sorti en 1974, a été produit par Barry White. Le morse a fait du sacré bon travail, du niveau de celui d'Isaac Hayes à la même époque, et son client avait beaucoup de talent. Voici donc une sorte de Philly Soul au ralenti, ultra suave, dont les meilleurs moments évoquent le Marvin Gaye de "What's Going On". Les orchestrations, et les cordes en particulier, sont fascinantes, et Barry White n'a pas forcé Brock à lui ressembler. Lequel Brock avait une belle voix et de bonnes compositions sous le bras. Cette petite pépite est à écouter à moitié nu ou en veste d'intérieur sur une moquette blanche épaisse, près de la cheminée, un verre de Courvoisier à la main. En couple, de préférence.



The Sound
"WILL AND TESTAMENT"
SOD (Import Gibert Joseph)

C'est la fête pour les fans de The Sound, groupe culte des années "new wave", comme on disait à l'époque : deux CD de titres live jamais publiés, enregistrés entre 1984 et 1987, incluant des morceaux enregistrés précédemment. Le groupe est en grande forme et Adrian Borland en grande voix, toujours poignant, mais certains synthétiseurs, dignes de ceux des Simple Minds à leur pire époque, ont un peu de mal à passer aujourd'hui. Restent les chansons, souvent brillantes. The Sound a été un grand groupe, coincé entre les Cure et les Bunnymen (qui étaient sur le même label, mais ont rencontré plus de succès) apparemment oublié aujourd'hui, mais ceux qui connaissent n'oublieront pas le pauvre Borland, homme tourmenté qui a mis fin à sa vie en se jetant sous un train le 26 avril 1999, dans l'indifférence générale. C'était un grand songwriter et un chanteur touchant, un homme adorable mais brisé, qui avait aussi enregistré de très bons albums en solo. Qui sait ce qu'il aurait fait s'il avait survécu à ses problèmes ?

Steppenwolf
"MAGIC CARPET RIDE – THE DUNHILL/ ABC YEARS 1967-1971"
Esoteric/ Cherry Red (Import Gibert Joseph)

Huit CD de Steppenwolf, c'est du lourd. D'ailleurs, il s'agit de rock lourd. Hard, blues, avec la voix rocailleuse de John Kay, les tubes ("The Pusher", "Born To Be Wild", "Magic Carpet Ride"), et ce son brut. Steppenwolf était un groupe compétent car pas trop lourd, justement, mais le problème, c'est qu'à quelques exceptions près (les fameux tubes),

ces gens-là n'étaient pas vraiment doués pour les chansons. Le coffret comblera les bikers complétistes reprenant tout le répertoire des années 1967 à 1971 d'après les bandes masters, avec versions mono, live, etc. Si les deux premiers albums sont intéressants, ça se gâte sérieusement vers la fin, en particulier avec "Steppenwolf 7" et "For Ladies Only". Quelle idée, aussi, d'enregistrer autant de disques en si peu de temps lorsqu'on n'a pas exactement un talent d'exception pour la composition ?

Mary Wilson

"THE MOTOWN ANTHOLOGY"

Motown (Import Gibert Joseph)

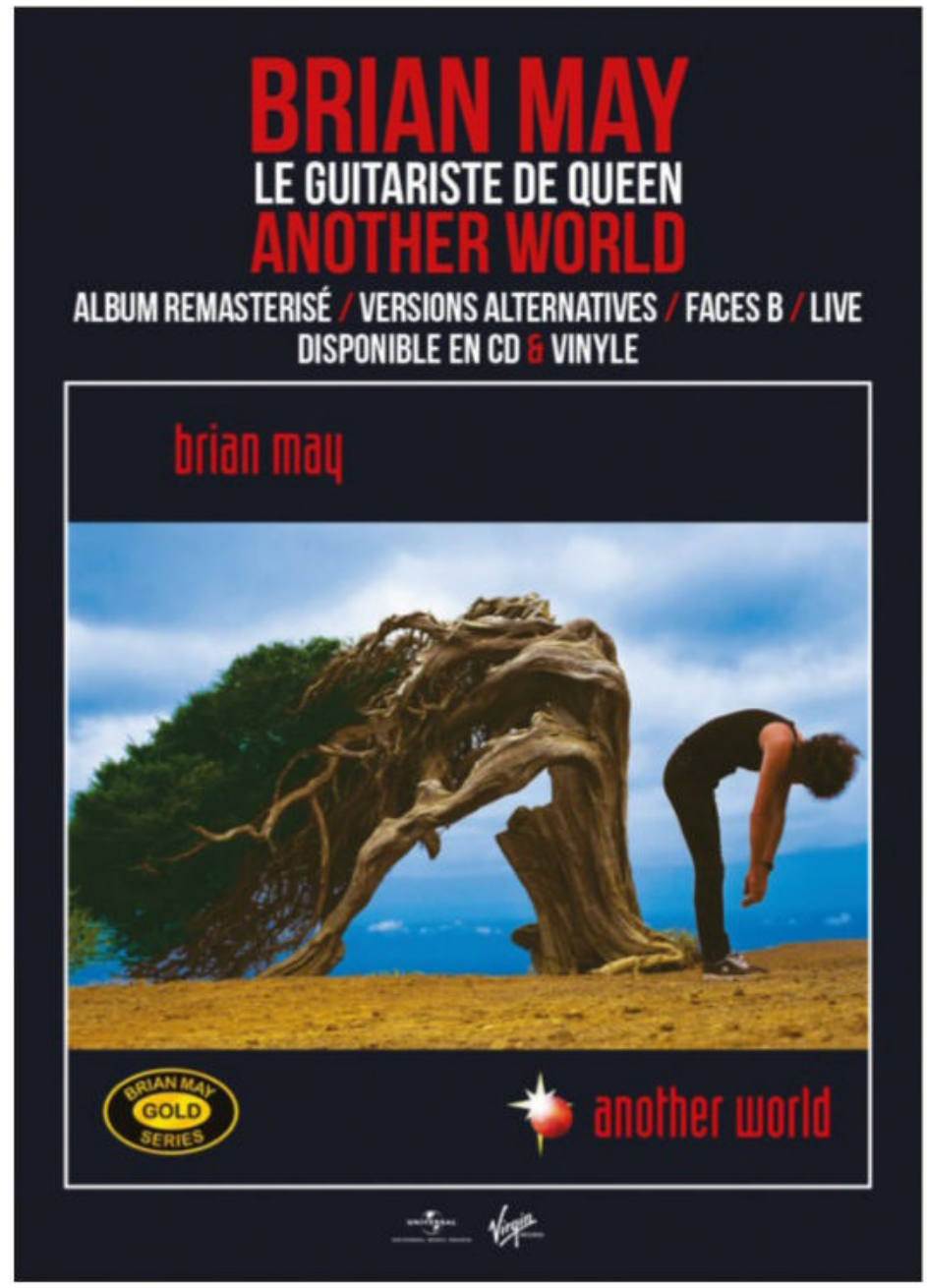
Comment survivre dans l'ombre de la grande Diana Ross ? Mary Wilson y est à peu près parvenue. Les Supremes n'ont cessé de se reformer jusqu'à la fin des années soixante-dix, après quoi Mrs. Wilson a sorti quelques albums en solo. Cette double compilation réunit des titres méconnus qu'elle chante en solo dans les années soixante et soixante-dix ("Can't Take My Eyes Off You", "Son Of A Preacher Man"), puis passe par une période gentiment disco assez réussie, pour s'achever avec son album solo paru en 2015, qui contient une étonnante reprise de "Green River" de Creedence Clearwater Revival. L'ensemble est un peu inégal, mais mérite le détour car Wilson était une superbe chanteuse.

The Betterdays

"HUSH YOUR MOUTH – THE BETTERDAYS ANTHOLOGY"

Grapefruit (Import Gibert Joseph)

Une compilation destinée au maniaque du british beat. Les Betterdays venaient d'un trou perdu de l'Angleterre, avaient peu de moyens, et, mis à part quelques rares concerts au 100 Club ou au Marquee, n'ont jamais réussi à percer à Londres. Ils n'ont d'ailleurs jamais réussi à percer nulle part. Ces deux CD montrent pourtant qu'ils étaient très doués dans le genre R&B énervé qui faisait rage à l'époque, avec les inévitables reprises de "Bright Lights, Big City", "Too Much Monkey Business", "Road Runner", "You Can't Judge A Book By The Cover", "Parchman Farm", "Who Do You Love" etc. Au rayon originalité, on repassera donc. Mais ce qui frappe, c'est leur énergie et leur sauvagerie. Tant d'années plus tard, les Betterdays sonnent comme des cousins éloignés des Pretty Things du début. Ce n'est pas rien. ❑



Réhab'

PAR BENOIT SABATIER

Ignorés ou injuriés à leur sortie, certains albums méritent une bonne réhabilitation. Méconnus au bataillon ? Place à la défense.

The Troggs après 1967 : sous les cochonneries, des perles

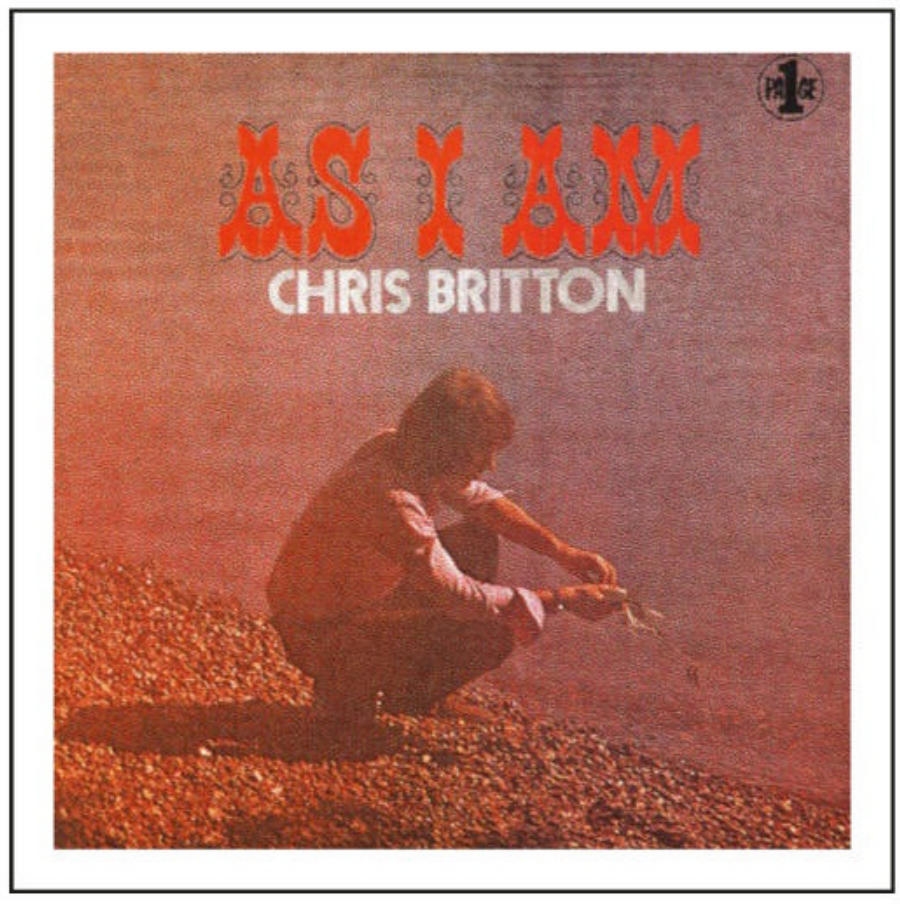
Chris Britton

"AS I AM"

Page One

SUITE À UNE DÉCHÉANCE FULGURANTE, THE TROGGS SE FAIT HARA-KIRI EN 1969. Derrière eux, quelques mois de fantastiques et loyaux services, truffés de hits faramineux, "With A Girl Like You", "I Can't Control Myself", "Anyway That You Want Me", "Give It To Me"… Sans oublier l'historique "Wild Thing". Et la séance photo avec Muhammad Ali. Un groupe au niveau des meilleurs, Rolling Stones, Kinks, Who, etc. Tout ça sur moins de deux ans : à partir de fin 1967, après "Love Is All Around", au lendemain de l'été de l'amour, les Troggs sont *out* — vus comme des troglodytes, l'origine de leur nom. Alors que la jeunesse plonge dans la contre-culture, ces prolo-péquenots ne savent même pas rouler un joint, enregistrant "Purple Shades" sans avoir pigé en quoi consistent ces fameux buvards — bad trip, grosse descente : 1968, quatre singles, quatre fours. Après ? Séparations, arnaques contractuelles, reformations, tournées foireuses, disques sortis à la sauvette, certains des membres devenant électriciens, d'autres patrons de discothèque ou plus simplement alcooliques, la plupart passant l'arme à gauche.

Leur discographie post-1967 : un bordel gavé de cochonneries. D'où surnagent des perles méconnues. Face aux tentatives solos de Reg Presley, foireuses, la surprise vient en 1969 du sympathique guitariste Chris Britton, et de son splendide album "As I Am". Loin de la décharge bestiale et sexuelle de "Wild Thing", il s'agit de chansons raffinées, dans un style similaire aux merveilles de Bill Fay, mélange de folk délicatement baroque et pop sagement psychédélique — entre Kaleidoscope et Nick Drake, Honeybus et Colin Blunstone. Sommet : "Will It Last" et sa mélodie au clavecin, suivie des très beaux "If You Really Care", "How Do You Say Goodbye", "That Was The Time", "Maybe Time Will Change Me"… Et deux envolées fantastiques, "Sit Down Beside Me" et "Fly With Me", que Britton rehausse d'arrangements funky, avec un orchestre qui groove, percussions latinos et break de sitar bouillonnant. Les Troggs aussi enregistraient de jolies ballades, mais la voix hargneuse de Presley minimisait leur délicatesse. Celle de Britton l'accentue et, grâce à un songwriting éminent, le charme agit. Ce charme échappe juste à une catégorie : la Terre entière. Bide, direction bac à soldes. Britton retourne au sein des Troggs, reformés. Leur nouveau label les colle en studio. Sans qu'ils n'aient rien préparé. Britton : "*Reg avait juste la moitié d'un couplet d'un truc nommé 'Tranquility', nous ne savions pas quoi en faire.*" Désaxé, le groupe s'écharpe. C'est le seul enregistrement qui sort de la session : le bootleg "The Troggs Tapes", mythique, où Reg et Ronnie Bond s'insultent — le chanteur conseillant au batteur de "*se couper les mains*". Selon la légende, les scénaristes de "Spinal Tap" ont eu accès aux bandes. En attendant, les Anglais parviennent finalement à enregistrer deux singles, le super "Lazy Weekend" en 1971, puis l'année suivante "Everything's Funny / Feels Like A Woman", complètement schizo — face A façon Sweet bubblegum, la B explosant tout (le disque est pris en charge par le producteur de Black Sabbath, qui fournit un boulot tonitruant). Une renaissance artistique, malheureusement pas commerciale. Le groupe survit en tournant dans des bars où le public mate du foot, dans des cabarets où sont bookées d'ex-vieilles gloires, seule l'Allemagne leur réservant des salles moins dégradantes. Chris Britton a jeté l'éponge : en vacances au Portugal, il achète une usine et la transforme en discothèque, qu'il va gérer durant six ans. Pendant ce temps, Presley et ses gars connaissent une nouvelle surchauffe. Avec à la clé un single démentiel, "Strange Movie". Reg : "*On avait une semaine à Newcastle, on marchait dans la rue, on passe devant un cinéma porno. Bon sang, faut écrire sur ce sujet, on s'est dit, mais est-ce que ce sera diffusable ?*" Pour la radio, faudra une version édulcorée : "*On a dû remplacer* 'Tout le monde est au plumard' *par* 'Tout le monde a perdu la tête' *et changer les grognements orgasmiques par des* 'Love love love'." Le morceau, du Slade époustouflant, sera sélectionné par David Bowie onze ans plus tard lors d'une carte blanche à la télévision. Quatre albums suivent : "The Troggs" (1975, super pochette), "The Trogg Tapes" (1976, super pochette, rien à voir avec le bootleg d'engueulades), plus deux chez New Rose, "Black Bottom" (1981) et "Au" (1989), le tout dans un style Ramones des cavernes. Il y a une majorité de covers, beaucoup d'eux-mêmes — dont une reprise reggae de "Wild Thing". Celle de "Good Vibrations" : de la dynamite. Finalement, après un trou de douze ans, l'équipe de R.E.M., alors au faîte de sa forme (1992), repêche Presley et Britton pour un dernier album, "Athens Andover" — plus policé, également plus cohérent, mélodieux : presque un grand disque. Les Troggs, l'histoire d'une longue déchéance ? Oui, mais non. ★



Première parution : décembre 1969

Depuis 20 Le Crédit Mutuel donne le LA

Retro CTROP

VINTAGE FOOD MUSIC FESTIVAL 2022

VENDREDI 24 JUIN

TRYO

LA RUE KETANOU

SAMEDI 25 JUIN

ALICE COOPER

RIVAL SONS

STATUS QUO

SEASICK STEVE

MANU LANVIN Hommage CALVIN RUSSELL

DIMANCHE 26 JUIN

SIMPLE MINDS

MADNESS

OMD

THE UNDERTONES

FROM THE JAM

EDGÄR

CHATEAU DE TILLOLOY (80)

FNAC / AUCHAN / CARREFOUR / INTERMARCHÉ / CULTURA / LECLERC

LOC 03 22 89 2000 - GINGER.FR

RIFFX AESIO rock folk RTL2

GÉRARD DROUOT PRODUCTIONS PRÉSENTE

LET IT BE ABBEY ROAD

BY THE ANALOGUES

THE FINAL STUDIO ALBUM FROM START TO FINISH *& MUCH MORE!*

20.09.2022	LILLE	THÉÂTRE SÉBASTOPOL
21.09.2022	PARIS	SALLE PLEYEL
23.09.2022	LYON	BOURSE DU TRAVAIL
24.09.2022	MARSEILLE	LE CEPAC SILO
25.09.2022	NICE	ACROPOLIS
27.09.2022	BORDEAUX	THÉÂTRE FEMINA
28.09.2022	TOURS	PALAIS DES CONGRÈS
29.09.2022	NANTES	CITÉ DES CONGRÈS

THEANALOGUES.NET

INFOS & RÉSERVATIONS SUR GDP.FR

& POINTS DE VENTE HABITUELS

rock&folk

gérard drouot productions s.a.

L-R 21-13065 - L-R 21-11445 - RCS PARIS N 388 281 586 - ARTWORK : ROBERT MUDA VAN HAMMEL - ADAPTATION : HUGO THOMAS

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Double vinyle rouge sang

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleurs microsillons du moment.

Rééditions

Pink Floyd
“The Piper At The Gates Of Dawn”
Pink Floyd Records

Difficile de rester objectif lorsqu'on aborde le sujet “The Piper At The Gates Of Dawn”, premier album de Pink Floyd sorti en 1967 et chef-d'œuvre absolu du génie égaré Syd Barrett. Un disque qui mêle chansons pop kaléidoscopiques courtes inspirées des contes de Chaucer et des récits de Tolkien et Lewis Caroll (“Matilda Mother”, “Lucifer Sam”, “The Gnome”) et longues envolées planantes (“Astronomy Domine”, “Interstellar Overdrive”), inventant au passage le concept de space-rock. Une pierre angulaire du rock psychédélique britannique, dont l'influence s'est étendue sur des milliers de groupes ces cinquante dernières années. L'intérêt de cette réédition réside dans le fait qu'elle propose la version mono de l'album, qui demeure la plus fidèle aux intentions initiales du groupe. Un mix où les voix sont plus voilées d'effets et où l'orgue de Rick Wright occupe plus d'espace que sur la stéréo (c'est notamment audible sur “Interstellar Overdrive”) et qu'il est appréciable de retrouver.

The Coral
“The Coral”
Deltasonic

C'était en 2002. Dans l'effervescence d'un retour du rock à guitare aux quatre coins de la planète, l'Angleterre dégainait avec The Coral la plus belle des réponses. Un groupe lettré de musiciens surdoués biberonnés à Love, Bob Marley et Dion DiMucci, héritiers des La's dans la grande tradition des *cosmic scousers* de Liverpool. “The Coral”, premier album sorti il y a vingt ans, est toujours aussi vibrant et superbement bordélique. Un miracle de pop psychédélique empli de mélodies limpides (“Simon Diamond”, “I Remember When”), d'évasions garage (“Goodbye”) et de folie beefheartienne (“Skeleton Key”), qui s'est hissé au sommet des charts à l'époque, lançant avec brio la carrière d'un des groupes les plus brillants de sa génération. Cette réédition sur double vinyle démontre en outre que The Coral savait écrire des faces B meilleures que bien de singles de leurs contemporains (“God Knows”).

Suicide
“Surrender”
Mute/ BMG

Oh, la belle compilation. Voici Suicide résumé en seize titres passionnants (dont deux versions inédites) sur un double vinyle rouge sang. Nul besoin de présenter ici ces révolutionnaires de la musique électronique, inventeurs du punk synthétique le plus radical et avant-gardiste de son époque, toujours aussi dérangeant et passionnant plusieurs décennies après. Dans le magnifique texte qui accompagne le disque, Henry Rollins (des non moins légendaires Black Flag) décrit le projet non pas comme un best of, mais comme une porte d'entrée dans l'univers du groupe. Une mission accomplie haut la main tant l'album, qui retrace toute la carrière du groupe, de “Suicide” (1977) à “American Supreme” (2002), donne envie de se replonger dans l'œuvre de Martin Rev et Alan Vega.

Warum Joe
“Dans Le Blizzard”
“Tanzen & Trinken”
SMAP

Après les excellentes rééditions de l'année dernière, SMAP continue de

Photo Bruno Berbessou

ressortir le répertoire de Warum Joe, groupe punk français culte du début des années quatre-vingt. Les deux premiers enregistrements, sortis à l'origine chez New Rose, reviennent en vinyle augmentés de morceaux bonus et de goodies magnifiques (inserts, fac-similés...). "Dans Le Blizzard", premier album du groupe, sorti en 1981, possède notamment "Datcha", classique punk français représentatif de l'approche minimaliste du groupe (boîte à rythmes, guitares anguleuses, chant revendicatif en français), mais "Tanzen & Trinken" (1982) est peut-être le classique oublié du groupe.

El Goodo
"Coyote"
Strangetown

Ils ne viennent pas de Liverpool, mais c'est tout comme. Originaires du pays de Galles voisin, ces disciples des Super Furry Animals ont publié en 2008 avec "Coyote" un magnifique disque de pop psychédélique dans un anonymat quasi général. Impossible à trouver, d'autant que le groupe sortait peu de son pays, "Coyote" bénéficie aujourd'hui de sa toute première édition vinyle, pour le bonheur de ses (douze) fans. L'occasion rêvée de redécouvrir des chansons aux mélodies limpides telles que "Aren't You Grand", "I Saw Her Today" , l'électricité garage de "Feel So Fine". Un bon disque trop méconnu, par un groupe attachant.

The Pretty Things
"Electric Banana 1967-1969"
Audio Clarity

C'est une des péripéties qui fait la légende des Pretty Things. Alors que le groupe menait sa carrière chez EMI, produisant des chefs-d'œuvre tels que "SF Sorrow" et "Parachute", il fut contacté par le label De Wolfe, spécialiste en *library music* (la musique d'habillage sonore pour films et radio) afin d'enregistrer des morceaux sous pseudonyme. Ainsi est né le faux groupe Electric Banana qui a enregistré des dizaines de chansons pour des films tels que "What's Good For The Goose" dans un flou juridique certain. L'album compilé ici présente les Pretties au sommet de leur art, pour ce qui est un véritable album fantôme du groupe. De "Street Girl" à "Alexander", la patte du groupe est immédiatement reconnaissable, et on peut légitimement s'interroger sur le destin que ces chansons auraient pu connaître dans un autre contexte.

Nouveautés

Romano Bianchi
"Fringale"
Le Pop Club

On l'avait croisé et apprécié au sein du groupe Magic & Naked, le Genevois Romain Deshusses publie sous le nom de Romano Bianchi un premier album sophistiqué aux arrangements feutrés et aux textes finement ciselés. Douceur psychédélique et mélodies contemplatives ("A L'Ombre D'Une Idole") sont au programme de cet excellent album où pointe parfois un humour vachard ("Quittez Toutes Les Ecoles D'Art").

BOPS
"Sounds Of Parade"
Le Cèpe/ Lofish/ Freakout

Jeune groupe rennais formé autour des frères Cozic-Bop (Louis, basse et chant, Oscar,batterie, Germain, chant/ guitare), les Bops se sont enrichis d'un quatrième membre (Tom Beaudoin, claviers) pour leur second album. Délaissant la fougue power pop de ses débuts, le groupe livre avec "Sounds Of Parade" un disque ambitieux. Mélodies à tiroirs ("Sequencer"), saillies pop aux paroles humoristiques ("No Job"), harmonies divines ("R.A.VA.C.H.O.L."), titres aux orchestrations classieuses ("Martin, Martin" avec la participation de l'orchestre symphonique de Sofia) : c'est une belle réussite.

45 tours

After Geography
"Mr Rain"
KRMI/ Dangerhouse Skylab

Si le nom de groupe est un clin d'œil aux Beatles — "After Geography" était une vanne de Ringo Starr sur "Aftermath" des Rolling Stones, un choix de titre écarté à la faveur de "Revolver" —, le son de ces Lyonnais (qu'on avait déjà croisés au sein des excellents Sunder) doit plus à la power pop du début des années soixante-dix. Leur premier EP propose trois titres fins et délicats qui annoncent de belles choses à venir.

Monsieur Paul Et Les Solutions
"Dans Mon Monde"
Staubgold/ Cougouyou 20

Le projet de Monsieur Paul Et Les Solutions est annoncé sans ambages en ouverture de la face B de cet EP : "Plagier Dutronc". Pour ce faire, quoi de mieux qu'un mélange de guitares fuzz et de claviers Farfisa ? Sur quatre morceaux, le groupe fait étalage de son érudition avec un humour caustique ("Dans Mon Monde") qui n'est pas sans évoquer Evariste, autre modèle revendiqué. ❑

Discographisme_55

PAR PATRICK BOUDET

On ne juge pas un livre à sa couverture. Et un album ? Chaque mois, notre spécialiste retrace l'histoire visuelle d'un disque, célèbre ou non.

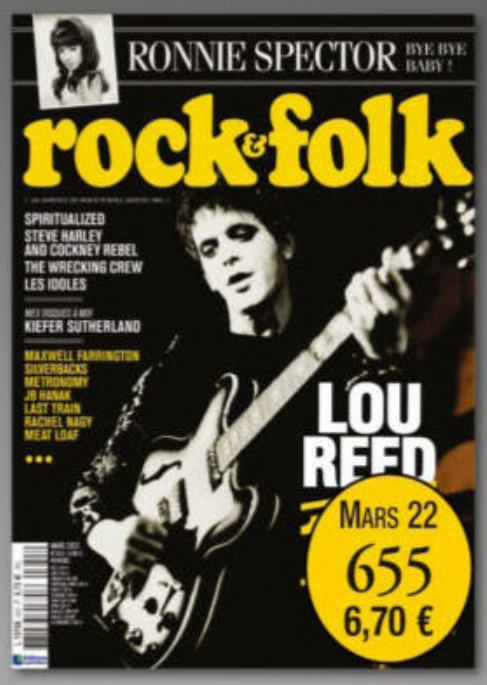
"Hot Rats"

Frank Zappa

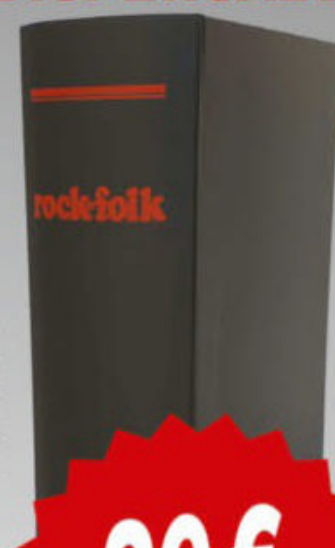
Première parution : 1969

En l'espace de trois ans, Frank Zappa et ses Mothers Of Invention ont eu le courage artistique d'imposer une nouvelle façon de faire du rock durant l'apogée de la beatlesmania et du rock psyché californien. Cette posture musicale à contre-courant s'est également incarnée dans l'esthétique de leurs pochettes supervisées par Cal Schenkel, de "Absolutely Free", le deuxième enregistrement, jusqu'aux derniers albums, voire ceux qui furent publiés à titre posthume. Outre les pochettes, Schenkel, graphiste autodidacte, a conçu les affiches de concert, les publicités, le décor des films, notamment celui de "200 Motels", et plus tard les vidéos du musicien. Touche-à-tout génial, Schenkel va réinventer en permanence le monde de Zappa sans abandonner sa cohérence, recourant soit à des collages influencés par l'esprit Dada, soit à des dessins dans le prolongement des comics alternatifs, soit à de la photographie souvent réalisée par d'autres artistes. On pense bien évidemment à la pochette de "We're Only In It For The Money", merveilleux pastiche de celle de "Sgt. Pepper" des Beatles, photographiée par Jerry Schatzberg ("Blonde On Blonde", Bob Dylan ; "I Never Loved A Man..." Aretha Franklin…).
Durant l'été 1969, Frank Zappa, un peu fatigué de son quotidien abondamment rempli, et aussi à court d'argent pour entretenir ses musiciens, envisage la conception d'un album solo, son deuxième après "Lumpy Gravy", comme une pause salvatrice et une nouvelle expérience musicale.
En effet, fin 1968, Zappa a quitté la Log Cabin sur Laurel Canyon, incroyable maison de plus de mille mètres carrés construite pour l'acteur hollywoodien Tom Mix, star des films muets de cow-boys. Devenue l'épicentre de la culture freak, la Log Cabin fut un lieu de répétitions, d'enregistrements et de soirées interminables. C'est là que Frank a fait la connaissance d'un groupe de filles un peu barrées et aux tenues excentriques, les GTO's (Girls Together Outrageously). Elles dansent, chantent en mode happening avant les concerts et sont, surtout, de toutes les soirées hype. Du reste, impressionné par leur créativité débridée et festive, Frank va produire en 1969 leur seul album, "Permanent Damage", enregistré avec certains musiciens des Mothers. Parmi ces GTO's, on y remarque plus particulièrement Miss Pamela, communément appelée Pamela des Barres, la groupie la plus célèbre des seventies, et Miss Christine, au civil Christine Ann Frka. Egalement baby-sitter de Moon Unit (Module Lunaire), la fille de Frank, Christine Frka sort avec Vincent Furnier, le chanteur et leader d'Alice Cooper qu'elle présente à Zappa afin qu'il produise son premier album ("Pretties For You", sorti en juin 1969). Personnalité à part, Miss Christine attire l'attention d'une jeune photographe, Andee Nathanson, qui traîne dans cet univers artistique et branché en pleine ébullition. Munie de son Nikkormat offert par James Fox (le voyou de "Performance" avec Mick Jagger et Anita Pallenberg), Andee shoote tous ceux qui l'impressionnent autour d'elle : Mick Jagger et Marianne Faithfull, Dennis Hopper, David Hockney, Marlon Brando, Gram Parsons, Phil Spector… et les GTO's. Aussi, Andee organise-t-elle une séance avec Miss Christine sans but précis, mais parce qu'elle est fascinée par cette fille très mince et grande au teint pâle lui semblant sortir du film "Les Enfants Du Paradis", aujourd'hui on penserait plutôt à un personnage du cinéma de Tim Burton. Souhaitant un rendu original, Andee se munit de plusieurs rouleaux de film infrarouge pour magnifier l'impression étrange que véhicule naturellement Christine. Et elles se rendent dans une villa abandonnée à Holmby Hills, envahie par la végétation. Christine porte une combinaison en laine crochetée aux couleurs vives et aux dégradés subtils qu'elle a confectionnée elle-même. Andee l'installe au cœur d'un yucca géant, les bras écartés, le regard perdu. Grâce à l'infrarouge, les longues feuilles vertes comme des rayons sont devenues rouges comme la chevelure intensément bouclée de Christine.
Puis Andee repère un immense bassin qui fut un étang de nénuphars, désormais vidé et encombré de jardinières abandonnées. Elle propose à Christine de s'y glisser. Après plusieurs poses dans cet espace, Andee se positionne à l'extérieur et au ras du sol demandant à Christine de sortir doucement du trou. Dès lors, le bassin ressemble à un large caveau et Christine à une créature émergeant d'une crypte. Seul le regard cerclé de noir auréolé de sa chevelure dense et ses mains aux longs doigts sont visibles.
Lorsque les photos arrivent jusqu'à Frank, il est littéralement fasciné. Celle du yucca ornera le verso de la pochette des GTO's. Quant à celle de la crypte, il la réserve pour son album solo, "Hot Rats". Ce titre est en partie une référence aux sessions d'improvisation des jazzmen de la New Orleans, les "Jazz Hot", et aussi une vanne vacharde à l'égard des Mothers que Zappa juge désormais limités pour jouer ses compositions complexes.
Andee a toujours vu dans ce cliché l'émergence du girl power, une femme libre sortant de la tombe du patriarcat où elle était cloîtrée depuis des siècles. Mais rétrospectivement, il s'agit également de la trace furtive d'une culture underground dont nous vîmes uniquement le sommet de l'iceberg et dont les participants et leurs témoignages ont presque tous disparu, à l'inverse des hippies. "Hot Rats" est bizarrement l'unique pochette féminine dans la discographie foisonnante de Zappa, et le plus bel hommage à une culture ancrée dans l'expérience et la recherche de modes de vie et d'expressions artistiques auxquelles Zappa participa activement, et qu'il allait abandonner pour se consacrer uniquement à son versant musical. Fin d'un chapitre. ❑

rock&folk



L'ÉCRIN INDISPENSABLE



RC : 31199

20 € + frais de port

Tous les anciens numéros sont sur **boutiquelariviere.fr**

BON DE COMMANDE

à retourner avec votre règlement à :

Rock&Folk - VPC - 45 ave. du Général Leclerc
60643 Chantilly cedex

Pour une meilleure gestion de ma commande, j'indique mon adresse E-mail :

Email :

Nom : Prénom :

Adresse : CP :

Ville :

Tél. :

Ci-joint mon règlement à l'ordre des Editions Larivière ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N°

Expire le : Je note les 3 derniers chiffres au dos de ma Carte Bancaire:

Signature et date obligatoires

OE : VROFP21

Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant.
Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Frais de port : 2,50 € par revue et 6,90 € par écrin / DOM-TOM, Etranger nous contacter au + 33 43 44 62 43 79

N° ou Ecrin	Prix
N°650 - 57035 ❑	
N°651 - 57036 ❑	
N°652 - 57038 ❑	
N°653 - 57041 ❑	
N°654 - 63603 ❑	
N°655 - 63605 ❑	
N°656 - 63733 ❑	
Écrin - 31199 ❑	
Frais de port*	
Total	

Highway 666 revisited

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

Pas du goût de Disney

PLUTO

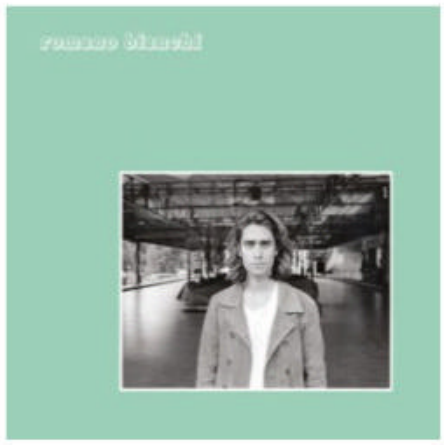
MENACÉ PAR DISNEY POUR CAUSE D'AFFICHE REPRÉSENTANT LE CÉLÈBRE COMPAGNON DE MICKEY, Pluto a tourné avec les plus grands et son unique opus est devenu une référence très recherchée. Un disque assez inclassable, entre blues rock mélodieux et ballades aux teintes progressives, d'une constante qualité.

Londres. Le jeune Paul Gardner est subjugué lorsqu'il découvre Duane Eddy, le pionnier gominé de la guitare surf. Il lui donne envie de gratouiller une six-cordes dès ses quinze ans. En compagnie du batteur Terry Sullivan, il va suivre les modes à venir : mod, puis psyché avec Rainbow Reflection qui mue en Dry Ice, un quintette qui mettra en boîte un excellent disque resté inédit. Un petit drame, car il regorge de merveilles heavy psych comme les frénétiques "Clear White Light" et "Falling Down", ou la lysergique "Fake It", toutes dopées par le jeu de guitare stupéfiant de Chris Hryniewicz. Son vibrato déchaîné vogue vers le style Glenn Ross Campbell du temps des Misunderstood, allant même jusqu'à aborder des rives moyen-orientales ("Ashes") ou japonisantes ("Chinese House"). Derrière lui, Terry Sullivan maltraite ses fûts tel un mini Keith Moon. Ian Mc Donald, futur King Crimson et invité pour l'occasion, souffle enfin un mirifique solo de flûte sur la dylanienne "Laila". Las, le quintette implose alors qu'il partage l'affiche avec Spooky Tooth,Taste et Chicken Shack. En attendant des jours meilleurs, il faut remplir le frigo. Paul cachetonne donc comme bassiste de tournée des folk-rockeurs Trees. Son futur binôme, Alan Warner, vient au rock par le skiffle et l'incontournable Lonnie Donegan. Jeune prodige, il maîtrise rapidement les arcanes de la guitare. Vagabondant au gré des groupes qu'il illumine par son talent naissant, Alan migre pour l'Irlande, où le manager des futurs Thin Lizzy l'approche. Gagné par le mal du pays, il retourne au bercail et opte pour un attelage soul/funk qui devient The Foundations. Rod Stewart y auditionne, et Arthur Brown en fait brièvement partie. Les Foundations publient quatre disques avec un certain succès. En 1969, Alan souhaite renouer avec le rock'n'roll. Il dépose donc une annonce dans le Melody Maker. Cela tombe bien, Paul Gardner est en quête d'un nouvel acolyte, ayant tout juste lancé Pluto avec Terry Sullivan. Ce dernier, en partance pour Renaissance, est vite remplacé par Derek Jarvis, un ami de Mick Grabham (Cochise, Procol Harum). Un bassiste, Mick Worth, est également recruté sur annonce, autant pour son van retapé que pour sa personnalité extravertie. Il est même en possession d'une Fender Precision ayant appartenu à John Entwistle. Le gang est au complet, les affiches prêtes. Problème, elles représentent le personnage de dessin animé Pluto se défoulant sur une guitare. Ce n'est évidemment pas du goût de Disney, qui dégaine bien vite des menaces de procès. Sous la pression légale, Pluto opte désormais pour une représentation du dieu des Enfers… Signé par l'agence de Terry King, Pluto bourlingue dans le circuit des lycées et universités, se constituant un public fidèle qui le propulse au prestigieux Marquee, puis en première partie de cadors comme Rod Stewart, Fairport Convention ou Thin Lizzy. A la grande joie d'Alan qui enchaîne les beuveries avec ses vieux potes Phil Lynott et Ian Downey. Le groupe est vite signé sur Dawn Records, une filiale de Pye consacrée au rock progressif.
Un premier effort se partageant entre les compositions de Gardner et Warner est enregistré rapidement avec le producteur John MacCleod. Ce premier et unique opus est doté d'un son très clair et presque lo-fi, avec des riffs à l'économie, des voix blanches, une basse très aventureuse, un martèlement discret. Il s'élance sur "Crossfire" et son rythme étonnamment syncopé, strié de guitares perçantes. "And My Old Rocking Horse", avec ses power chords doublés de fuzz, lorgne plus vers le hard rock. Dans cette mouvance, on peut aussi citer "Down And Out" ou le génial boogie "Stealing My Thunder", qui anticiperait presque le son d'AC/DC. Dans le registre de la ballade teintée d'accents folk, on trouve la planante "Mister Westwood" et "Beauty Queen", aux douces harmonies. La face A s'achève sur l'excellente "Road To Glory", influencée par Richie Havens, tandis que la face B se clôt sur la mélodieuse "Bare Lady".
Le disque sort en 1971, et douze mille exemplaires trouveront preneur, bien que Dawn n'investisse que trop peu dans la promotion. De surcroît, Pluto se fait arnaquer lourdement, au point de ne plus être en mesure de payer ses factures. Le vocaliste John Gilbert, ex-Cochise, rejoint le quartette pour un ultime single ("I Really Want It") en 1972, un quasi-tube grâce à l'appui de Radio One. Pluto subsiste encore un an avant la séparation. Paul poursuit avec Mick sous la forme d'un étonnant duo guitare-synthétiseurs. Alan passera au sein de The Polecats, orchestre rockabilly des années quatre-vingt. Par la suite, Gardner et Warner remonteront Pluto et capteront une douzaine de titres très blues rock ("Hound"), parus en 2020 sous le titre "Journey's End". ❑

PAR H.M.

Dracula On A Skateboard

Le rock indépendant brasse les influences les plus diverses et la sélection des huit albums du mois (parmi trente-cinq arrivés à la rédaction) propose le grand écart entre des extrêmes assumés. D'un côté, la grâce et la délicatesse, avec ses effluves pop ou bluesy, de l'autre l'excès et la rage, entre punk et metal.



Le chanteur-guitariste suisse **Romano Bianchi** a d'abord joué dans des groupes aux références californiennes avant d'œuvrer en solo et d'enregistrer ce premier album en compagnie de divers musiciens de la scène pop romande. Appuyant sa voix suave et ses textes francophones délicats sur des guitares variées, des banjos et une pop contemplative aux résonnances psyché très marquée par les sixties, il privilégie les mélodies douces-amères, les ballades alanguies et les complaintes au lyrisme discret, tout en se permettant un détour réussi du côté de la bossa *("Fringale", Le Pop Club Records, lepopclub.com/romanobianchi).*

Créé en 2015, le quintette parisien **Except One** a une particularité que l'écoute de son second album ne laisse pas deviner : la présence d'une chanteuse. En effet, le chant de son metalcore convulsif va bien au-delà de l'éructation, et la voix s'incorpore totalement au fracas ambiant pour devenir l'un des éléments constitutifs d'une sorte de lave en fusion sonore. En dehors de rares pauses instrumentales, les morceaux revendiquent leur goût de l'excès et de la démesure en cultivant un aspect primitif et tribal qui leur confère une vivacité implacable *("Broken", Except One, facebook.com/ExceptOneOfficial).*

Née à Marseille, **Marion Rampal** est tombée toute petite dans le grand bain du jazz, et son cinquième album solo depuis 2009 prouve qu'elle est devenue l'une des grandes voix du blues hexagonal. Dès l'ouverture ("A Volé"), on est emporté par son chant à la fragilité conquérante et, aussi à l'aise en français qu'en anglais, elle stupéfie par son swing délicat ("Tisser") qui nous entraîne entre folk, blues et jazz au gré de rencontres musicales, tels ses duos musicaux savoureux avec ses complices Piers Faccini ou Archie Shepp *("Tissé", Les Rivières Souterraines, marionrampal, distribution L'Autre Distribution/ Believe).*

En activité depuis 2011, le quatuor rennais **Darcy** a affûté son punk rock pour un second album sous tension. La rage rentre-dedans est son parti pris de base, et même quand il délaisse les rythmes frénétiques pour une parenthèse acoustique ("Eva"), le propos reste aussi révolté que lorsqu'il dénonce entre deux riffs les dérives répressives ("Police Partout"). La participation vocale des chanteurs de No One Is Innocent, Merzhin, et Tagada Jones relève de l'évidence tant elle concrétise une collectivité énervée : *"Viens voir comment la colère sonne/ Quand la force fait l'union" ("Machines De Guerre", Le Chant De La Colère/ At(h)ome, facebook.com/darcymusic).*

Après avoir participé à diverses formations, la Bordelaise **Roseland** a opté en 2020 pour la voie solo et livre son premier essai anglophone concocté pendant la période de confinement. Aussi à l'aise dans la confidence susurrée ("Wasted") et les mélopées éthérées ("Empty Sentences") que dans les envolées rythmées ("All I Want") et les embardées krautrock ("Stop"), elle s'ébroue dans une pop synthétique portée par une voix harmonieuse et resplendit d'une grâce pimentée d'une dose troublante d'étrangeté *("Unsaid Words", Cryogène Prod, facebook.com/roselandmusique, distribution InOuïe).*

Depuis dix ans, cette rubrique suit attentivement le parcours de **Cachemire** : ce quatuor nantais manifeste en effet une détermination sans failles à défendre un punk rock francophone qui a de l'allure et du mordant sous la houlette d'un chanteur convaincant. Avec ses arrangements conçus en compagnie du guitariste de No One Is Innocent (dont le chanteur Kemar est présent à l'occasion d'un duo), la tonalité de ce troisième album est encore plus rock que celle des précédents et, en privilégiant les petites tranches de vie, les textes ne versent pas exclusivement dans la diatribe chère à la plupart de leurs collègues enragés *("Dernier Essai", Les Deux Grands Secs Production/ At(h)ome, cachemire music.fr).*

En adoptant cette nouvelle dénomination, **Pierre Welsh & The Oaks**, le groupe Oaks (en activité depuis 2014) ne fait pas que mettre en valeur son chanteur : il entérine également une nouvelle direction qui l'entraîne du côté de la chanson française en plaçant au premier plan la voix et les textes, comme le montre le morceau d'ouverture ("Le Boxeur Et L'Acrobate"), même si la suite ("Le Geste, La Grâce") vient réaffirmer l'importance des musiques atmosphériques et concourt à nuancer l'impression première. Le premier album de ce nouveau départ trace ainsi sa voie singulière entre la passion des textes à visée poétique ("A Fleur De Mots") et le goût des climats vaporeux *("L'Insaisissable", December Square, pierrewelsh.com).*

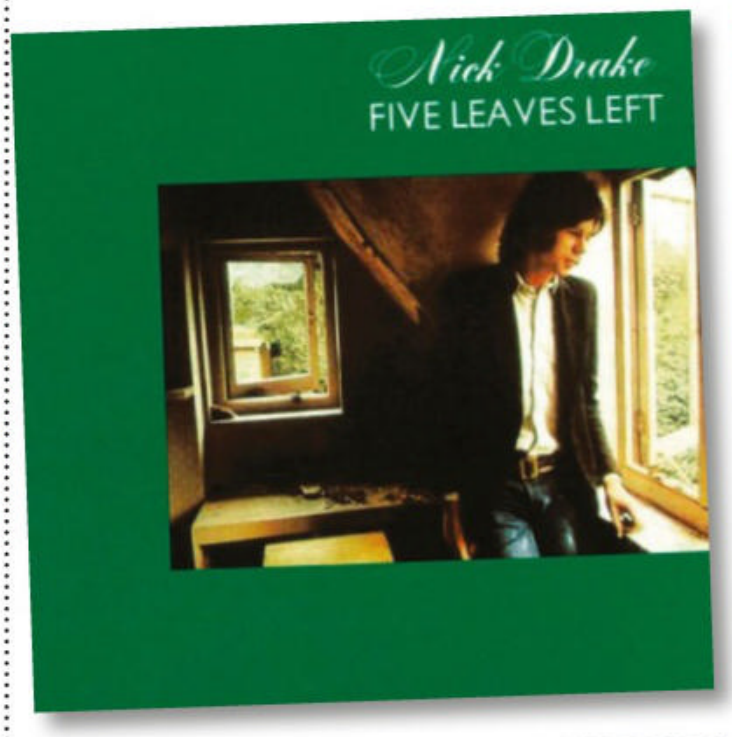
Le trio basque **Captain Rico & The Ghost Band** a opté depuis ses débuts en 2017 pour une surf music instrumentale fortement influencée par ses fondateurs, Dick Dale, Shadows et Ventures. Mais ce second album a la bonne idée de l'associer à une bonne dose de rock psychédélique et de cultiver, à travers des compositions toniques, de nombreuses références au cinéma d'horreur, comme en attestent des titres sans ambiguïté ("The Beach Of The Damned Soul", "Dracula On A Skateboard" ou "Dance Of The Zombie Warrior") qui composent une savoureuse bande-son où la reverb règne en maître *("Fréquences D'Outre-Tombe", Spider Music, facebook.com/ cptricoandtheghostband).* ❑

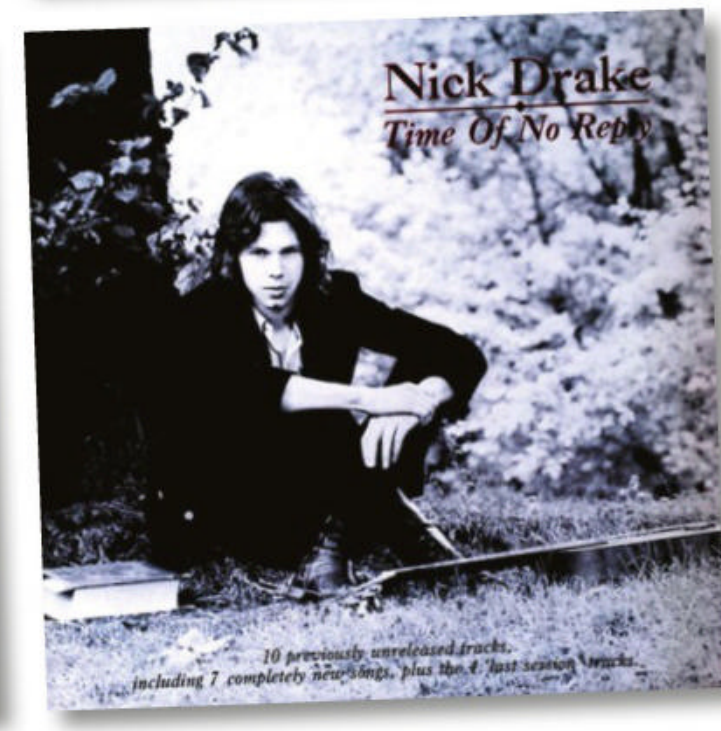
PAR PHILIPPE THIEYRE

En ermite chez ses parents

"NICK DRAKE voulait être célèbre. Il ne supportait pas son manque de reconnaissance. Les artistes affichent leurs ambitions de différentes manières, créant parfois leurs propres tragédies face à l'échec. Ce fut son cas. Pas le mien, je ne partage ni ces ambitions, ni cette sourde colère."
Robert Wyatt

L'absence de cette reconnaissance, qui arrivera bien après sa mort, accentua les penchants de **Nick Drake** à la dépression et au repli sur lui-même, sa réticence à se produire sur scène et son refus des interviews n'ayant pas aidé à sa promotion. Au fil des années, il a de plus en plus de mal à communiquer et vit pratiquement en ermite chez ses parents, à Tanworth-in-Arden, où il décède le 25 novembre 1974 à la suite d'une surdose, accidentelle ou volontaire, d'antidépresseurs (amitriptyline). Le père de Nicholas Rodney Drake, né le 19 juin 1948 à Rangoun en Birmanie, revient s'installer en Angleterre avec sa famille en 1950 et à Tanworth en 1952. Sa mère, Mary/ Molly écrit des poèmes, joue du piano et chante. Avec sa sœur Nancy, elles forment un temps un duo, The Lloyd Sisters. En 2007, l'album Nick Drake "Family Tree", compilation de titres enregistrés à la maison, comprend des morceaux chantés par Molly. En 2013, paraît "Molly Drake", un recueil de dix-neuf chansons qu'elle a composées et interprétées au piano et au chant. Elle inspire le jeune Nick, qu'elle incite à prendre des leçons de piano. Toute la famille sera un soutien constant et indéfectible. Sa sœur aînée, Gabrielle, née le 30 mars 1944, est une actrice qui a tourné dans de nombreuses séries télé, dont "UFO", "Chapeau Melon Et Bottes De Cuir", "Le Saint", ainsi que dans des comédies érotiques dans la lignée du Swinging London, et poursuivi une carrière théâtrale conséquente. Suivant la tradition familiale, en 1962, Nick Drake entre au très chic et privé Malborough College, où il s'initie à la clarinette et au saxophone, formant un premier groupe, les Perfumed Gardeners, tout en pratiquant avec succès la course et le rugby. En 1966, il retarde son entrée à l'université de Cambridge pour passer six mois à l'université d'Aix-en-Provence. Là, il découvre le cannabis, dont il sera toujours un grand consommateur, teste le LSD, compose plus sérieusement et se produit sur les places en s'accompagnant à la guitare, devenue son instrument de prédilection. De retour à Cambridge, il se consacre essentiellement à la pratique du cannabis et à une musique dorénavant inspirée par le folk qu'il soit britannique, Davy Graham, ou américain, Jackson C Frank. Drake y rencontre aussi un étudiant en musique, Robert Kirby. Jouant dans des clubs des environs de Londres, en février 1968, en première partie de Country Joe And The Fish, il est remarqué par Ashley Hutchings, le bassiste de Fairport Convention, qui l'introduit auprès de Joe Boyd, un des fondateurs de l'UFO Club et premier producteur de Pink Floyd. Impressionné par une démo de quatre titres gravés à Cambridge, ce dernier lui signe un contrat de management et de production. Un autre protégé de Boyd, John Martyn, un des musiciens britanniques les plus innovants et aventureux, sera une influence pour Drake, et une de ses rares relations suivies. Produites par Joe Boyd, les séances d'enregistrement de "Five Leaves Left" débutent en juin 1968 et se terminent en juin 1969 aux Sound Techniques Studios de Londres, avec les participations, entre autres, du guitariste Richard Thompson et du bassiste de Pentangle Danny Thompson. Lors de ces sessions, des désaccords surgissent entre Boyd, qui voudrait une orchestration plus ample, et Drake qui désire un son naturel, sans sophistication. D'autre part, le premier arrangeur, Richard Hewson, choisi par Boyd ne convient pas à Drake, qui impose Robert Kirby. "Five Leaves Left" sort le 3 juillet 1969 sans rencontrer beaucoup d'écho et se vend mal. Les rares critiques sont partagées et seuls des DJ de la BBC, John Peel et Bob Harris, le programment. Ce sera aussi le cas pour les deux albums suivants, en particulier "Pink Moon". Au total, les ventes des trois ne dépassent pas les quatre mille exemplaires, ce qui est vraiment très peu. Quittant Cambridge et l'université avant l'obtention de son diplôme, fin 1969, Nick Drake part pour Londres où il habite chez sa sœur ou squatte chez des amis, avant que Joe Boyd ne lui loue une chambre à Camden. Auparavant, le 5 août 1969, il avait enregistré cinq chansons à la BBC pour l'émission de John Peel, dont trois sont diffusées le lendemain. Assez vite, il décidera de ne plus donner de concerts. Introverti, mutique et passant du temps à s'accorder, il se heurte à l'incompréhension ou à l'indifférence du public folk. Pour les séances de "Bryter Layter" en 1970, il accepte l'idée de Boyd de produire un album plus pop, plus commercial, faisant appel à un plus grand nombre de musiciens, avec des interventions de cuivres et les participations de John Cale et de plusieurs membres de Fairport Convention. Les critiques sont un peu plus élogieuses, mais





Top 4 ● ● ● ●

“Five Leaves Left” *(1969)*
Travaillant sans cesse open tuning et picking, Nick Drake est un excellent et original guitariste acoustique aux sonorités reconnaissables, créant souvent des structures complexes, “River Man”, seul morceau dont Robert Kirby n’a pas signé les arrangements de cordes, ou “Time Has Told Me” en contrepoint de la guitare électrique de Richard Thompson. La voix grave, chaude, fragile et douce à la fois s’harmonise parfaitement à des textes évoquant la nature, les saisons, les éléments, “River Man”, “Saturday Sun”, “Fruit Tree”, infusés par la nostalgie d’un monde rêvé et par la profonde mélancolie d’un créateur qui, comme sur la photo au verso, observe le monde courir, “Way To Blue”, “Cello Song”. Un album magique de bout en bout, même dans les ritournelles apparemment les plus simples, “The Thoughts Of Mary Jane”.

“Bryter Layter” *(1971)*
Nick Drake trouvait que la direction prise par Joe Boyd d’entourer ses compositions par une orchestration plus pop, jazzy par instants, n’avait pas vraiment fonctionné. Si “Bryter Layter” n’atteint pas à la perfection ni à la force émotionnelle de “Five Leaves Left”, sur les mêmes thématiques, avec plus de variations et trois instrumentaux, il n’en propose pas moins une série de superbes chansons telles que “At The Chime Of A City Clock”, “One Of These Things First”, “Poor Boy”, “Fly” et “Northern Sky”, toutes deux avec John Cale.

“Pink Moon” *(1972)*
Après “Bryter Layter”, changement d’orientation pour un Nick Drake plus dépressif que jamais, “Pink Moon” est une suite de onze morceaux très courts, dépouillés, minimalistes dans leur expression. Une voix, une guitare et des textes sans enluminures superflues. Plus encore que le morceau “Pink Moon” qui, repris pour une publicité Volkswagen en 1999, élargira l’audience du chanteur, “Know” reflète au mieux l’esprit de Drake et d’un album hors du temps : *“Know That I Love You, Know That I Don’t Care, Know That I See You, Know I’m Not There.”*, des paroles chantées d’une voix atone sur un accord répétitif.

“Time Of No Reply” *(1986)*
Coproduit par Joe Boyd, “Time Of No Reply” assemble de très beaux inédits des sessions de “Five Leaves Left” comme “I Was Made To Love Magic”, “Joey”, ou des versions antérieures à celles de l’album, “Man In A Shed”, l’inédit “Mayfair”. Il est complété par trois émouvantes chansons enregistrées dans la maison de Tanworth, “Strange Meeting II”, et les quatre titres de 1974 dans la continuité de “Pink Moon”, “Black Eyed Dog”. Malgré la diversité de ses sources, “Time Of No Reply” n’est pas une compilation disparate, mais constitue un véritable album de Nick Drake.

DISCOGRAPHIE : **“Five Leaves Left”** *(1969)* **;** **“Bryter Layter”** *(1971)* **;** **“Pink Moon”** *(1972).* **Compilations :** **“Nick Drake”** *(1971), compilation US des deux premiers opus* **;** **“Heaven In A Wild Flower: An Exploration Of Nick Drake”** *(1985)* **;** **“Fruit Tree”** *(1979), puis 1986 et 2007 avec DVD* **;** **“Time Of No Reply”** *(1987)* **;** **“Way To Blue An Introduction To Nick Drake”** *(1994)* **;** **“Made To Love Magic”** *(2004), des titres de “Time Of No Reply” en versions remasterisées et un inédit de 1974* **;** **“A Treasury”** *(2004)* **;** **“Family Tree”** *(2007), l’album familial avec Molly et Gabrielle et plusieurs titres de Jackson C. Frank* **;** **“Tuck Box”** *(2013), 5 CD* **;** **“The John Peel Session”** *(2014).*

c’est un nouvel échec commercial. Ce résultat décevant et le départ de Joe Boyd pour Los Angeles accentuent les tendances dépressives de Drake qui, en 1971, commence à prendre des antidépresseurs.
A la surprise générale, les 30 et 31 octobre 1971, il enregistre en deux sessions “Pink Moon” avec l’ingénieur du son John Wood, déjà présent sur les disques précédents comme producteur. En réaction à “Bryter Layter”, il joue les onze titres en solo à la guitare, au piano sur le titre “Pink Moon” et au chant. L’échec commercial est encore plus cinglant. Il repart alors vivre chez ses parents, d’où il ne sort que très sporadiquement. Une nouvelle fois, avec Boyd de retour, il surprend en retournant en studio en juillet 1974 pour un nouvel album. Cinq titres sont gravés dans la difficulté. Il n’y aura pas de suite. En 1973, John Martyn a écrit la chanson “Solid Air”, parue sur l’album éponyme, pour Nick Drake. Il faut attendre 1979 et la sortie du coffret “Fruit Tree”, incluant les trois albums ainsi que quatre chansons de 1974, pour qu’un intérêt croissant pour son œuvre ne se développe et ne cesse de croître depuis. La réédition de 1986 sur Hannibal, label créé par Joe Boyd, inclut un disque d’inédits, “Time Of No Reply”, édité l’année suivante de façon autonome. Au fil des années, ses trois albums et la compilation “Way To Blue An Introduction To Nick Drake” sont devenus disques d’or. ❑

Et justice pour tous

PAR FABRICE EPSTEIN

Crimes, affaires de mœurs, de plagiat ou de gros sous... Les rockers aussi ont droit à leur chronique judiciaire.

Affaire n° 28
Allen Klein, Jagger-Richards contre The Verve

La symphonie achevée

SI LE ROCK EST JUDICIAIRE, IL EST, À N'EN PAS DOUTER, AUTOBIOGRAPHIQUE. Les Rolling Stones, mouture 1969, chantent l'entêtant refrain : "*Please to meet you, hope you guess my name.*" "*My name.*" Son nom plutôt. Le nom de celui qui n'en a pas car il les porte tous. Satan, Belzébuth, Messire ou Woland. Celui que Mikhaïl Boulgakov a introduit au monde libre et littéraire du XX^{ème} siècle ; celui qui, circonspect, se niche dans les habits de Pilate et accompagne Jésus au pilori ; qui, moqueur, s'enorgueillit de voir le critique littéraire Berlioz glisser sous un tramway pour ne plus jamais réapparaître. En paraphrasant le mythique commencement du "Maître Et Marguerite", le grand roman russe, les Rolling Stones ne menaient-ils pas une guerre tiède contre Allen Klein, le Bon Dieu des managers du rock et le Diable des musiciens ?

ABKCO, un acronyme qui parle aux fans. ABKCO = Allen & Betty Klein Co. = la maison qui détient les droits des Stones pour la période pré-1971. La maison mère, ou plutôt la maison père. Une maison de toutes les couleurs, et qui n'en connaît qu'une seule, la couleur de l'argent. Pourquoi pas, après tout ? Le maître (de maison) en a toujours manqué. C'est un orphelin qui a tout appris dans la rue. Allen Klein est le bailleur du fonds du rock. L'homme traverse la petite histoire du Rock comme le Pô, la Grande Botte. On le connaît pour avoir géré la déconfiture des Beatles. Aussi et surtout pour la saga sixties des droits des Stones. En 1965, lorsqu'Andrew Loog Oldham a besoin de "*new money*", c'est à lui qu'il s'adresse. Son carnet de commandes déborde. Y figurent Bobby Darin, Bobby Vinton, Neil Sedaka et Sam Cooke. Il aurait même fait plier Morris Levy, forçant la Pieuvre à payer quatre années de royalties aux vedettes rockabilly Knox et Bowen.

Sauf que…

Les Stones seront les victimes propitiatoires de Klein. Prix de l'éducation autant qu'application des axiomes du monde des affaires. Au mitan des années soixante, donc, le contrat existant entre les Rolling Stones, le label Decca et la société Impact Sound (créée par Oldham et son associé Easton) et qui permet de gérer les droits d'auteur du groupe arrive à son terminus. Oldham cherche un financier et pactise avec le Diable de Newark. Ensemble, ils signent un contrat pour une durée de dix ans, rémunéré sept cent mille dollars par an.

Subrepticement, le catalogue des Stones courant jusqu'en 1970 (date de leur séparation) atterrit dans les poches d'Allen Klein. Adieu Klein. Adieu catalogue. Bonjour Rolling Stones Records. Les Stones ont enfin leur propre label !

Au sortir des années 1960, Allen Klein est le *wheeler-dealer* le plus puissant du rock. Allen fume la pipe, son calumet de la guerre. Il a placé l'intermédiaire au centre du système (aussi, il a compris que la fortune de son groupe fétiche passerait par la case scandale, voire prison — on connaît la célèbre photo

Allen Klein et Andrew Loog Oldham, 1965

des Glimmer Twins au seuil du Tribunal de Chichester ; l'homme à droite de Keith Richards et qui semble avoir arrangé toute l'affaire, c'est Allen Klein). Homme de tous les combats, il accompagne George Harrison dans le super concert pour le Bangladesh, première manifestation rock en faveur d'une juste cause, celle d'un pays qui crève la faim, rongé par la corruption, le corporatisme et un récent cyclone. Harrison récupère douze millions de dollars, mais l'argent n'arrivera pas au Bangladesh avant dix ans. La faute à Klein, comptable de profession, qui omit de déclarer l'argent recueilli dans la bonne case de la feuille d'imposition.

Le personnage suffisamment décrit, notre histoire peut commencer.

En 1997, MTV a prouvé que son modèle fonctionne. La musique, comme la révolution, n'a plus d'autre choix que d'être télévisée. Ainsi, lorsque la vidéo de "Bitter Sweet Symphony" s'empare des ondes, le choc est absolu. Verve est un groupe qui a presque une décennie dans les dents, et dont la route semblait s'éloigner du chemin du succès. Le grand public s'en détourne. Les disques ne marchent pas.
Le quatuor a frôlé le désastre : un batteur arrêté pour avoir détérioré une chambre d'hôtel au Kansas et un chanteur, le ténébreux Richard Ashcroft, hospitalisé car déshydraté par la vie. Pour couronner le tout, le label de jazz ultra-célèbre, Verve Records, intente un procès au groupe afin qu'il change de nom. Verve devient The Verve. L'album "Hymns" marquera l'entrée du groupe dans la cour des grands.

Sauf que…

"Bitter Sweet Symphony", single indisputé de l'album, emprunte à une chanson des Stones. Elle s'appelle "The Last Time" et a été composée par Jagger/Richards en 1965. Plus exactement, "Bitter Sweet Symphony" plagie plusieurs mesures de la reprise de "The Last Time" par le Andrew Loog Oldham Orchestra. Il s'agit d'un disque que seuls les fans connaissent. Le manager iconique du groupe s'est pris au jeu du chef d'orchestre. L'attitude n'est pas illégitime, et le disque connaît un succès d'estime auprès des fans de toutes les époques. Huit cents personnes l'ont acheté. L'une d'elles est Richard Ashcroft. Préalablement à la sortie du morceau, il demande une *"clearance"*.
A Decca, d'abord, le label d'origine. Au chef ensuite. Ou plus exactement à sa préposée, Iris Keitel. Le manager Jazz Summers des Verve lui propose 15% des redevances. Elle lui répond sobrement *"fuck off"*.

The Verve finit par signer un accord. Le groupe est autorisé à reproduire cinq notes de l'enregistrement en échange de 50% des redevances de la chanson qui a désormais pour copyright Ashcroft/ Jagger/ Richards. Mais, alors que le morceau commence à battre tous les records outre-Manche, Klein s'aperçoit que "Bitter Sweet Symphony" reproduit également d'autres éléments mélodiques et rythmiques de "The Last Time". Il fulmine et mène avec brio le dernier deal de sa carrière. Un nouvel accord forcé est trouvé : Richard Ashcroft et son groupe cèdent l'intégralité de leurs redevances et droits de publication à Allen Klein. Sans droit de suite, i.e. que Klein peut en faire ce qu'il veut. Il accorde une licence à Nike, puis à Seat. Drôle de récompense : le tube de The Verve bat la mesure d'une boîte de vitesses. Pire encore, du fait du transfert des droits, Jagger et Richards sont nominés pour le Grammy de la meilleure chanson. Enfin, Andrew Loog Oldham se fend, lui aussi, d'un procès à l'encontre du groupe…

Ashcroft tombe, foudroyé par la dépression. Le groupe ne se relèvera pas.

Après la mort de Monsieur Klein, enfermé dans les quartiers haute sécurité de la maladie d'Alzheimer, les Verve récupèrent la mémoire des droits sur leur chanson. Ultime cadeau du duo le plus pérenne de l'histoire de la musique. Vingt-deux ans après !

Les Rolling Stones avaient une sympathie pour le Diable. Pas les Verve : *"'Bitter Sweet Symphony' est la meilleure chanson que les Stones ont écrite depuis vingt ans."* Pas faux ! Tout ça grâce à Allen Klein… ❑

Photo - Daily Mirror/ Mirrorpix/ Getty Images

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

“A tous ceux dont le cerveau se décomposera avant le cœur”

VORTEX

De Gaspar Noé

Le sexe, le couple, la drogue et la vengeance sont des thématiques récurrentes dans le cinéma de Gaspar Noé. Car cela fait une trentaine d’années maintenant que le cinéaste franco-argentin, provocateur en diable, choque et interroge le spectateur sur les aléas, pas toujours glorieux, du comportement humain. Avec des déviances toujours affiliées à une société de plus en plus flippante et étouffante. Si tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes, Philippe Nahon n’aurait pas suivi l’ordonnance de sa schizophrénie dans “Seul Contre Tous”, Monica Bellucci aurait évité de se faire violer sordidement dans “Irréversible”, l’âme du dealer abattu de “Enter The Void” n’aurait pas plané aussi longuement au-dessus de Tokyo et la troupe de danseurs déchaînés de “Climax” ne serait pas tombée dans la dégénérescence absolue suite à une drogue-party involontaire. Sous ses dehors de cinéaste rentre-dedans, toujours sombre sur des lendemains qui ne chantent plus, Noé a (parfois) tout de même laissé une petite place pour l’humour. Et surtout l’amour. Comme si le fait de s’aimer, même mal, était une forme de rédemption face à toutes les horreurs du monde. C’est ce que démontre “Vortex”, son dernier long *long* (2 h 22). Son premier film vraiment tout public. Son premier film sobre. Et surtout, son premier film réellement sensible et compassionnel de la première à la dernière image. Ici, la drogue est vaguement en retrait (encore que...) et le sexe ne peut plus se consommer. Et pour cause, puisque l’on suit pas à pas le quotidien banal d’un vieux couple en fin de vie. Un journaliste-cinéphile de quatre-vingts ans qui, tout en écrivant un ultime bouquin sur le cinéma, tente de gérer la maladie dégénérative de sa femme, ex-psychiatre condamnée à mourir dans les mois qui viennent. Ils errent dans leur appartement parisien avec toute la lenteur due à leur âge, tout en essayant tant bien que mal de respecter la longévité de leur couple. Et de leur amour toujours présent, malgré la maladie et le temps qui passe. Exactement à l’image de la dédicace du début : *“A tous ceux dont le cerveau se décomposera avant le cœur”*. Un vrai bad trip de bourdon existentiel qui, de prime abord, pourrait inciter à se tirer une balle dans la carotide. Sauf que Noé, visiblement, n’est pas là non plus pour *sadiser* le spectateur. Il montre juste un état de fait. C’est comme ça et puis voilà. Tout le monde finira dans un grand trou noir et il faut l’accepter. Pour interpréter ces deux personnages, Noé a fait appel à deux légendes du septième art. D’un côté Françoise Lebrun (78 ans), actrice d’un grand film emblématique du cinéma d’auteur français des sixties (“La Maman Et La Putain” de Jean Eustache dont elle fut la compagne). Et de l’autre le légendaire Dario Argento dont les films d’horreur cultes italiens (“Suspiria” en tête) marquèrent de leur empreinte la culture cinéphilique de Gaspar Noé. Pour la première fois, Argento devient donc acteur et met magnifiquement à profit son âge canonique pour servir les angoisses de son personnage. Y compris quand il est confronté à son fils quadragénaire (excellent Alex Lutz) qui tente d’envisager des situations alternatives. Genre EHPAD, quoi. Curieusement, pour suivre les déambulations du couple dans l’appartement poussiéreux, Noé effectue plusieurs plans-séquences agrémentés de *split-screen*, soit l’écran divisé en plusieurs parties pour suivre des actions qui se déroulent en même temps. Technique particulièrement utilisée par Brian De Palma dans quelques-uns de ses films-cultes comme “Carrie”, “Phantom Of The Paradise” ou “Blow Out”. Sauf que dans “Vortex”, cette duo-vision sépare les deux personnages, pourtant toujours présents dans la même pièce. D’où un décalage étrange de quelques centimètres entre eux. Un procédé qui pourrait sembler gratuit, mais qui sert à montrer un début de distance involontaire. Comme si la mort commençait à taper l’incruste entre les deux vieux amoureux. Pour le coup, “Vortex” devient de plus en plus immersif au fil de son déroulement. Avec une sensibilité planante, pas loin de faire penser au meilleur film de Michael Haneke, “Amour”, dans lequel le couple grabataire formé par Jean-Louis Trintignant et Emmanuelle Riva s’enfermait dans les affres d’une fin de vie aussi compliquée qu’irréversible. Si “Vortex” peut laisser de prime abord un léger sentiment d’inutilité, il reste ensuite longtemps ancré dans la mémoire. On en sort à la fois laminé et, curieusement, léger. Parce qu’au final, tout cela est d’une logique implacable. Comme dirait un des protagonistes du “Zombie” de Romero et d’Argento : *Il y aura toujours plus de morts que de vivants sur cette terre (actuellement en salles).* ❑

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Un croque-mitaine à la Freddy Krueger ? Un démon en balade ? Un clone de Poutine ?...

Un Talent En Or Massif

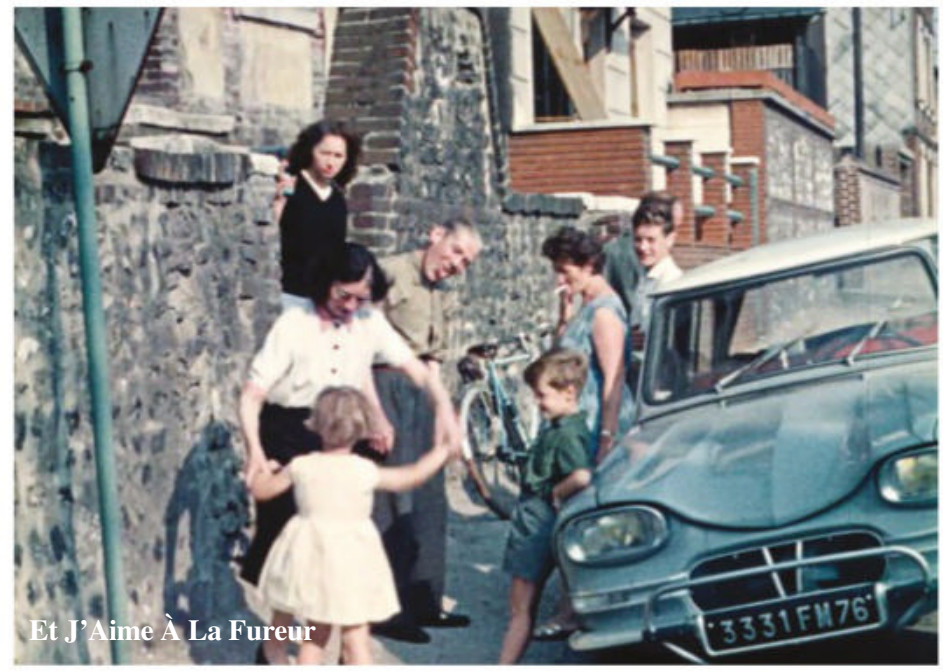
Un Talent En Or Massif

Cela fait un bail que Nicolas Cage cumule les séries Z. A présent que ses traites sont payées (car telle était la raison), le comédien vise des films plus nobles. Dont cet incroyable “Un Talent En Or Massif” de Tom Gormican. Une comédie déjantée où il interprète son propre rôle. Soit Nicolas Cage — le vrai, l’unique — entraîné malgré lui dans une affaire d’espionnage où il se retrouve obligé de faire ami-ami avec un bad-guy... fan de Nicolas Cage ! Tourné (volontairement) à la façon des nombreux nanars d’action dont l’acteur a été coutumier depuis plus d’une décennie, “Un Talent En Or Massif” joue à fond sur l’image qu’il a aujourd’hui auprès du public : celle d’une star jadis bankable faisant des efforts désespérés pour trouver enfin un bon projet. Dont ce film parodiquement égocentrique qui, allez savoir, sera peut-être celui qui relancera sa carrière. Inutile de dire que la mise en abyme est aussi abyssale qu’ultra métaphysique. Un exercice à la fois masochiste et purificateur (et drôle), où le célèbre neveu de Francis Coppola, totalement déchaîné, dévoile toutes ses facettes, à savoir un comédien à la fois génial et ultra cabot, mais jamais dupe de ce qu’il fait ni de qui il est. Pour ses fans purs et durs, ceux qui ont poussé le vice à le regarder jouer en roue libre dans “Froide Vengeance”, “The Sentinel” et “Tokarev” (des chefs-d’œuvre. C’est un euphémisme hein !), c’est quasiment jouissif *(en salles le 20 avril).*

Ogre

Après “La Nuée” et ses sauterelles des champs, puis “Teddy” et son loup-garou des bois, voici la créature campagnarde de “Ogre” d’Arnaud Malherbe. A croire que le cinéma fantastique français des années 2020 doit absolument s’inscrire dans le terroir… Ici, c’est une institutrice et son fiston qui s’installent dans un village du Morvan. Mais la quiétude apparente du lieu est bouleversée par la présence d’un probable monstre. Un croque-mitaine à la Freddy Krueger ? Un démon en balade ? Un clone de Poutine ?... Comme dans “La Nuée” et “Teddy”, “Ogre” joue un peu trop la carte du social (harcèlement scolaire, trauma de femme battue, quotidien d’un village), avant que l’étrangeté pure et dure ne débarque dans la dernière partie. Ce qui fonctionne plutôt bien, mais davantage du côté humain que du côté bestial. On aimerait juste que le cinéma fantastique made in France ne passe plus son temps à justifier l’arrivée du genre dans un contexte social. Là, c’est du trois quarts réaliste pour un quart d’épouvante. Alors qu’on voudrait, parfois, juste le contraire. A la John Carpenter/ Sam Raimi/ Dario Argento/ Lucio Fulci/ George A Romero quoi *(en salles le 20 avril)* !

Ogre


Et J'Aime À La Fureur

Et J'aime A La Fureur

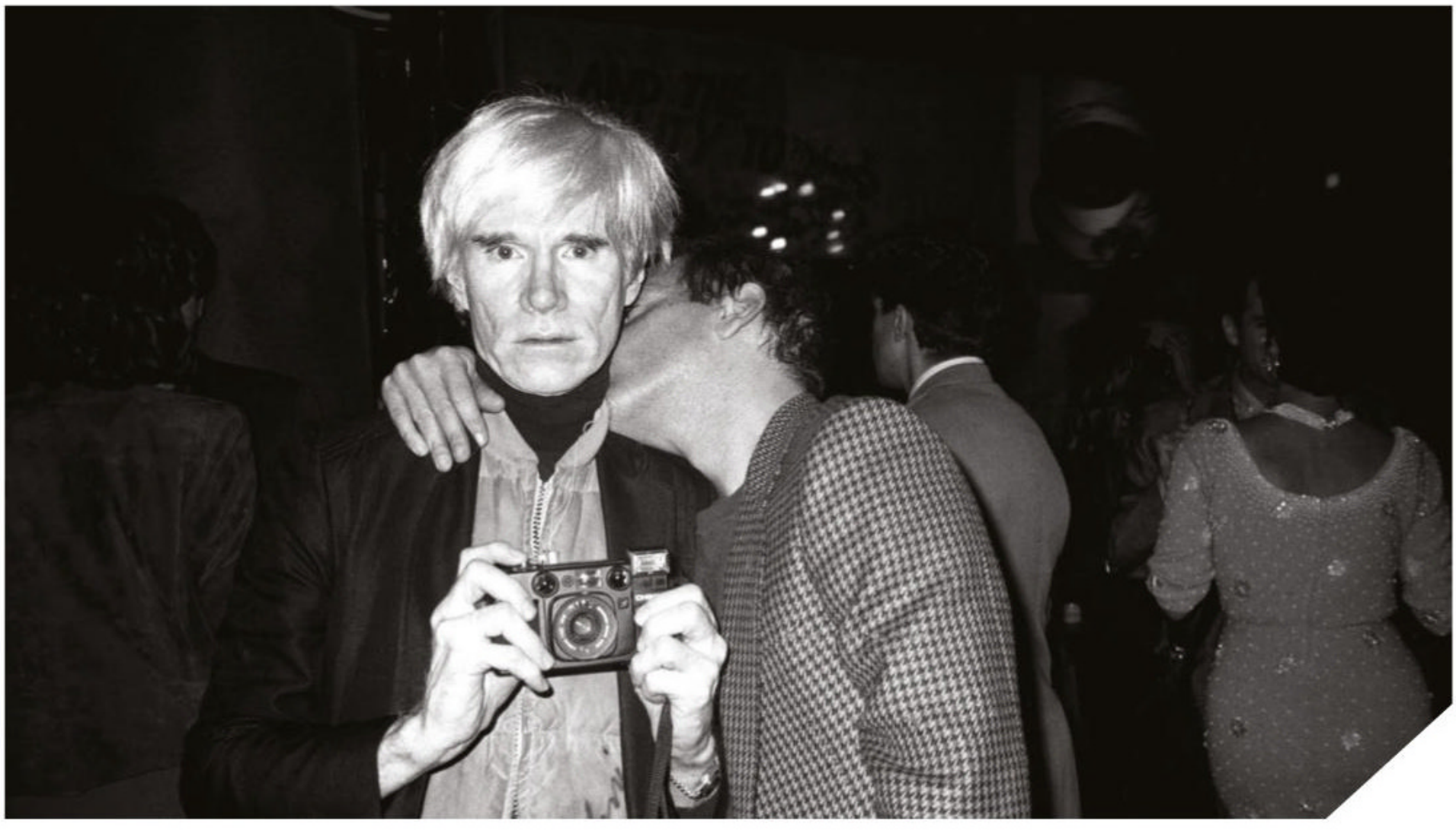
La mythique comédie provocatrice belge "C'est Arrivé Près De Chez Vous" fête ses trente ans d'existence cette année. Mais que sont devenus les trois gugusses responsables de cet affront à la bienséance ? Benoît Poelvoorde, on le sait, est devenu un grand acteur. Rémy Belvaux, lui, s'est suicidé il y a seize ans. Quant au troisième, André Bonzel, il s'était fait plus que discret. Et le revoilà, sortant de nulle part, avec ce sublime documentaire au look vintage. Un autoportrait dans lequel il raconte son parcours familial mâtiné de ses deux obsessions pour le septième art et pour le sexe. Avec les galères, les espoirs, les amours et les nombreuses frustrations qui vont avec. Pour ce faire, Bonzel jongle magnifiquement avec de vieilles images extirpées du temps. D'ancestrales photos de famille aux couleurs délavées, récupérées Dieu sait où. En mettant sa prose émouvante et son passé nostalgique sur ces images fantomatiques, Bonzel fabrique de la pure poésie en mouvement. Musicalisé par Benjamin Biolay, on plonge littéralement dans une sorte de rêve où, à travers (et les travers) de la famille Bonzel, se forme un espace-temps différent où les émotions et les envies, du rire léger à la tristesse infinie en passant par la liberté de créer, touchent le spectateur en plein cœur. Un trip introspectif et sensitif franchement enivrant *(en salles le 20 avril).*

The Northman

Il y a deux ans, sortait "The Lighthouse" de Robert Eggers, une confrontation entre deux gardiens de phare filmée dans un noir et blanc hallucinatoire. Du *fantastice elevated*, comme on dit aujourd'hui. Soit du cinéma de genre tourné de façon expérimentale tendance arty. Ce qui, évidemment, divise public et critique. Pour le coup, on pensait que son très attendu "The Northman" allait être du même acabit. Et en fait non. Mais un peu oui, quand même. Parce que ce film de Vikings, tout en flirtant avec le chef-d'œuvre du genre ("Les Vikings" de Richard Fleischer) part dans des directions beaucoup plus oniriques. Sur une simple histoire de vengeance (un prince viking part à la recherche du meurtrier de son père), cette épopée nordique est une véritable transe centrée sur le froid, la fureur et les couleurs ocre, avec des cris gutturaux semblant sortir des enfers et des affrontements si barbares que la mort en devient un détail. Chaque plan de "The Northman", d'une démentielle beauté, semble être composé à la façon d'un Frank Frazetta. C'est bien simple : depuis "Conan Le Barbare" de John Milius, on n'avait jamais vu pareille fureur — sonore et visuelle — à l'écran *(en salles le 11 mai).* ❏

The Northman

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE



Le Journal D'Andy Warhol

Si on pose la question de savoir qui est l'emblème absolu du pop art, on ne pense évidemment pas à Vincent Van Gogh ou à Marcel Gotlib, mais bel et bien à Andy Warhol. Avec son look à jamais identifiable (perruque blanche et lunettes rétro), Warhol ressemblait vaguement à un lointain cousin de David Bowie période "L'Homme Qui Venait D'ailleurs". Ou à une sorte d'icône un peu désincarnée. Et pourtant, il y a un cœur angoissé et meurtri qui a battu cinquante-neuf ans derrière cette image du dandy Warhol, qui a voulu montrer au monde entier sa face sensible en se confiant sur ses nombreux états d'âme via un journal intime qu'il a tenu pendant deux décennies (publié en France en 1990). Journal qui prend forme dans ce documentaire de sept heures (et de six épisodes) made in Netflix. La voix off de Warhol, étrangement reconstituée à l'aide d'une intelligence artificielle, égrène ainsi une partie de sa vie. Et on en apprend beaucoup. Surtout sur son intimité et ses pensées joyeuses et nihilistes, ses travaux ayant déjà fait l'objet d'analyses dans de nombreux autres documentaires. Ainsi, "Le Journal D'Andy Warhol" revient longuement sur sa relation avec John Gould (un cadre de la Paramount) dont il était fou amoureux. Ainsi que Jean-Michel Basquiat, son petit protégé, avec lequel il avait une étrange relation père-fils mêlée d'amour platonique. Comme il se doit, tout cela est raconté à l'aide de kilotonnes d'archives (photos, reportages télé, films amateurs, interviews à l'arrache) qui tentent d'entrer le plus profondément possible dans sa psyché torturée. Histoire de montrer à quel point ses angoisses (rester éternellement jeune, être célèbre jusqu'à la fin des temps, se défaire de son personnage public, la tentative d'assassinat qui lui a laissé le thorax meurtri) ont influé ses créations. Extrêmement bien monté, formidablement mené, le doc dresse aussi une véritable cartographie nostalgique, sociale et sensitive du New York des années 1970/ 80. Avec, évidemment, la came, le sida, les graffitis, la liberté en croupe, le hip-hop et les folles soirées cotillons/ torses nus du Studio 54. Un semblant de libération pour Warhol, qui fut élevé dans un patelin proche de Pittsburg, à une époque où être gay relevait quasiment du non-sens humain. Comme il se doit, un grand nombre de personnalités qui ont fréquenté Andy Warhol apportent leurs témoignages nostalgiques. Dont Rob Lowe, acteur bellâtre des eighties, John Waters, pape du trash movie, le photographe David LaChapelle, ou encore Jerry Hall, la plus célèbre ex de Mick Jagger. Tourné proprement à la HBO, "Le Journal D'Andy Warhol" n'aurait probablement été qu'un bon documentaire de plus. Sauf que Ryan Murphy, showrunner d'excellentes séries pro-gay pour Netflix ("Halston", "Hollywood") a mis sa patte stylistique sur cette méga entreprise. Les six épisodes baignant dans des couleurs délavées et fantomatiques à dominante rose fuchsia, histoire que le spectateur soit totalement immergé dans le côté gay des époques concernées. Et surtout dans l'esprit parfois vacillant d'Andy Warhol pour qui, il l'avait prédit bien avant la téléréalité et les réseaux sociaux, chacun aurait à un moment donné son quart d'heure de célébrité *(en diffusion sur Netflix).* ❑

La Chair Et Le Sang *(Carlotta)*

Au milieu des années quatre-vingt, Paul Verhoeven, cinéaste hollandais réputé dans son pays pour ses films libres et provocateurs tels que "Le Quatrième Homme" ou "Spetters", tournait son premier film international : "La Chair Et Le Sang". Dans cette épopée médiévale aventureuse, le "Hollandais violent", comme on le surnomme, osait aller plus loin dans la fange et le sexe. Car, dans l'Europe de l'Ouest du XV^{e} siècle, sévissaient la barbarie et le viol, et des pendus pourrissaient dans les arbres, comme le montre le film. Rien à voir, donc, avec les fims hollywoodiens consacrés au Moyen-Age (comme l'excellent "Le Seigneur De La Guerre" de Franklin J Schaffner), beaucoup moins frontaux sur la violence réaliste. Même s'il n'a pas trop marché lors de sa sortie en salles, "La Chair Et Le Sang" a permis à Paul Verhoeven de faire la carrière que l'on sait ("Robocop", "Basic Instinct"). Ce chef-d'œuvre a enfin droit aujourd'hui à son coffret méga-collector, complété de bonus en pagaille. Dont de rares photos de tournage prises à l'époque par le journaliste et futur producteur François Cognard pour le compte du magazine Starfix qui, rappelons-le, découvrit et promotionna l'œuvre de Verhoeven en France bien avant sa reconnaissance mondiale.

Images

PAR JERÔME SOLIGNY

Streaming/ DVD/ Blu-ray

1969, l'année de Woodstock

"Summer Of Soul"

Disney+

Il s'agit ici d'un scandale. La mise sous une cloche opaque, celle de l'intolérance et de la bêtise crasses, d'une cinquantaine d'heures d'images live. De musiciens à la peau foncée donnant le meilleur d'eux-mêmes. D'abord, les faits. A l'été 1969, oui, l'année de Woodstock, un autre festival s'est tenu à Mount Morris Park à Harlem. Un an plus tôt, il n'y a pas de hasard, The Last Poets — leurs voix (en spoken word) ont été parmi les plus virulentes à s'élever dans les charts et ont fortement inspiré le rap — y ont donné leur premier concert, le jour du troisième anniversaire de l'assassinat de Malcolm X. Or donc, cet Harlem Cultural Festival (dont c'était en vérité la troisième édition) s'est tenu sur plusieurs week-ends ; on estime que plus de cent mille personnes se sont massées devant la scène colorée pour assister à des prestations (qu'on supputait mémorables, ce qu'on a pu vérifier) de, excusez du peu : Sly And The Family Stone, Nina Simone, Mahalia Jackson, BB King, Stevie Wonder, Gladys Knight And The Pips, Max Roach, The 5th Dimension et les Staples Singers. A ce niveau, ça n'est même plus du lourd. Organisé par Tony Lawrence, musicien lui-même, mais également activiste notoire et promoteur d'événements (notamment à Harlem), ce qu'on a vite appelé le Black Woodstock (trois ans plus tard, on allait donner le même surnom au festival Wattstax) a été filmé dans sa quasi-intégralité par le réalisateur de télévision Hal Tulchin à l'aide de caméras vidéo, une technologie encore balbutiante à l'époque. Aux USA, en 1969, des bribes en ont été diffusées. Dans deux émissions d'une heure. Pas une minute de plus. Tout le reste a été remisé. Car au début des années soixante-dix, Tulchin, qui a fait la tournée des grands-ducs pour essayer de vendre son film, s'est fait envoyer paître. Personne (aucune chaîne, aucun réseau) ne voulait se risquer à diffuser d'autres séquences d'un festival qui, pour beaucoup, était la façade du black power, ce que corroborait, selon les trouillards, la présence de Jesse Jackson, sur scène et au micro. Ainsi, alors que les événements musicaux majeurs des dernières décennies ont tous été édités (et réédités) sur différents supports en suivant l'évolution de la technologie (de la VHS au Blu-ray), le Harlem Cultural Festival est resté sur les étagères de son réalisateur. Malin, il avait correctement stocké les grosses cassettes, convaincu que tôt ou tard elles vaudraient de l'or. Il ne s'était pas trompé. En 2004, Hal Tulchin a été approché pour que ses images deviennent un documentaire, mais il ne s'est pas entendu avec ceux qui l'ont sollicité. En revanche, à la même époque, Rhino a acquis les droits d'exploitation de la prestation de Nina Simone qu'on a pu retrouver sur un DualDisc, une compilation audio agrémentée d'extraits de prestations et de passages TV rares (et pour cause). Officieusement et plus récemment, on a vu apparaître des images de la performance de Sly And The Family Stone sur YouTube. Finalement, et c'est tant mieux pour lui et pour nous, c'est Ahmir "Questlove" Thompson qui a récupéré l'affaire et "Summer Of Soul", son film dont le matériau musical est celui de Tulchin, est une merveille. Touche-à-tout de la musique américaine (notamment batteur, compositeur, DJ et leader des Roots, l'orchestre des émissions de Jimmy Fallon), Questlove, dont c'est ici le premier long-métrage, était bien évidemment l'homme de cette situation, et on ne s'étonnera pas que le producteur Robert Fyvolent, à qui Tulchin a cédé les droits d'exploitation il y a quelques années (il est décédé peu de temps après, en 2017), lui ait fait confiance. Evidemment, au-delà des séquences musicales, dont certaines sont à peine croyables (Stevie Wonder à la batterie, le duo Mavis Staples/ Mahalia Jackson…), c'est sur l'intelligente remise dans le contexte de l'époque (et qui, grosso modo, explique le presque demi-siècle d'absence des images) que repose "Summer Of Soul". Sans en faire des caisses dans un sens ou dans l'autre, Questlove redessine le portait d'une Amérique encore engoncée dans de vilains préceptes, mais qui bouillonnait de partout. Depuis son lancement à Sundance début 2021, "Summer Of Soul" est encensé par la critique, accumule les récompenses (dont le récent Oscar du Meilleur film musical) et, comme l'avait prédit Hal Tulchin, rapporte des millions de dollars. Il justifie à lui seul l'abonnement à Disney+. Insérés dans la musique, de nombreux commentaires vont dans le sens de la grande histoire, dans ce qu'elle a de tragique et de ridicule, et le meilleur est certainement celui du dernier (et premier) interviewé du doc. Il était au festival en 1969 et est incapable de cacher sa joie d'en avoir revu les images car, avant de les visionner, il lui arrivait de se demander s'il ne les avait pas rêvées. ❑

OFFRE D'ABONNEMENT rock&folk

12 NUMÉROS VERSION PAPIER & NUMÉRIQUE
+ LE CD DE PETER DOHERTY & FREDERIC LO
"THE FANTASY LIFE OF POETRY & CRIME"

"The Fantasy Life Of Poetry & Crime" est un envoûtant tour de force. Le néo-Normand Peter Doherty est ici accompagné de Frédéric Lo pour les compositions et la production. La plume poétique du chanteur des Libertines se combine à merveille avec le savoir-faire du Français qui avait naguère ressuscité Daniel Darc. Une collaboration divine et impressionniste.

BULLETIN D'ABONNEMENT

À renvoyer accompagné de votre règlement à : Rock&Folk – Service Abonnement - 45, ave. du Général Leclerc 60643 Chantilly cedex - Tél : 03 44 62 43 79

simple rapide, abonnez-vous en ligne sur : **abo.rocknfolk.com**

Je choisis mon offre d'abonnement:

OPTION 1 1 an 12 numéros version papier & numérique + le CD de **PETER DOHERTY & FREDERIC LO "The Fantasy Life Of Poetry & Crime"** : 80€ au lieu de 173,43€**.

OPTION 2 1 an 12 numéros version papier & numérique : 71€ au lieu de 152,28€**

Je choisis de règler par :

☐ Chèque bancaire à l'ordre de **Rock&Folk**

☐ Carte bancaire (Visa, Eurocard, Mastercard)

N° | | | | | | | | | | | | | | | |

Date d'expiration | | | | Cryptogramme | | |

Date et signature obligatoires

Mes coordonnées:

ROFP657

Nom* : ..... Prénom* : .....

Adresse* : .....

CP* : | | | | | Ville* : .....

Tel : | | | | | | | | | |

INDISPENSABLE POUR LE SUIVI DE MON ABONNEMENT

E-mail* (en majuscules) :

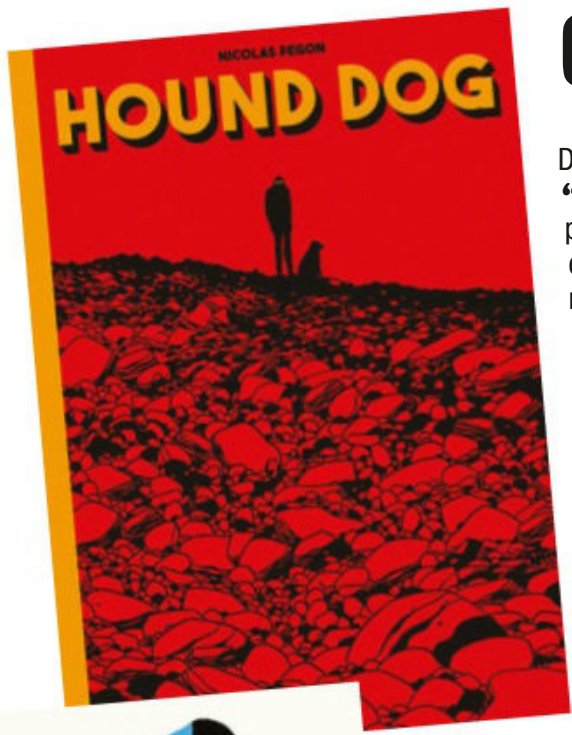
☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles de Rock&Folk.

☐ Je souhaite bénéficier des offres promotionnelles proposées par les partenaires de Rock&Folk.

Ces informations sont destinées à la société Editions Larivière, elles sont collectées et utilisées à des fins de traitement de votre abonnement. Le cas échéant, votre adresse email sera utilisée pour suivre votre abonnement et vous envoyer les communications dont vous bénéficiez en tant qu'abonné. En application de la réglementation applicable, vous disposez des droits d'accès, de rectification, d'effacement, d'opposition, à la portabilité des données et à la limitation des traitements. Pour exercer vos droits, veuillez contacter les Editions Larivière par email à dpo@editions-lariviere.com ou par courrier au 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy Cedex, en justifiant de votre identité. Vos données postales sont susceptibles d'être transmises à nos partenaires commerciaux. Si vous ne le souhaitez pas, merci de cocher cette case ☐ ou de nous en informer à l'adresse ci-dessus. Pour toute information complémentaire, consultez notre Politique de Confidentialité sur boutique.lariviere.fr. * Champs obligatoires **Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/07/2022. le CD pour 21,15€ frais de port compris.

PAR GÉANT VERT

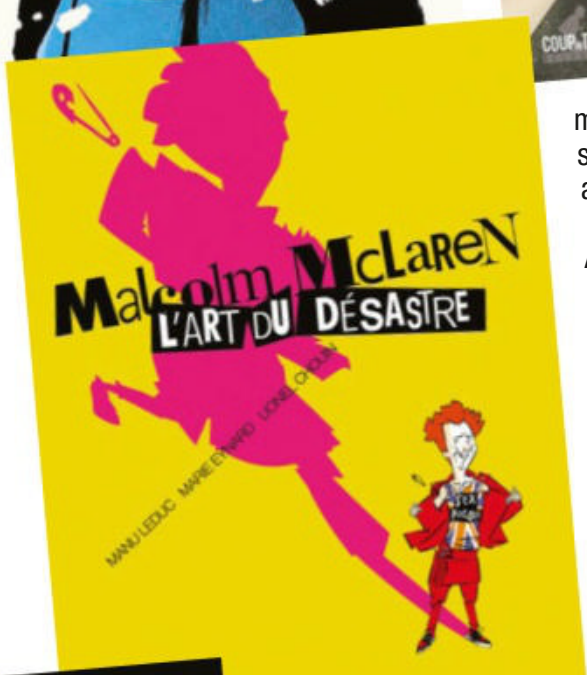
Couturier situationniste



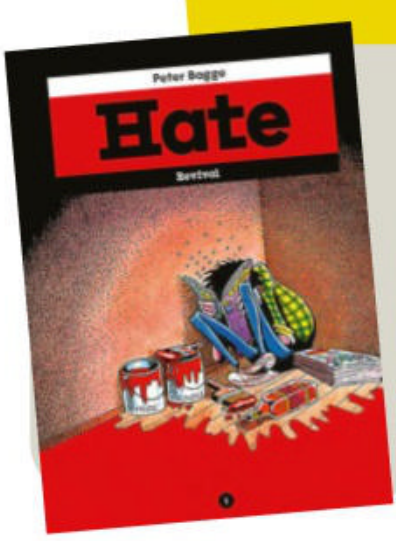
Depuis qu'il a délaissé le docu-musique pour la BD, Nicolas Pegon n'en finit plus d'étonner. **"Hound Dog"** (Denoël Graphic) est un thriller remarquable qui se passe dans un coin paumé du Wisconsin. Véritable carambolage entre Wim Wenders et Charles Burns, cette BD est une belle succession de plans cinéma qui se succèdent lentement autour d'un décor de misère urbaine peuplé de laissés pour compte. César se réveille un matin avec un gros chien dans sa chambre à coucher. Incapable de se rappeler comment le cabot a pu atterrir chez lui, le quinquagénaire à d'autres chiens à fouetter, à commencer par ses rhumatismes. Après être allé chez le docteur, César et le toutou se rendent chez Alex, un fan d'Elvis Presley période Las Vegas qui a toujours une théorie à proposer sur tout. César compte sur l'imagination de son ami pour trouver une solution à son problème canin. Mais, après avoir écouté les informations, les deux vont comprendre que l'après-midi risque d'être long et chaud.

"Jazzman" (Albin Michel) est la seconde incursion de Jop dans le monde de la BD. Cette fois, il revisite New York et le jazz dans une histoire où l'improvisation prend quelquefois le pas sur le déroulé de l'histoire. Rebaptisée New Story City, la ville est désormais dirigée par un jeune excentrique prêt à tout pour faire du fric. Toute ressemblance avec Donald Trump est purement fortuite. Pour son dernier projet immobilier, l'édile compte bien raser le quartier où se dresse un vieux club de jazz. Alors que les démolisseurs se préparent à abattre les murs, Edward Renard, l'ancien barman du lieu, a rendez-vous avec différents fantômes du passé. Sauvé des débris par le dénommé Birdy Jones, il est soigné par Lady Taylor et sa fille Billie qui mènent la fronde contre l'emprise du maire sur la ville. Colorisée en note bleue massive, l'ouvrage aurait sans doute gagné avec un scénario plus resserré. La partie onde radio-neuronale est en trop. C'est dommage car tout le reste — décor, personnages, contexte — est très réussi.

Au Royaume-Uni, s'il y a une chose indissociable du rock, c'est bien le football. Pour faire la relation entre ces deux mondes unis par un certain sens du dépassement, le scénariste Kris a adapté le livre "Le Cinquième Beatles" de Vincent Duluc pour réaliser **"George Best, Twist And Shoot"** (Delcourt) dessiné par Florent Calvez. Au moment où George Best débarque à Manchester United, le gamin irlandais ne sait pas encore qu'il va devenir la première pop star de l'histoire des porteurs de shorts. Footballeur incroyable, il collectionne les trophées en même temps que les ennuis. Héritier de l'alcoolisme de sa mère, le footballeur n'arrivera jamais à combattre son addiction. Si l'ouvrage n'amène rien de nouveau sur George Best — le contenu respecte la chronologie —, cette BD au style réaliste dresse un portrait aussi honnête qu'attachant d'un homme dont le déclin aura duré plus longtemps que sa flamboyance.



Après différents écrits plus ou moins réussis consacrés au trublion de la mode et de la musique, **"Malcolm McLaren, L'Art Du Désastre"** (Futuropolis) est l'ouvrage le plus sympathique jamais consacré au manager décédé. Dans cette chronologie bien agencée, la paire de scénaristes Manu Leduc et Marie Eynard exploite parfaitement les différentes facettes du personnage, et tout ce qui a pu être reproché de son vivant à McLaren passe ici très bien à travers le prisme des petites cases. Depuis Mark Jay, et son poster promo réalisé pour accompagner le jubilé de la Reine en 1977, les fans de BD savent combien un traitement graphique caricatural convient parfaitement au monde du rock. Pour cette raison, la galerie de nains à grosse tête et nez pointu proposée par Lionel Chouin est un habillage sur-mesure parfait pour raconter la vie d'un couturier situationniste. Préfacé par Jean-Charles de Castelbajac, la BD contient aussi des passages surréalistes qui amuseront les amateurs de curiosités rapportées. ❑



Le gros plan du Géant

Presque quinze ans après une version fragmentaire publiée par Rackham, Revival propose une édition intégrale de "Hate", le fanzine BD le plus bankable de l'histoire du pulp américain. Fan indécrottable de Crumb, Peter Bagge a déjà une longue expérience du comic punk lorsqu'il publie le premier numéro de "Hate" en 1990. Huit ans et trente numéros plus tard, il aura dessiné un millier de planches qui documentent de façon totalement cartoonesque l'underground de Seattle. Le corps de l'ouvrage est constitué des aventures de Buddy Bradley, une sorte de Gaston Lagaffe protogrunge qui peut aisément passer pour la version gros nez d'Ignatius J. Reilly, le personnage central du roman "La Conjuration Des Imbéciles" de John Kennedy Toole. Si les musicologues voient à travers Buddy Bradley une satire de la scène de Seattle, d'autres, moins charitables, y détectent plutôt une jeunesse américaine complètement paumée et sous Ritaline. De ses années passées à écouter les Ramones, Peter Bagge est devenu, depuis, un libertarien convaincu.

Les brillants comme les ringards

Violette Sur L'Herbe A La Renverse

LANA DEL REY

Seuil

On sait tous ici depuis longtemps que les textes de chansons peuvent aussi être des poèmes et, sans trop nous vanter, nous sommes sûrement parmi les Terriens qui furent les moins surpris quand Bob Dylan reçut son prix Nobel pour une œuvre dont nous connaissions déjà, sans l'ombre d'un doute, la grande valeur littéraire. Il n'est pas le seul, les plus grands titres sont souvent aussi des grands textes, les grands songwriters sont parfois des grands poètes, et la différence entre une poésie et des simples paroles est plus théorique que réelle, les deux genres sont en soi indéfinissables et protéiformes et, quoique l'un implique l'introspection intime et l'autre l'exposition sur une scène, la séparation entre les deux dépend peut-être avant tout du degré de fanitude ou de conservatisme littéraire de celui qui les lit ou les écoute. Nul doute donc que les nombreux admirateurs de Lana Del Rey admirent aussi ses textes et l'atmosphère qu'ils contribuent indiscutablement à créer. La belle mélancolique avait déjà laissé filtrer dans ses chansons un amour de la poésie et de la littérature tout à fait convenable, citant Allen Ginsberg, Oscar Wilde ou Walt Whitman, sans oublier l'inévitable Sylvia Plath au fil de ses albums. Rien d'étonnant donc — l'ennui du confinement ? — qu'elle passe un cap et partage aujourd'hui ses vers dans ce premier recueil de poésie, illustré par ses propres photos et quelques fac-similés de ses manuscrits dans un joli petit volume plutôt fidèle à son image, nostalgique, ensoleillé et gracieusement léger, instagrammable en somme. La légèreté en poésie est rarement louée mais ce registre a aussi son charme et cette invitation au voyage californien est sans aucun doute gentiment dépaysante. Ses vers sont-ils de la poésie ou des paroles sans musiques, comme expliqué plus haut, ça, c'est à vous de voir. Notons que l'éditeur a eu la bonne idée d'inclure le texte original en anglais à la fin du livre, permettant ainsi aux anglophones de profiter pleinement des textes. Evidemment, le corollaire du machin, c'est que les maniaques seront tentés de lire plutôt la version anglaise, voire de checker les traductions elles-mêmes et de râler sur certains choix. La suave artiste aurait-elle, par exemple, choisi un mot aussi trivial que *"culottée"* pour se qualifier dans un recueil de poésie quand rien ne le justifie dans le contexte, hum, pas si sûr. Pour autant, malgré sa joliesse un poil trop sucrée, si Lana Del Rey attire ainsi ne fût-ce qu'une infime partie de son public vers la poésie, on ne peut que s'en féliciter et la remercier.

Daft

PAULINE GUÉNA ET ANNE-SOPHIE JAHN

Grasset

On ne peut pas tout suivre, on rate forcément des trucs, des gens, des musiques, des drogues, des histoires qui auraient mérité plus d'attention et, soyons honnêtes, Daft Punk est de ceux-là. Attention, on ne dit pas qu'on vivait dans une caverne et qu'on n'a pas, comme toute la planète, balancé le valseur sur leurs monstrueux tubes mais, à part une petite fierté nationale à voir enfin des petits gars de chez nous aussi mondialement reconnus et loués, on a jamais été trop curieux de leur histoire. Ça tombe bien, planqués derrière leurs emblématiques casques, c'est en fait exactement ce que le duo voulait. Sauf que, bien sûr, un tel succès attire l'attention et si leur stratégie de disparition physique dans les médias a parfaitement fonctionné — on connaît à peine leurs visages —, cette absence unique à ce niveau de célébrité et les raisons qui la motivent sont indéniablement intéressantes. Pauline Guéna et Anne-Sophie Jahn, autrices de "Daft", ont choisi une forme très libre de biographie pour raconter justement cette histoire qui frôle, sous leurs plumes, l'apparence d'une fiction. Le texte est pourtant fondé sur des dizaines d'interviews et une bibliographie conséquente — merci, sans bibliographie, tout est plus flou — mais Guéna et Jahn réussissent à rendre l'aspect finalement très romanesque de ce joli conte d'une bande de potes cool dont deux vont devenir d'immenses stars mais rester cool, c'est plus rare. C'est tout le charme du livre, on n'a jamais l'impression de lire une biographie mais bien un roman d'amitiés dont la petite musique sonne étonnamment cinéma avec son petit air d' "Un Monde Sans Pitié" des années quatre-vingt-dix, voire d'une bande d'Antoine Doinel, plus perdus et moins proprets. Jahn et Guéna n'oublient pourtant rien ni personne de la courte saga triomphale, tous ses acteurs sont bien là, les brillants comme les ringards — le premier nom de scène de Bob Sinclar était "Chris The French Kiss", pardon, mais on en rigole encore — et si le mystère de la relation entre ces deux musiciens n'est pas et ne sera sûrement jamais complètement éclairci à nos yeux — le bon vieux *"parce que c'était lui parce que c'était moi"* —, le profond lien qui les unit est ici montré avec le respect que leur intransigeance morale et artistique mérite. Qu'on aime ou pas Daft Punk, la belle histoire que raconte "Daft" est bien celle, universelle, d'une bande de gamins qui rêvent de nouvelles musiques et de nouveaux lendemains, quoi de plus rock finalement ? ❑

Rock The Pistes

DU 13 AU 19 MARS, PORTES DU SOLEIL (DOMAINE DES PORTES DU SOLEIL)

Dixième anniversaire pour Rock The Pistes, le festival enneigé de retour après deux années annulées.

En chaussures de ski et Moon Boots

Et ça démarre en fanfare avec des grosses guitares, puisque ce sont les vétérans de **Trust** qui ouvrent le bal à Champéry-Les Crosets le dimanche à 13h30, face à une foule en chaussures de ski et Moon Boots. Bernie est là pour crier fort, et les guitares sont assurées par son fidèle Nono au solo et Iso à la rythmique, qui bossa avec Doc Gynéco et les Rita Mitsouko et amène sa couleur de jeu, mutant hip-hop/ hard rock et bossant avec Bernie depuis plus de quinze ans. Dès les premières minutes du concert, ça défouraille du "Ni Dieu Ni Maître", où impérialisme rime avec catéchisme. Le monde de Bernie Bonvoisin reste celui d'une élite à combattre, et la foule reprend avec joie *"Le gouverne... ment, comme il respire !"* et quelques autres punchlines. "Démocrassie", "Dans Le Même Sang", "Antisocial", bien sûr... Une heure vingt plus tard, Bernie quitte la scène avec un vigoureux *"Restez en colère !"*.
Le lendemain, **Gaëtan Roussel**, dont le show fut annulé en raison d'une tempête de neige au dernier moment lors de l'édition en 2019, est de retour, et fait un triomphe à Châtel. Public nombreux, à qui le chanteur promet : *"On va passer l'heure du déjeuner ensemble"*. Echarpe et casquette, il chauffe les festivaliers, fait des vannes, chante "Il Y A" qu'il écrivit pour Vanessa Paradis, reprend "J'T'emmène Au Vent" de Louise Attaque et conclut avec son plus gros succès solo, "Help Myself (Nous Ne Faisons Que Passer)", dont le riff occasionne une réaction immédiate. *"C'était un plaisir de jouer pour vous !"* Un plaisir partagé par la foule.
Le 16, c'était au tour de **47Ter** de faire jumper Montriond-Les Lindarets avec son hip-hop pop, tandis que le lendemain, les Parrains du rap sudiste **IAM** investissaient Morzine-Les Gets face à un sublime paradis blanc, suivis pour la clôture le 19 du DJ set de **Kungs** et **Club Azur** à Morgins.
"Comme tous les festivals qu'on fait dans des endroits un peu originaux, Rock The Pistes, on s'en rappelle et on en garde de très bons souvenirs" disait Akhenaton d'IAM au micro du festival. Parfait comme conclusion provisoire, et rendez-vous en 2023.

OLIVIER CACHIN

Photo Matthieu Vitré - DR

Trust

Vox Phantom, coupe mulet et combinaison noire

Photo Michela Cuccagna
Altin Gün

Altin Gün
10 MARS, TRIANON (PARIS)
Que de chemin parcouru en cinq ans pour Altin Gün : d'un single publié sur le microlabel genevois Bongo Joe, le sextette néerlando-turc remplit désormais le prestigieux théâtre parisien. Son imparable dynamique scénique, plus que jamais, repose sur le contraste entre la voix enchanteresse de la solaire Merve Dasdemir et le saz électrique du ténébreux Erdinç Ecevit Yıldız, moustache et cheveux longs façon Barıs Manço. Bon point : la set-list n'explore que rarement le récent virage discoïde (comme sur l'insipide "Cips Kola Kilit") et se concentre plutôt sur l'excellent "Gece", la foule entrant en transe dès l'extatique enchaînement entre "Vay Dünya" et "Goca Dünya". Une envoûtante démonstration de psychédélisme anatolien ("Süpürgesi Yoncadan", "Çiçekler Ekiliyor") qui dure plus d'une heure et se conclut avec une hypnotique et très dansante "Yali Yali" en rappel.
JONATHAN WITT

Sarah Maison
10 MARS, FGO BARBARA (PARIS)
"Soleils", le grandiose EP que la chanteuse a sorti l'an dernier, méritait une incarnation scénique digne de ce nom. Autour de Sarah Maison, exceptionnelle au micro, un groupe du tonnerre (Lola Warin, batterie, Camille Frillex, basse, et Lenparrot aux claviers) qui enlumine ses chansons pop tantôt orientalisantes, poignantes, réalistes ou psychédéliques. "Les Astres Et Les Eléments", "L'Eté" ou "Western Arabisant" font groover le boulevard de la Chapelle, tandis qu'on découvre des titres inédits tout aussi bons. Sarah Maison est une star et "A La Clarté Du Jour" un tube de l'été en puissance. C'est, pour citer le magnifique pont de la chanson, une évidence.
BASILE FARKAS

Genesis
17 MARS, PARIS LA DÉFENSE ARENA (NANTERRE)
Phil Collins malade et contraint de chanter assis, on attendait le pire de ce "Last Domino? Tour" du groupe haï/ adulé des seventies, et on eut droit à deux heures trente de tubes, de flashbacks période Peter Gabriel ("The Lamb Lies Down On Broadway" avec Pete Gab' sur l'écran géant, applaudi par le public nostalgique) et des hits eighties comme ce "Mama" de 1983 durant lequel Phil, sous les lumières rouges, ressemble à Nosferatu, lançant son éclat de rire inspiré de celui du rappeur Melle Mel dans "The Message". Le tempo est dominé par Nicholas Collins, fils de Phil et batteur à la frappe lourde, qui donne un coup de fouet aux compositions du groupe, tandis que Tony Banks aux claviers et Mike Rutherford à la guitare jouent les discrets accompagnateurs, spectateurs élégants de leur propre gloire, laissant la lumière sur les deux Collins.
OLIVIER CACHIN

Placebo
23 MARS, TRIANON (PARIS)
Préliminaires d'une tournée d'arenas qui passera par Bercy l'hiver prochain, Placebo faisait ce soir une halte au Trianon. Réunissant, ex-ados des nineties, teenagers en robe, filles au rouge à lèvres noir, le public 2022 du groupe, plutôt jeune surprend. A 20 heures, le duo augmenté de trois musiciens (guitare, basse et clavier/ violon) attaque son set le mors aux dents avec une nouveauté, "Forever Chemical". Le parfaitement bilingue Brian Molko n'aura pas un seul mot pour ses fans. Mépris ? Flemme ? Vaine tentative de détourner l'attention de la nouvelle moustache du chanteur ? Ou simple envie de s'effacer derrière les dernières créations. Au total, neuf présentées ce soir : racées, efficaces, témoignant de la vigueur d'un duo à nouveau à son meilleur, après être revenu de loin. Tant pis pour les nostalgiques, aucun titre des trois premiers albums du groupe ne sera joué. Ultime cadeau : une fiévreuse reprise du "Running Up That Hill" de Kate Bush. En 2022, Placebo a encore des choses à dire.
ROMAIN BURREL

Gruff Rhys
23 MARS, HASARD LUDIQUE (PARIS)
Depuis une décennie, le sympathique trublion gallois a pris l'habitude de tourner en solo, simplement accompagné de sa guitare, et parfois de sa toque à tête de loup. Ses prestations à l'aide de pancartes et de son inénarrable bagou étaient toujours plaisantes et l'occasion de passer un agréable moment. Mais ce soir, accompagné d'un groupe, l'histoire est autre : deux heures de concert et vingt-trois titres piochés parmi son impeccable discographie, de "Candylion" au récent "Seeking New Gods", enchantent une audience en rangs serrés et en adoration devant son génie sous-estimé de la britpop. Gruff Rhys, sweat-shirt avec chatons, incarne une certaine coolitude passée, mais reste surtout l'auteur de mélodies fabuleuses ("Shark Ridden Waters", "American Interior") pour grands enfants dans la lune, dont l'interprétation en formation révèle la richesse sonore. Avant une reformation des cultissimes Super Furry Animals ? L'espoir semble permis.
MATTHIEU VATIN

La Jungle
26 MARS, GONZAÏ NIGHT À LA MAROQUINERIE (PARIS)
A peine entrés sur scène, les deux Wallons ne dérogent pas à leur réputation et transforment la salle de concert en piste de danse en un temps record. Entre deux cabrioles épileptiques, Mathieu Flasse enregistre tour à tour boucles de basses vrombissantes, guitares saturées et cris possédés. A ses côtés, Rémi Venant, batteur à l'énergie démente, multiplie les rythmes

Photo Robert Gil
La Jungle

Absolutely live

syncopés qui évoquent successivement le krautrock d'outre-Rhin et la batucada de Rio de Janeiro. Entre techno, math rock et noise, les Montois mettent le public dans une transe qui aura pour conséquence l'invasion de la scène et l'effeuillage d'un spectateur enjoué lors du morceau final. Rincés mais réjouis, les membres de l'audience acclament une dernière fois l'incroyable live de La Jungle.
DIMITRI NEAUX

The Coral

26 MARS, INVISIBLE WIND FACTORY (LIVERPOOL)

Pour fêter les vingt ans de la sortie de leur premier album, les Anglais de The Coral ont effectué une tournée dans tout le Royaume-Uni, qui s'est achevée par un retour à la maison triomphal dans leur cité de Liverpool. Prophètes en leur pays, James Skelly et sa troupe ont d'abord joué leur premier album en intégralité devant une audience enthousiaste qui entonnait avec ferveur les paroles de petits classiques tels que "Shadows Fall", "I Remember When" et l'inévitable "Dreaming Of You". La deuxième partie du concert a fait la part belle aux singles du groupe ("Bill McCai", "Jacqueline", "In The Morning", "Faceless Angel"), preuve éclatante du talent et de la durabilité de ce groupe qui, après deux décennies passées à composer des chansons pop sophistiquées, semble plus vivant et pertinent que jamais.
ERIC DELSART

The Divine Comedy

29 MARS, GRAND REX (PARIS)

Le Rex, ses moulures, ses sièges en cuir, sa balance de son introuvable... Jamais vraiment été une salle rock, mais les enluminures vont bien au teint de Neil Hannon, exactement le même que sur la pochette de "Promenade" ou "Liberation". L'attitude ? Bon enfant, intime, presque entre amis. La musique ? *"Pas de request, ce soir, c'est 100% hits. Que les biggies !"* Une approche discutable pour un artiste plus culte que massif, mais c'est la tournée du best of, alors va pour le best of, qui transforme la soirée en trip nostalgique indie. La première partie s'achève sur "Generation Sex" et "Something For The Weekend", sa version d'italo-disco, la seconde sera plus feutrée, plus subtile, franchement meilleure. Il finit désormais toujours sur "Tonight We Fly", qui ramasse tout à la fin, un ouragan pop qui réconcilie les deux sens du terme best of.
LÉONARD HADDAD

The Divine Comedy

Photo Marion Ruszniewski

Cate Le Bon

Photo Robert Gil

Cate Le Bon

29 MARS, MAROQUINERIE (PARIS)

Armée de sa Vox Phantom, coupe mulet et combinaison noire ample, la Reine baroque de l'underground débarque sur scène avec élégance et le thème instrumental improbable de "Al Filo De Lo Impossible". Une prestation d'une heure et demie avec quinze titres où seuls les introspectifs "Reward" et "Pompeii", ses deux derniers exigeants albums, sont abordés. Jamais facile au premier abord, et de plus en plus cérébrale, la musique de la Galloise captive un public au garde à vous. Entre les arrangements minimalistes de "Miami" et son saxophone entêtant qui déclenchent des spasmes de bonheur, et le "Home To You", chanté en silence par une révérencieuse audience, le mini-tube "Daylight Matters" est chaudement applaudi avant, en rappel, une relecture déroutante du "Do You Dream In Colour" de Bill Nelson.
MATTHIEU VATIN

Bambara

30 MARS, BOULE NOIRE (PARIS)

Auteur de quatre albums et d'une poignée d'EP au succès d'estime, mais restés plutôt confidentiels, le groupe originaire d'Athens, en Géorgie, semble enfin prêt à briser le fameux plafond de verre, et pourrait bien être la bonne surprise de cette année. Un petit mois après avoir brillamment ouvert pour Idles, le trio devenu quintette sur scène impressionne avec le charismatique Reid Bateh au micro, tandis que son frère

Bambara

Photo Robert Gil

Photo Robert Gil
The Exploited

jumeau, Blaze, martèle comme un sourd. Les deux derniers albums “Love On My Mind” et “Stray” sont largement repris et, entre incantations gothiques façon Nick Cave et le post-punk lancinant d’Iceage, la formation livre une prestation intense aussi sombre que violente, au plus grand bonheur des premiers rangs connaisseurs en eau.
MATTHIEU VATIN

A Place To Bury Strangers
1ER AVRIL, TRABENDO (PARIS)
C’est avec un sérieux et un empressement d’employés de pompes funèbres générales que le trio new-yorkais, formé en 2003, fait son apparition devant une salle étonnamment clairsemée. Et d’apparition, il sera bien question. En une heure de show, ces enfants taiseux de My Bloody Valentine ne lésineront pas sur le fumigène gras et le *tac tac tac* des stroboscopes, couplant à ces effets de disparition un déluge de larsen et de distorsion réverbérée qui ferait aisément passer “Psychocandy” pour une démo lustrée de Richard Clayderman. Spectral, le groupe donne parfois l’impression de soliloquer dans de bruitistes éjaculations étirées sur sept titres dont sont évacués leurs plus connus, histoire de mettre davantage le public à distance. On assiste, on peut aimer, voire planer, ça a néanmoins ses limites.
ALEXANDRE BRETON

Midlake
3 AVRIL, ALHAMBRA (PARIS)
Un long hiatus, une pandémie mondiale... Quasiment une décennie qu’on n’avait pas vu les Texans de Midlake sur une scène française. Dès les premiers morceaux, les premières mesures, le sextet rappelle combien son approche reste sans équivalent : un rock qu’on pourrait qualifier alternativement de prog, psyché, soft, folk, sans parvenir à le définir véritablement. Un sens de la sophistication harmonique qui accueille des mélodies douces, planantes, et une section rythmique d’une plasticité folle, liquide ou en fusion. Eric Pulido, leader depuis le départ de Tim Smith en 2012, est en verve, souvent drôle au micro, et délivre ces chansons (“Young Bride”, “The Old And The Young”, “Roscoe”) qui réchauffent les cœurs en cette nuit d’avril la plus froide dans le pays depuis 1947.
BERTRAND BOUARD

The Exploited
4 AVRIL, ELYSÉE MONTMARTRE (PARIS)
Pour la soirée la plus offensive de ce début d’année, Lion’s Law, un des meilleurs groupes de street punk du moment, et The Casualties se chargent d’exciter la foule. Devant un beau parterre de crêtes, un “Let’s Start A War (Said Maggie One Day)” de circonstance envahit l’espace. Au hasard des titres, Wattie Buchan donne le tempo en tapant le micro sur la plaque vissée sur son crâne. Pendant que le chaos s’installe sur scène grâce à un public très participatif, The Exploited rappelle aux spectateurs présents qu’il est plus un mode de vie survivaliste qu’un simple groupe de joyeux musiciens. Pour coller à l’actualité guerrière du moment, le groupe écossais pioche dans les titres d’albums sortis il y a quarante ans. Un peu comme une horloge arrêtée, The Exploited donne toujours l’heure exacte quand le monde n’avance plus.
GÉANT VERT

Bodega
6 AVRIL, MAROQUINERIE (PARIS)
Le fameux antre de Ménilmontant est déjà bien rempli alors que Deep Tan, trio féminin venu de Londres, assène l’accrocheuse “Rudy Ya Ya Ya”. Dans ce même style post-punk, Bodega se distingue par une écriture lumineuse. Mue par la frappe puissante d’une batteuse aux cheveux roses cognant debout telle Moe Tucker, la troupe new-yorkaise menée par Ben Hozie et Nikki Belfiglio propose un généreux set qui lui permet d’explorer la quasi-totalité de ses deux excellents opus : de “How Did This Happen?” à “Name Escape”, en passant par les plus récentes “Doers” et “Statuette On The Console”, qui évoque The Clash. En fin de rappel, “Williamsburg Bridge” se mue en une reprise de “Sympathy For The Devil”, aussi fédératrice qu’inattendue.
JONATHAN WITT

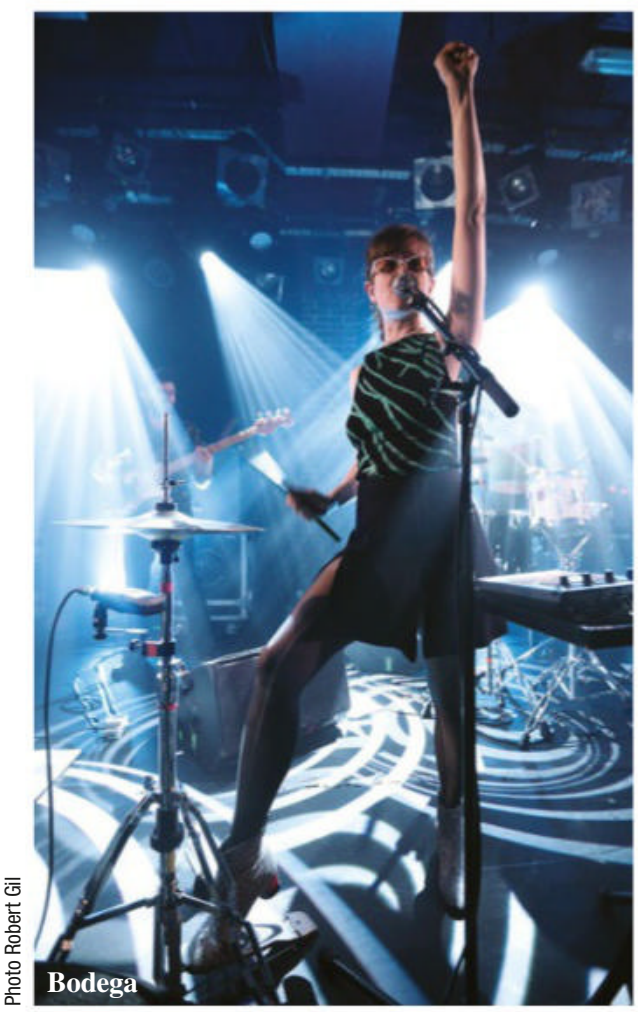


Photo Robert Gil
Bodega

PEU DE GENS LE SAVENT

MON MOIS A MOI

PAR BERTRAND BURGALAT

Dans le Transilien ligne L de 8h09, entre Saint-Lazare et Bécon-les-Bruyères, un homme joue et chante "Wild World", de Cat Stevens, devant des passagers assoupis, casqués, masqués. C'est le premier jour de guerre en Ukraine, la rame est aussi radieuse qu'un car de supporters retour de défaite. Comme à The Voice, on écoute le timbre délicat avant de lever la tête et regarder, on s'attendait à un barde chevelu, c'est un monsieur trapu au poil dru. Je n'ai jamais revu le guitariste de la ligne 2 (cf. R&F 609), ni le joueur de cymbalum qui improvisait autour du mystérieux carillon de nuit station Opéra, direction Pont de Levallois. *"Dans le métro, je fais des rencontres incroyables"* (NKM).
"Sentiment de soulagement,
je vois le métro s'approcher
Et dans son crissement de frein
il y a le début d'un espoir
Ses portes s'ouvrent puis se
referment, direction l'abattoir"
Fuzati, "Dernier Métro"

Saines lectures : Gilles Guillemain, "Nancy Holloway, La Perle Noire Des Sixties" (Libres Livres, 17 €) ; Clovis Goux, "Les Poupées" (Stock, 20,90 €) ; Fabrice Gaignault, "Patrick Procktor, Le Secret De David Hockney" (Séguier, 21 €) ; Eva Ionesco, "Les Enfants De La Nuit" (Grasset, 24 €).

Quarté du mois dans le désordre : "Sonic Poems", de Lewis OfMan, raffiné et sexy (Profil de Face) ; "An XX : Charogne !", de Thierry Binoche (CD en autoproduction, thierry.binoche@gmail.com) ; Bertrand Louis "Vrai, Nous Avons Trop D'Esprit", (sur son très bel album "Chansons Pour Elle", EPM) ; Boris Maurussane, "Riverbank" (Hot Puma Records), message d'espérance en réponse au dernier paragraphe de la présente chronique.

Combien d'auditeurs mensuels pour ce dernier sur Spotify ? 19. A l'ère de l'artiste-statisticien, relevons les compteurs et regardons les performances de musiciens vivants que nous aimons : Cathal Coughlan 571 auditeurs par mois, Rachid Bahri 8 auditeurs par mois (et un seul titre disponible…), Tav Falco 488 auditeurs, Jac Berrocal 642 auditeurs, Marcel Zanini 654 auditeurs, Vigon 898 auditeurs. Même Diane Dufresne plafonne à 48 216 auditeurs, et le rap ne fait pas toujours mieux : JP Manova, 4174 auditeurs. Mais des combos longtemps ignorés, comme Cortex (437 929 auditeurs) et son jazz-funk splendide, connaissent un engouement mérité au gré des playlists.

Car, sous la dictature des chiffres et de l'attention, il ne suffit pas de prôner le *user-centric* (qui donnerait encore plus de pouvoir aux playlists) pour que les créateurs s'en sortent avec le streaming. Selon le quotidien Dagens Nyheter, cité par Music Business Worldwide, les playlists chill à succès sont infestées de faux artistes tiédasses, créés à la chaîne par une poignée de faiseurs. Un label, Firefly Entertainment, semble particulièrement bien placé : *"Le journal suédois a identifié une liste de 830 faux artistes liés au même label, dont plus de la moitié est en bonne place dans les playlists Spotify. Du propre aveu des enquêteurs, ces chiffres sont loin de refléter la réalité : une centaine de playlists a été passée en revue parmi les milliers fabriquées par la plateforme. Plus étonnant encore, il apparaît qu'une vingtaine de compositeurs se cachent derrière 500 artistes différents référencés sur la plateforme. L'un d'entre eux enregistre même 7,7 millions d'écoutes mensuelles sous 62 noms d'artistes différents."* (Le Point).

Le rock d'ici : Connaissez-vous la salle des fêtes de Loison-sous-Lens ? C'est là que Jimi Hendrix a donné son premier concert en France, devant cinquante spectateurs qui pensaient assister à un bal musette (les affiches annonçaient une *"grande matinée dansante"*). Cette information est tirée du "Guide Mondain Des Villages De France" que Matthias Debureaux vient de publier (Allary Éditions, 20 €). Dans cette cartographie de l'Hexagone à bicyclette, érudite et pince-sans-rire, on en apprend également sur Kraftwerk au mont Ventoux, Pierre Barouh et la Vendée, Mick Jagger en Touraine ou Siouxsie à Condom.

Sur le site du NME, Tony Visconti déroule la bande-son de sa vie. La première chanson dont il est tombé amoureux ? "Love Is Strange", de Mickey (Baker) & Sylvia (Vanterpool). Celle qu'il aurait aimé écrire ? "Imagine", de John Lennon. *"J'ai eu l'honneur de le rencontrer dans la suite de l'hôtel de David Bowie à Manhattan, alors que nous travaillions sur 'Young Americans' dans les années soixante-dix. John Lennon sortait avec May Pang à l'époque. J'ai sonné, il y avait beaucoup d'agitation derrière la porte avant qu'elle ne s'ouvre. J'ai vu que John et May se cachaient dans la salle de bains, parce qu'il y avait une grande quantité de cocaïne sur la table basse. John risquait de perdre sa carte verte, il avait des problèmes avec l'immigration. Si j'avais été la police, il aurait eu de graves ennuis. Mais les battements de cœur de tout le monde ont commencé à ralentir et ils m'ont laissé entrer. David avait peur de lui parler parce que... eh bien, John Lennon, c'est John Lennon. J'ai regardé autour de moi, il ne discutait avec personne, il était simplement assis sur le canapé sans rien faire. J'ai dit :* 'John, ça te dérange si je te parle ? Parce que j'ai environ mille questions à te poser.' *Il a répondu :* 'C'est cool, mec, vas-y, dégaine !' *Il était très, très ouvert, très gentil. Je n'oublierai jamais ce moment." "Do you mind if I talk to you ?"*, je regrette de ne pas avoir pensé à dire ça chaque fois que je me suis retrouvé face à quelqu'un que j'admire. Andrew Loog Oldham : *"J'aurais aimé avoir cette phrase de prête pour Picasso... Je suis juste resté bouche bée."*

Aux obsèques de Charles Petit, "C'est Le Moment", une chanson de Véronique Sanson que je ne connaissais pas, extraite de son premier album, "Amoureuse", en 1972. La production de Michel Berger (dont l'excellente biographie par Yves Bigot vient de reparaître au Seuil en édition augmentée), tout en retenue, comme la voix, la composition, d'une délicatesse invraisemblable (à côté, Costello et Paddy McAloon ont l'air de faire du ska festif) : difficile de faire mieux, c'est-à-dire plus sobre, sophistiqué et véridique. Carole King, Carly Simon ou Linda Rondstadt ont écrit des chansons de compétition à la même époque, mais je n'en vois aucune qui arrive à ce niveau. Il n'y a pas que les glaciers qui ont fondu en cinquante ans, le canevas harmonique, la mélodie, l'armature, tout a rétréci en machine. Comment est-on tombé si bas ? Oh hisse ! ❑

Photo Bruno Berbessou

ROCKIN' 1000

INVITÉ

AVEC
PHILIPPE MANŒUVRE

LE PLUS GRAND GROUPE DE ROCK AMATEUR DU MONDE

STADEFRANCE®

★ 14 MAI 2022 ★

INFORMATIONS & RÉSERVATIONS

STADEFRANCE.COM

Le Parisien · rock&folk · RTL2 LE SON POP-ROCK · leader Rockruteur de talents

CRÉATION / GRAPHIQUE : Alléa!! | CRÉDITS : OLENA - VASYL - ANTON - LIGHTFIELD STUDIO - AARSTUDIO | PHOTOS : KISELEV - IMOSBOUK - PERKOSTUDIO - SMOKOVSKI - RAMPAGE | STADE DE FRANCE® - MICARY JUBILEE ET REGIONAL COUNTRY - ARCHITECTES ADASP - PARIS 2021 | N° DE LICENCES SSO PRO2 - DIFFUSEUR : 1-1072188 PRODUCTEUR : 2-1072188

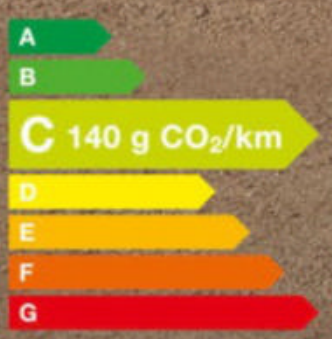
Vous n'êtes pas comme tout le monde, ça tombe bien lui non plus.

Nouveau Taigo.
N'en faites qu'à votre *style*.

Forfait Volkswagen Flexibilité.
Changez quand vous voulez.*

*Forfait Volkswagen Flexibilité : Offre Location longue durée sans engagement, possibilité de résilier à tout moment, changer de véhicule sous réserve d'acceptation du nouveau dossier par Volkswagen Bank. Tout loyer commencé est dû. Offre réservée aux particuliers **entre le 01/04/2022 et le 31/05/2022 et immatriculation avant le 31/12/2022**, chez les distributeurs en France métropolitaine participants et sous réserve d'acceptation du dossier par Volkswagen Bank Gmbh – SARL de droit Allemand – Capital 318 279 200 € – Succursale France : Bâtiment Ellipse – 15, av de la Demi-Lune – 95700 Roissy-en-France – RCS Pontoise 451 618 904 – Inscription au registre des intermédiaires d'assurance européen : D-HNQM-UQ9MO-22. 3 ans d'entretien, garantie et assistance inclus. Entretien obligatoire souscrit auprès de Volkswagen Bank. Garantie 2 ans + 1 an de garantie additionnelle obligatoire incluse.

Volkswagen Group France – SA au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.



Au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer

rock&folk

ROCKIN' 1000

AVEC
PHILIPPE MANŒUVRE

INVITÉ
-M-

LE PLUS GRAND GROUPE DE ROCK AMATEUR DU MONDE

STADE FRANCE®

★ 14 MAI 2022 ★

J'Y ÉTAIS !

14-17 JUILLET 2022

MORZINE-AVORIAZ HARLEY DAYS

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

LIVE MUSIC

BIKE SHOW

DEMO RIDE

EXPOSANTS

PARRAINÉ PAR PHILIPPE MANOEUVRE

StatusQuo

LAURA COX - MANU LANVIN FRIENDS AND FAMILY
BREAK FREE - QUEEN TRIBUTE SHOW - KNUCKLE HEAD

MICHELIN

VERYSHOW BY VERYGROUP

HARLEY-DAVIDSON FINANCIAL SERVICES

SPIRIT OF EAGLE

FLIBUSTIER

West Forever

Road Trip Factory

AMERICAN CREW

FREEWAY

rock&folk

Véhicules Utilitaires

Klipsch

haute savoie le Département

ECLOR

La Région Auvergne-Rhône-Alpes

MORZINE AVORIAZ

RTL2

FRANCE BOISSONS servir, animer, réussir

BROWN-FORMAN

ÉCOUTEZ
LE SON DU MAGAZINE

rock&folk radio

LE MONDE A BESOIN DE PLUS DE ROCK

Téléchargez l'application rock&folk radio sur Télécharger dans l'App Store DISPONIBLE SUR Google play

où écoutez sur rocknfolk.com deezer TUNE IN Orange Radio radio.fr

Google Play et le logo Google Play sont des marques de Google LLC.
Apple, le logo Apple, sont des marques commerciales de Apple Inc., déposées aux États-Unis et dans d'autres pays et régions. App Store est une marque de service d'Apple Inc.

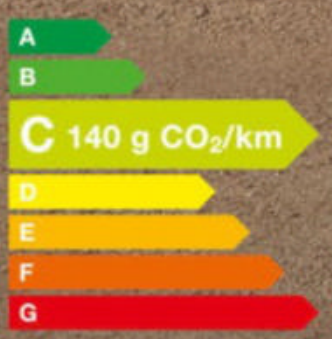
Vous n'êtes pas comme tout le monde, ça tombe bien lui non plus.

Nouveau Taigo.
N'en faites qu'à votre *style*.

Forfait Volkswagen Flexibilité.
Changez quand vous voulez.*

*Forfait Volkswagen Flexibilité : Offre Location longue durée sans engagement, possibilité de résilier à tout moment, changer de véhicule sous réserve d'acceptation du nouveau dossier par Volkswagen Bank. Tout loyer commencé est dû. Offre réservée aux particuliers **entre le 01/04/2022 et le 31/05/2022 et immatriculation avant le 31/12/2022**, chez les distributeurs en France métropolitaine participants et sous réserve d'acceptation du dossier par Volkswagen Bank Gmbh – SARL de droit Allemand – Capital 318 279 200 € – Succursale France : Bâtiment Ellipse – 15, av de la Demi-Lune – 95700 Roissy-en-France – RCS Pontoise 451 618 904 – Inscription au registre des intermédiaires d'assurance européen : D-HNQM-UQ9MO-22. 3 ans d'entretien, garantie et assistance inclus. Entretien obligatoire souscrit auprès de Volkswagen Bank. Garantie 2 ans + 1 an de garantie additionnelle obligatoire incluse.

Volkswagen Group France – SA au capital de 198 502 510 € – 11, av. de Boursonne, Villers-Cotterêts
RCS Soissons 832 277 370.



Au quotidien, prenez les transports en commun #SeDéplacerMoinsPolluer